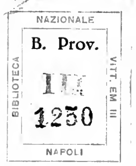
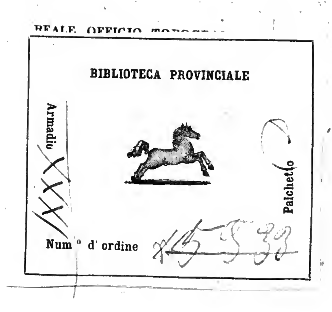

VITTORIO EM. II


NAZIONALE
B. Prov.
1250
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM III


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num ° d' ordine



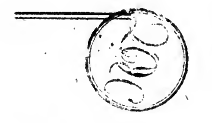
OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.





TOME XIV.

A BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

CORRESPONDANCE.

LETTRES
DE MONSIEUR D'ALEMBERT
AU ROI.

SIRE,

J'ai trop bonne opinion de ma patrie pour imaginer qu'elle me faſſe un crime de la reconnoiſſance; mais dût-il m'en arriver des malheurs que je ne dois ni prévoir ni craindre, je cède à un ſentiment plus fort que moi. Je ſupplie donc V. M. de recevoir mes très-humbles & très-reſpectueux remercimens pour la belle épître dont elle vient de m'honorer. Mon amour propre, Sire, en eſt ſi flatté, & à ſi juſte titre, que mes éloges doivent être ſuſpects; cependant, ma vanité miſe à part, il ne me paroît pas poſſible d'exprimer avec plus de force & de

nobleſſe des vérités importantes au genre humain, & malheureuſement trop peu connues de ceux qui devroient en être les plus puiſſans défenſeurs.

Les circonſtances préſentes, & mon reſpect pour les occupations de V. M., ne me permettent pas de lui en dire davantage. Puiſſions-nous, Sire, pour le repos de l'humanité, & pour le bien de la philoſophie, qui a ſi grand beſoin de vous, jouir bientôt de cette paix ſi déſirée! Elle me procurera le ſeul bonheur que je ſouhaite, celui d'aller mettre aux pieds de V. M. ma profonde vénération, & mon attachement inviolable. Cette proſe, Sire, ne vaut pas les vers de V. M.; mais les ſentimens qu'elle exprime ſont ſimples & vrais comme elle.

Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 11 Mars 1760.

Sire,

J'ai reſpecté, comme je le devois, les grandes & glorieuſes occupations de V. M. durant cette

campagne; & c'eſt par ce motif que je n'ai pas cru devoir l'importuner même de ma reconnoiſſance. V. M. vient d'y acquérir de nouveaux droits par la belle écritoire de porcelaine qu'elle a bien voulu me donner; je l'ai reçue, Sire, le 15 Août, jour dont les généraux Autrichiens, malgré leurs épées bénites, ſe ſouviendront auſſi long-temps que moi. L'uſage le plus digne que je puſſe faire d'un pareil préſent, ce feroit de l'employer, Sire, à écrire l'hiſtoire de V. M.; mais cet ouvrage eſt réſervé à une plume plus éloquente que la mienne.

Puiſſé-je, Sire, voir arriver bientôt le moment auquel j'aſpire, celui de mettre aux pieds de V. M. mes profonds reſpects, mon admiration, ma reconnoiſſance éternelle, & l'attachement inviolable avec lequel je ferai toute ma vie &c.

A Paris, ce 22 Décembre 1760.

SIRE,

J'ai reſpecté, ſuivant la loi que je me ſuis toujours impoſée, les occupations de V. M. du-

rant cette campagne; elles ont d'ailleurs été ſi brillantes, que je me ſerois fait un ſcrupule de les troubler, quelque preſſé que je fuſſe d'arracher bien ou mal les traits dont V. M. me perce impitoyablement dans la charmante épître qu'elle m'a fait l'honneur de m'adreſſer. A préſent, Sire, que le Maréchal Daun vient de terminer ſes glorieuſes expéditions, ce ſeroit à moi indigne à lui ſuccéder; car le ſort de V. M. eſt d'être toujours en guerre, l'été avec les Autrichiens, l'hiver avec la géométrie. Mais, Sire, puiſque la fière & redoutable maiſon d'Autriche a la modeſtie de ſe tenir pour battue, l'humble géométrie ne ſera pas plus difficile; elle n'a rien de mieux à faire que d'imiter Mrs de Bamberg & de Wurzbourg, c'eſt à dire de payer, & de ſe taire.

Je n'ai presque plus d'eſpérance de revoir V. M.; je ne ſais plus quand finira cette guerre affreuſe & deſtructive; je ſais ſeulement, & toute l'Europe le ſait comme moi, qu'il ne tient pas à V. M. que l'humanité ne reſpire enfin après tant de malheurs; mais puiſque vos ennemis ne ſont point encore las de faire égorger & périr de miſère un ſi grand nombre

d'hommes, il me ſera du moins permis, à préſent que la maiſon d'Autriche n'eſt plus notre alliée, de donner un libre cours à mes vœux; de ſouhaiter à V. M. tous les ſuccès & toute la gloire que méritent ſa grandeur d'ame, ſon courage, ſes talens & ſes travaux; de ſouhaiter ſurtout que ſa tranquillité & celle de ſes peuples ſoient bientôt aſſurées par une paix durable & glorieuſe, quand même, au grand ſcandale de la géométrie, le traité devroit être en vers.

Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, le 23 Décembre 1762.

SIRE,

Il m'eſt donc permis de reſpirer enfin, après tant de tourmens & d'inquiétude, & de laiſſer agir en liberté des ſentimens ſi long-temps renfermés & contraints au fond de mon ame. Il m'eſt permis de féliciter V. M. ſur ſes ſuccès & ſur ſa gloire, ſans craindre d'offenſer perſonne, ſans trouble pour le préſent, & ſans

frayeur pour l'avenir. Que n'a-t-elle pu lire dans mon cœur depuis six ans les mouvemens qui l'ont agité; la joie que m'ont causée ses victoires (excepté celle de Rosbach, dont V. M. elle-même m'auroit défendu de me réjouir,) & l'intérêt plus vif encore que j'ai pris à ses malheurs; intérêt d'autant plus grand, que je sentois ce que ces malheurs pouvoient coûter un jour à mon pays, & que je plaignois la France, sans oser même le lui dire! Je ne sais si nous traiterons les Autrichiens comme nous avons traité les jésuites: les premiers nous ont fait pour le moins autant de mal que les seconds, & nous ne pouvons pas dire comme les chrétiens, que *la nouvelle alliance vaut mieux que l'ancienne;* mais enfin ma patrie respire, V. M. est tranquille & au comble de la gloire, je ne veux plus de mal à personne. Puissiez-vous, Sire, jouir long-temps de cette paix & de cette gloire si justement acquises! Puissiez-vous montrer encore long-temps à l'Europe l'exemple d'un prince également admirable dans la guerre & dans la paix, grand dans la prospérité & encore plus dans l'infortune, au dessus de l'éloge & de la calomnie!

Avec quel empreſſement, Sire, n'irai-je pas exprimer à V. M. ce que ma plume trace ici foiblement, & ce que mon cœur ſent bien mieux! Quelle ſatisfaction n'aurai-je pas de mettre à vos pieds mon admiration, ma reconnoiſſance, mon profond reſpect, & mon attachement inviolable! Mais, Sire, je ſens que dans ces premiers momens de repos, V. M., occupée toute entière à eſſuyer des larmes qu'elle a vues couler malgré elle, aura bien mieux à faire que de converſer de philoſophie & de littérature. J'attendrai donc ſon loiſir & ſes ordres pour aller paſſer quelque temps auprès d'elle. C'eſt-là, c'eſt dans ſes entretiens que je puiſerai les lumières néceſſaires pour étendre ces élémens de philoſophie auxquels elle a la bonté de s'intéreſſer. Ce travail exige de l'encouragement, & c'eſt auprès de vous ſeul que la philoſophie peut en trouver; car elle n'eſt pas ſi heureuſe que V. M., elle n'a pas fait la paix avec tous ſes ennemis. Ne croyez point, Sire, qu'elle entende aſſez mal ſes intérêts pour vouloir être en guerre avec vous; & que deviendroit-elle, ſi elle perdoit un appui tel que le vôtre! La géométrie ſuivra

fon exemple; elle fignera fa paix comme les Autrichiens, & avec plus de plaifir qu'eux; elle fe gardera bien furtout de vouloir ôter à V. M. *fes hochets*, malgré les coups qu'elle en a reçus; elle fait trop bien qu'on ne lui ôte rien fans s'en repentir, & fans être forcé de le lui rendre. Elle ira s'inftruire & s'éclairer auprès de vous; elle ira porter à V. M. (fans avoir à craindre le reproche de flatterie) les vœux, l'amour & le refpect de tous ceux qui cultivent les lettres, & qui ont le bonheur de voir dans le héros de l'Europe leur chef & leur modèle.

Je fuis avec le plus profond refpect &c.

A Paris, ce 7 Mars 1763.

SIRE,

Je me rendrai avec empreffement à Wéfel au premier avis que V. M. me fera donner de fon voyage; & je me félicite d'avance de pouvoir enfin mettre à vos pieds, en toute liberté, des fentimens que je partage avec l'Europe entière. Je ne fais pas, fi, comme V. M. le prétend, il

y a des rois dont *les philoſophes ſe moquent;* la philoſophie, Sire, reſpecte qui elle doit, eſtime qui elle peut, & s'en tient là; mais quand elle pouſſeroit la liberté plus loin, quand elle oſeroit quelquefois rire en ſilence aux dépens des maîtres de ce monde, le philoſophe Molière diroit à V. M. qu'il y a rois & rois, *comme fagots & fagots;* & j'ajouterai avec plus de reſpect, & autant de vérité, que la philoſophie me paroîtroit bien peu *philoſophe*, ſi elle avoit la bêtiſe de ſe moquer d'un Roi tel que vous. Toute la morale de Socrate n'a pas fait au genre humain la centième partie du bien que V. M. a déjà fait en ſix ſemaines de paix. La France, qui s'étonne encore d'avoir été votre ennemie, parle de votre gloire avec admiration, & de votre bienfaiſance avec attendriſſement. Ne craignez point, Sire, malgré vos bons mots ſur *les ſottiſes des poëtes*, que le poëte philoſophe qui vient de faire le traité d'Hubertsbourg, ſoit mis par la poſtérité ſur la même ligne que le poëte cardinal qui a fait le traité de Verſailles. Il étoit aſſez naturel que ce dernier traité donnât à la géométrie un peu d'humeur contre la poëſie; vous êtes, Sire, à tous égards, bien pro-

pre à les réconcilier ensemble ; permettez-moi cependant d'avouer, que si dorénavant la géométrie permet aux poëtes d'emprunter le secours de la fable, ce ne sera pas quand ils auront à parler de vous.

Je suis avec le plus profond respect &c.

A Paris, ce 29 Avril 1763.

SIRE,

L'ouvrage de philosophie que j'ai eu le bonheur de faire par ordre de V. M., m'a procuré de sa part une lettre bien supérieure à mon ouvrage, pleine d'une philosophie qui me remplit d'admiration, & d'une bonté qui me pénètre de reconnoissance. Quelle lettre, Sire! & qu'elle est bien digne du héros & du sage qui l'a écrite, si on en excepte ce qu'elle renferme de trop flatteur pour moi! elle mériteroit d'être signée d'autant de noms de philosophes, que les archiducs autrichiens ont de noms de baptême. Mais le nom seul de V. M. équivaut à tous ceux du Lycée & du Portique, & vaut beaucoup mieux que tous ceux du calendrier.

Je me félicite, Sire, de penser comme V. M. fur la vanité & la futilité de la métaphyfique; un vrai philofophe, ce me femble, ne doit traiter de cette fcience que pour nous détromper de ce qu'elle croit nous apprendre; principalement fur ces grandes queftions, qui, comme dit très - bien V. M., nous importent vraifemblablement fi peu, par la raifon même qu'elles nous tourmentent fi fort en pure perte.

Il n'en eft pas ainfi de la géométrie, beaucoup plus certaine, parce que l'objet en eft plus terre à terre; c'eft une efpèce de hochet que la nature nous a jeté pour nous confoler & nous amufer dans les ténèbres. Les queftions que V. M. a la bonté de me faire fur l'emploi de l'analyfe & de la métaphyfique dans cette fcience demandent du temps pour y répondre avec la clarté qu'elle défire; j'ai déjà jeté fur le papier quelques réflexions, que j'aurai l'honneur de lui envoyer le plutôt qu'il me fera poffible, fi elles ne me paroiffent pas trop peu dignes de lui être préfentées. Pythagore, auquel vous me faites l'honneur, Sire, de me comparer quoique indigne, & avec qui je n'ai rien de commun que de n'ofer manger des fèves, (à la

vérité par de meilleures raifons que lui,) ce Pythagore auroit tremblé, s'il eût dû avoir comme moi pour juges de fes écrits Numa, Alexandre, & Marc-Aurèle. V. M. prétend que mes rapfodies vivront plus long-temps que les journaux immortels de fes campagnes; j'ai lu, je ne fais en quel endroit, que Céfar annonçoit la même chofe à un philofophe de fon temps, dont il n'eft rien venu jusqu'à nous, tandis que les commentaires de Céfar, refpectés par dix huit fiècles, font encore lus & admirés de nos jours.

Il eft étonnant, Sire, j'en conviens avec regret, que des philofophes, méprifés ou perfécutés chez eux, ne cherchent pas d'afile auprès d'un prince fait pour les confoler, pour les protéger, & pour les inftruire. V. M. en demande la raifon; c'eft que dans le pays que ces philofophes habitent, le climat confole de la forbonne, & le phyfique du moral; c'eft que ces philofophes ont une fanté foible & des amis; c'eft qu'ils penfent pour leur patrie comme la femme du *médecin malgré lui*, qui aime fon mari quoiqu'elle en foit battue, & qui répond affez fottement à ceux qui veulent la féparer de lui: *je veux qu'il me batte.*

Vous

Vous mettez, Sire, le comble à vos bontés pour moi par les détails où vous voulez bien entrer fur ma fanté. Elle fe rétablit peu à peu & j'efpère qu'elle fe confervera par un régime exact, le feul remède auquel j'aye confiance. Toutes les recettes dont j'ai ufé d'ailleurs, quoique réputées *ftomachiques* ou *ftomachales* (car leur nom n'eft pas plus affuré que leur effet) m'ont fait plus de mal que de bien; mon eftomac eft de la nature des pédans, il fe révolte contre tout ce qui lui eft nouveau, médicamens & nourriture. Si j'avois néanmoins le malheur de ne pouvoir me paffer de remèdes, j'effayerois des eaux minérales que V. M. me confeille; mais j'aurai recours à la médecine le plus tard que faire fe pourra; je la regarde comme la fœur presque jumelle de la métaphyfique par fon incertitude; & il me femble qu'elle a l'obligation à la théologie de n'être pas la première des impertinences humaines.

V. M. me permettra-t-elle de profiter de cette occafion pour lui offrir mes vœux fincères à l'occafion du mariage prochain de Monfeigneur le Prince de Pruffe?

D'une tige en héros féconde
Puiſſent naître à jamais des fils & des neveux
Qui faſſent le bonheur du monde!

Ces fils & ces neveux, Sire, n'auront pas à chercher bien loin de chez eux le modèle qu'ils auront à ſuivre.

Si V. M., qui ne veut point de miniſtre pour ſon profeſſeur de belles lettres, avoit moins de répugnance pour la meſſe que pour la cène, on m'a parlé d'un fort honnête prêtre qui ne dira la meſſe (ſuppoſé qu'il la diſe) que pour ſon plaiſir, & qui trouvera très-bon que V. M. ne vienne pas l'entendre. On dit d'ailleurs tout le bien poſſible de ſa capacité, de ſon caractère, & de ſes mœurs. En cas qu'il pût convenir à V. M., je lui propoſerai la place, avec les avantages conſidérables qui y ſont attachés, & je ne négligerai rien pour l'engager à l'accepter. Heureux ſi le ſuccès répond à mon zèle! Je ſuis &c.

A Paris, ce 17 Septembre 1764.

SIRE,

J'ai lu, avec toute l'attention dont je suis capable, l'ouvrage sur lequel V. M. me fait l'honneur de me demander mon avis; j'y ai trouvé cet esprit de justesse & de lumière qui caractérise ses écrits comme sa conversation. Il me semble néanmoins que V. M. pourroit modifier à quelques égards la supériorité qu'elle donne à Bayle & à Gassendi sur Descartes & sur Leibnitz; je pense bien comme elle qu'on ne rend pas assez de justice à Gassendi, qui étoit un esprit très-éclairé, très-cultivé & très-sage; cependant je ne crois pas que ni lui ni Bayle doivent être préférés *sans restriction* à Descartes & à Leibnitz; parce que ni Gassendi ni Bayle n'ont fait dans les sciences de ces *découvertes* proprement dites qui caractérisent *l'homme de génie*; au lieu que Descartes a inventé l'application de l'algèbre à la géométrie, & Leibnitz le calcul différentiel. V. M. a sans doute voulu dire que ces deux grands hommes ont moins bien raisonné que Bayle & Gassendi, en les envisageant seulement comme métaphysiciens;

& en cela je ſuis abſolument de ſon avis: les deux premiers étoient des eſprits créateurs, les deux autres des eſprits *excellens*; mais il n'eſt pas facile, ce me ſemble, de régler le rang entre ces deux eſpèces d'eſprits; & je craindrois d'ailleurs que V. M. ne s'attirât de nouveau la France & l'Allemagne ſur les bras, ſi elle paroiſſoit trop rabaiſſer les héros de ces deux nations en philoſophie. A l'égard de Malebranche, je l'abandonne à V. M.; je le crois à tous égards très-inférieur à Bayle & à Gaſſendi comme philoſophe; il me ſemble même que c'étoit moins un grand philoſophe qu'un excellent écrivain en philoſophie. Il a bien démêlé les erreurs ordinaires des ſens & de l'imagination, mais il y en a ſubſtitué d'autres; je n'ai jamais vu en lui qu'un aſſez bon *démoliſſeur*, mais un mauvais architecte.

J'abandonne auſſi à V. M. les avocats, les prédicateurs, & tout ce qui leur reſſemble; le bavardage du barreau me paroît inſupportable, & les déclamations de la chaire bien ridicules.

V. M. ſera bientôt ennuyée d'un autre bavardage, des éclairciſſemens qu'elle m'a demandés, & que je compte avoir l'honneur de lui

envoyer inceſſamment. J'ai fait mon poſſible pour répondre à ſes déſirs. Si elle ne m'entend pas, ce ne ſera pas ſa faute, mais ou la mienne, ou celle de la matière.

Ce n'eſt pas la première fois qu'il eſt queſtion du ſatellite de Vénus, dont V. M. me fait l'honneur de me parler; & ſurement l'académie de Berlin ne l'ignore pas. Dès 1645 un mathématicien napolitain, nommé Fontana, prétendit avoir obſervé quatre fois ce ſatellite. En 1672 & en 1686 Caſſini aſſura auſſi l'avoir vu; Mr Short, de la ſociété royale de Londres, prétendit en 1740 avoir eu le même avantage; enfin il y a trois ans qu'en France pluſieurs aſtronomes ont cru l'appercevoir: d'autres ont aſſuré en même temps qu'ils n'y voyoient rien; V. M. a ignoré cette découverte ou cette viſion, parce qu'elle avoit alors affaire à d'autres ſatellites & à d'autres Vénus. Elle me fait trop d'honneur de vouloir faire baptiſer en mon nom cette nouvelle planète; je ne ſuis ni aſſez grand pour être au ciel le ſatellite de Vénus, ni aſſez bien portant pour l'être ſur la terre; & je me trouve trop bien du peu de place que je tiens dans ce

bas monde, pour en ambitionner une au firmament. Si on découvre un jour quelque satellite à Mars, je sais bien quel nom je lui destine, celui du meilleur des généraux de V. M. A l'égard de Mercure, s'il parvient jamais à l'honneur d'un satellite, plus d'un maltôtier ou d'un courtisan nous fournira des noms de reste; mais ce Dieu a déjà trop de satellites en terre, pour se soucier d'en avoir ailleurs.

Ce maudit prêtre, dont on m'avoit dit tant de bien, aime mieux rester dans je ne sais quel village, que d'aller enseigner l'éloquence à des hérétiques. Mr l'abbé d'Olivet m'a promis de faire tout ce qui dépendroit de lui pour y suppléer par un autre sujet, & pour répondre aux désirs de V. M.; il ne veut envoyer qu'un maître excellent, & digne de la place importante que V. M. lui destine: s'il n'étoit question que d'un professeur médiocre, le choix ne nous embarrasseroit pas; mais V. M. ne veut pas & ne mérite pas qu'on la trompe.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre l'écrit que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'y ai fait de légers changemens, que je prends aussi la liberté de lui proposer:

ces changemens se bornent à une addition d'une demi-ligne, à quelques mots substitués à d'autres, & à quelques retranchemens en très-petit nombre, qui, ce me semble, rendront l'ouvrage plus serré, sans lui rien ôter de sa force. J'ai conservé d'ailleurs presque partout les pensées & les expressions; je n'ai peut-être été que trop sacrilége en touchant au reste.

V. M. me compare aux rois de Perse, qui cherchent pour se faire valoir à se dérober aux regards humains; je ne répondrai point à ce qu'elle veut bien me dire d'obligeant à ce sujet; mais je l'assurerai avec la sincérité qu'elle me connoît, que si les princes ressembloient à un Roi que j'ai eu le bonheur de voir & d'approcher, la philosophie entendroit bien mal ses intérêts en se cachant.

Je suis avec l'admiration, la reconnoissance, l'attachement inviolable & le profond respect qui ne finiront qu'avec ma vie &c.

A Paris, ce 3 Novembre 1764, anniversaire de la bataille de Torgau.

SIRE,

Mr Helvétius doit partir inceſſamment pour aller mettre aux pieds de V. M. ſon admiration & ſon profond reſpect; c'eſt un hommage, Sire, que tous les philoſophes vous doivent, & qu'un philoſophe comme lui eſt bien digne de rendre à un prince tel que vous. J'oſe eſpérer que V. M., en connoiſſant ſa perſonne, ajoutera encore à l'idée avantageuſe qu'elle avoit déjà de ſes talens & de ſes vertus; l'accueil qu'il recevra d'elle le conſolera des perſécutions que lui ont ſuſcitées des fanatiques, qui font à eux tous moins de bonnes actions dans toute leur vie qu'il n'en fait dans un jour, & qui ont trouvé plus court & plus facile de brûler ſon livre que d'y répondre.

Je ne ſuis pas, Sire, dans le cas de dire à Mr Helvétius ce qu'Ovide diſoit à ſes vers: *vous irez ſans moi, & je ne vous porte point envie;* car j'envie d'autant plus le bonheur dont il va jouir, que je l'ai déjà goûté; mais ma ſanté long-temps dérangée, & encore chancelante, ne me permet pas ce voyage, & je me plains

d'elle avec plus de raifon, que Louis XIV dans l'épître de Boileau ne *fe plaint de fa grandeur* qui l'empêche de paffer le Rhin à la vue de l'ennemi. La privation que mon état me fait éprouver aujourd'hui eft la plus fâcheufe diète à laquelle il m'ait condamné; je fuis dans une efpèce de purgatoire; mais le purgatoire, à ce que dit la forbonne, ne doit pas être éternel, & il faudra bien que le mien finiffe.

On m'affure que V. M. fe porte bien, qu'elle fait des chofes admirables, qu'elle a reçu mon nouvel ouvrage, qu'elle en a paru contente; c'eft là ma feule confolation; après le bonheur de voir V. M., celui que je défire le plus eft de pouvoir mériter fon fuffrage & fon eftime.

Je ne connois de Mr Lambert qu'un feul ouvrage, qui eft bon, mais qui ne me paroît comparable à aucun de ceux de Mr Euler; & fi ce dernier eft à genoux devant Mr Lambert, comme V. M. me fait l'honneur de me l'écrire, il faudra dire de Mr Euler ce qu'on a dit de la Fontaine, *qu'il fut affez bête pour croire qu'Éfope & Phèdre avoient plus d'efprit que lui.* Ce n'eft pas que je prétende rien ôter au mérite de Mr Lambert, qui doit être très-réel, puis-

que toute l'académie en juge ainſi; mais il y a dans les ſciences plus d'une place honorable, comme il y a, ſi on en croit l'évangile, *pluſieurs demeures dans la maiſon du père céleſte*; & Mr Lambert peut être très-digne d'occuper une de ces places. On aſſure d'ailleurs qu'il a fait pluſieurs excellens ouvrages qui ne me ſont point parvenus. Je le trouverois encore aſſez bien partagé, quand il ſeroit à Mr Euler (pour parler mathématiquement) en même proportion que Deſcartes & Newton ſont à Bayle, ſuivant V. M., ou que Bayle eſt à Deſcartes & Newton, ſelon un géomètre de votre connoiſſance, ou, pour employer une comparaiſon qui ne ſouffre point de contradicteurs, en même proportion que Marc-Aurèle & Guſtave Adolphe ſont à un monarque que je n'oſe nommer.

Je prends la liberté, Sire, de recommander de nouveau aux bontés de V. M. Mr Thiebault, le profeſſeur de grammaire que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, & qui doit actuellement avoir reçu ſes ordres. Elle aura ſurement lieu d'en être contente à tous égards. Je ſouhaiterois qu'elle le fût de même d'un ouvrage

qu'elle recevra bientôt, & dans lequel j'ai tâché de dire la vérité, qui n'étoit pas trop aiſée à dire. C'eſt une hiſtoire philoſophique du déſaſtre que vient d'éprouver en France la vénérable ſociété de Jéſus. J'aurois écrit avec plus d'intérêt & de ſatisfaction l'hiſtoire de V. M.; ſes victoires, ſes lois, ſes ouvrages, ſont un objet un peu plus digne de la poſtérité que l'émigration d'une horde de fanatiques, expulſés par d'autres; mais, Sire, cet ouvrage ne doit point être fait par une autre main que par la vôtre; c'eſt aux Dieux ſeuls qu'il appartient de parler dignement d'eux-mêmes.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & avec des ſentimens encore plus chers à mon cœur &c.

A Paris, ce 1 Mars 1765.

Sire,

Tandis que V. M. ſe plongeoit dans les eaux de Landeck, j'ai vu de près celles du Styx; une inflammation d'entrailles m'avoit mis un pied dans la barque, dirai-je fatale ou favorable? Je touchois ſans regret au terme des

maux de la vie, & j'avois déjà prié Mr Watelet d'assurer V. M. que je mourois plein de reconnoissance, de respect & d'attachement pour elle. Enfin, Sire, le nautonnier des sombres bords, après avoir hésité quelques jours, m'a déclaré qu'il ne vouloit pas encore de moi; je ne sais quand il lui plaira de me recevoir tout à fait, mais je me traîne encore, ce me semble, à une assez petite distance du rivage dont il me repousse; ma santé est plus languissante que jamais; j'ai des maux de tête presque continuels, & le sommeil qui m'avoit quitté ne revient point, ce qui me rend incapable de toute application.

A la tristesse que mon état me cause se joint la crainte d'avoir déplu à V. M. en n'acceptant pas les dernières offres pleines de bonté qu'elle a daigné me faire; je la prie d'être bien persuadée que je lui ai dit la vérité pure en l'assurant que l'affoiblissement de ma santé & de mes forces, devenu plus grand encore par ma dernière maladie, est la seule cause qui m'attache, non à une patrie qui ne veut pas l'être, mais au climat où je suis né. J'ajoute que si quelque chose pouvoit me dédommager de ce que je perds en restant en France, du bonheur

& de la paix dont je jouirois auprès de V. M., c'eſt l'intérêt que mes amis & le public même m'ont marqué lorsque j'étois entre la vie & la mort; cet intérêt m'a fait voir que l'eſtime des honnêtes gens ne tenoit pas à une miſérable penſion qu'on continue à me refuſer, & à laquelle je ne penſe plus depuis long-temps.

Je vois par le jugement que V. M. a porté de mon ouvrage ſur les jéſuites, qu'elle y auroit déſiré plus de détails; mais des différens détails où j'aurois pu entrer à ce ſujet, quelques uns, ce me ſemble, ſont aſſez connus, comme ce qui regarde leur doctrine, leur inſtitut, leur politique, leurs écrivains; quelques autres auroient été dangereux à développer, par exemple, les reſſorts ſecrets qui ont accéléré la deſtruction de cette ſociété dangereuſe. Je n'ai donc pas cru, Sire, devoir m'étendre ſur les détails de la première eſpèce; & j'ai été forcé de paſſer légèrement ſur les autres, en me bornant à les indiquer aux lecteurs qui, comme V. M., ſavent entendre à demi-mot. Il m'a paru plus utile, ſurtout pour le bien de la France, de faire ce que perſonne n'avoit encore oſé, de rendre également odieux & ridicules

les deux partis, & furtout les janféniftes, que la deftruction des jéfuites avoit déjà rendus infolens, & qu'elle rendroit dangereux, fi la raifon ne fe preffoit de les remettre à leur place.

On m'affure que V. M. fe porte bien, que les eaux lui ont parfaitement réuffi, & que tandis qu'elle croyoit ne philofopher qu'avec Thalès, Hippocrate étoit de la converfation pour le bien de vos fujets. Le rétabliffement de votre fanté, Sire, me confole du dépériffement de la mienne; un héros, un Roi philofophe eft bien plus néceffaire au monde que moi; puiffe-t-il au moins m'être permis par ma frêle & languiffante machine d'aller encore une fois mettre aux pieds de V. M. les fentimens que je lui dois, que fes vertus, fes grandes actions & fes bienfaits ont gravés dans mon cœur, & qui ne finiront qu'avec ma vie!

Je fuis avec le plus profond refpect &c.

A Paris, ce 28 Octobre 1765.

SIRE,

Je ne perds point de temps pour apprendre à V. M. que Mr de la Grange a reçu ses offres avec autant de respect que de reconnoissance; qu'il se tient trop heureux d'avoir mérité les bontés d'un prince tel que vous, & d'être à portée de les mériter encore davantage par ses travaux; qu'il a demandé au Roi de Sardaigne son souverain la permission d'accepter ces offres; que le Roi de Sardaigne lui a promis de lui faire donner incessamment sa réponse, & a bien voulu lui faire espérer que sa demande ne seroit point rejetée. Je crois donc, Sire, que Mr de la Grange ne tardera pas à venir remplacer Mr Euler; & j'ose assurer V. M. qu'il le remplacera très-bien pour les talens & le travail, & que d'ailleurs par son caractère & sa conduite il n'excitera jamais dans l'académie la moindre division ni le moindre trouble. Je prends la liberté de demander à V. M. ses bontés particulières pour cet homme d'un mérite vraiment rare, & aussi estimable par ses sentimens que par son génie supérieur. Je me tiens

trop heureux d'avoir pu réussir dans cette négociation, & procurer à V. M. & à son académie un si excellent sujet. Cet événement répand dans mon ame une satisfaction dont je n'ai pas joui depuis long-temps, & je suis sûr que mon estomac s'en ressentira. Je pourrai me flatter enfin d'avoir fait une chose agréable à V. M., honorable pour ses États, avantageuse pour son académie, & d'avoir par-là donné à V. M. de nouvelles marques des sentimens de reconnoissance, d'attachement inviolable, & de profond respect avec lesquels je serai toute ma vie &c.

A Paris, ce 19 Mai 1766.

SIRE,

Toutes les lettres que je reçois de Mr de la Grange m'assurent de la ferme résolution où il est de profiter des offres également honorables & avantageuses que V. M. veut bien lui faire. S'il n'est pas encore parti de Turin pour se rendre auprès de V. M., ce n'est ni sa faute ni la mienne; c'est celle des ministres du Roi de Sardaigne, qui n'osant pas lui refuser absolument

ment ſon congé, cherchent à le lui différer, dans l'eſpérance qu'il changera d'avis; mais il me mande que ſon parti eſt pris & inébranlable. Je ne doute point que ſi V. M. juge à propos de faire demander au Roi de Sardaigne même le congé de Mr de la Grange, il ne l'obtienne ſur le champ, & ne ſe mette inceſſamment en route; en ce cas V. M. voudroit bien donner ſes ordres pour les frais de ſon voyage. Il eſt bien ſingulier que Mr Euler, comblé de biens par V. M., lui & ſa famille, ait obtenu ſon congé ſi aiſément après 26 ans de ſéjour, & que Mr de la Grange, dont on ne juge pas à propos d'aſſurer la fortune dans ſon pays, ſoit obligé de ſolliciter comme une grâce la permiſſion d'aller jouir ailleurs de la juſtice qu'un grand Roi lui rend.

V. M. déſire un aſtronome; je crois que Mr de Caſtillon y ſeroit très-propre, d'autant qu'il pourroit former Mr ſon fils au même travail, & le mettre en état de lui ſuccéder, ſi le cas l'exigeoit. Mais il ſeroit néceſſaire que V. M. donnât ſes ordres pour remettre l'obſervatoire en état; car il en avoit grand beſoin, au moins quand je l'ai vu il y a environ trois ans.

Mais je m'apperçois, Sire, peut-être un peu tard, que je fais ici ou parois faire le rôle de Préfident de l'académie, qui n'en fauroit avoir de plus digne & de plus éclairé que fon protecteur même, & qui n'a befoin, pour obtenir ce qui eft jufte, que de le propofer à ce grand Roi.

Mfgr le Prince de Bronfwic eft ici, eftimé, aimé & recherché de tout le monde. Il a été aux académies; j'ai eu l'honneur de lire un mémoire en fa préfence à l'académie des fciences; il fut hier à l'académie françoife, & je crois qu'il n'a pas été mécontent de la manière dont il y a été reçu. Tout le monde s'empreffe tant à l'avoir, que je n'ai pu jouir que quelques momens de l'honneur de l'entretenir, & de l'affurer de mon refpectueux attachement pour fon augufte maifon, & pour un oncle plus augufte encore qu'il a le bonheur d'avoir.

Je fuis avec le plus profond refpect &c.

P. S. J'aurois une grâce, Sire, à demander à V. M., ce feroit de permettre que Mr de la Grange paffât par Paris pour aller à Berlin; il eft vrai que fon voyage en feroit un

peu plus long; mais indépendamment du plaisir que j'aurois à le voir, je pourrois le mettre au fait de plusieurs choses concernant l'académie, dont il est bon qu'il soit instruit pour pouvoir être plus utile dans la place qu'il va occuper, & qu'il remplira certainement avec succès.

A Paris, ce 26 Mai 1766.

SIRE,

Mr de la Grange a dû écrire il y a déjà quelque temps à V. M. pour lui témoigner sa profonde reconnoissance, & la disposition où il est d'accepter les offres que V. M. veut bien lui faire. Je m'étonne que la permission qu'il attend du Roi de Sardaigne soit si lente à venir; mais la cour de Turin, V. M. le sait mieux que personne, n'est pas prompte à se déterminer. Je serois cependant d'autant plus charmé de voir Mr de la Grange à Berlin, qu'il y remplaceroit très-bien Mr Euler, & qu'il seroit beaucoup plus utile à l'académie que moi. Ce n'est point fausse modestie, c'est la pure vérité qui

me fait parler ainſi; Mr de la Grange eſt jeune, & je ſuis presque vieux; ſon ardeur eſt naiſſante, & la mienne décline; il ſe lève enfin, & je ſuis prêt à me coucher.

On dit que V. M. déſire auſſi un aſtronome. Si elle n'en a beſoin que d'un, & qu'elle n'ait pas d'autres vues ſur Mr de Caſtillon, je le crois très - propre à bien remplir cette place, par l'étude particulière qu'il a faite de l'aſtronomie & de l'optique. Il me ſemble au reſte que l'obſervatoire de l'académie auroit beſoin de réparations & d'améliorations, du moins s'il eſt encore en l'état où je l'ai vu il y a trois ans. Quoi qu'il en ſoit, j'attends les ordres ultérieurs de V. M. au ſujet de l'aſtronome, ſi elle en a quelques uns à me donner. Je me flatte qu'elle rend juſtice à mon zèle, & au déſir que j'ai d'être utile à l'académie. C'eſt pour cette raiſon que je propoſe Mr de Caſtillon. Mſgr le Prince héréditaire de Bronswic eſt parti avec l'eſtime générale & l'éloge de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connoître: je crois qu'il doit être content de l'accueil qu'il a reçu; il en étoit aſſurément bien digne. Nous avons ici un Prince de Deux - ponts, qui n'eſt pas à beaucoup près

ſi recherché, quoiqu'il ait eu l'honneur de commander cette brillante armée de l'Empire qui s'eſt tant diſtinguée dans la dernière guerre, & qui diſpute cet honneur aux Suédois.

Je ne ſai ſi j'ai eu l'honneur de parler à V. M. d'un abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique imprimé à *Berne*, (ce lieu d'impreſſion eſt bien choiſi, & me rappelle une chanſon qui commençoit ainſi, *Bernons Bernis, puiſqu'il nous berne.*) Cet ouvrage eſt très-édifiant, & la préface ſurtout bien digne d'être lue; elle me paroît de main de maître, & quel que ſoit l'auteur, il mérite bien des remercimens de la part de la raiſon.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & avec tous les ſentimens de reconnoiſſance & d'attachement inviolable que je conſerverai jusqu'au tombeau &c.

P. S. Je reçois, Sire, en ce moment une lettre de Mr Bitaubé, qui me paroît pénétré de reconnoiſſance des bontés de V. M., & bien réſolu de faire tous ſes efforts pour les mériter de plus en plus.

A Paris, ce 11 Juillet 1766.

SIRE,

Mr de la Grange eſt arrivé ici le 2 de ce mois, ſuivant la permiſſion que V. M. lui a donnée de paſſer par Paris; je l'ai vu tous les jours, & je l'ai trouvé plein de reconnoiſſance des bontés de V. M., & bien empreſſé de répondre aux juſtes idées qu'elle a conçues de lui. Votre académie, Sire, acquiert en lui, non ſeulement un très-grand géomètre, égal pour le moins à ce que l'Europe poſſède aujourd'hui de meilleur en ce genre, mais un vrai philoſophe, dans tous les ſens poſſibles de ce mot, ſupérieur aux préjugés & aux ſuperſtitions des hommes, ſans ambition, ſans intrigue, n'aimant que le travail & la paix, du caractère le plus doux & le plus ſociable. Il m'a prié, Sire, de demander à V. M. une grâce qu'il lui ſera ſurement facile d'obtenir. Mr Euler étoit directeur de la claſſe de mathématique; il paroîtroit aſſez naturel que Mr de la Grange ſuccédât à cette place, puiſque V. M. l'appelle pour remplacer Mr Euler, qu'il eſt certainement bien en état de remplacer. Cependant, ſi V. M. a d'autres vues par

rapport à cette place de directeur, Mr de la Grange, très-content des 1500 écus que V. M. veut bien lui donner, n'infiftera point fur cet objet; il prie feulement V. M. de vouloir bien nommer le directeur avant fon arrivée, afin que la cour de Turin, qui n'a pas voulu le retenir, & qui eft pourtant fâchée de l'avoir perdu, ne s'imagine pas que Mr de la Grange, en arrivant à Berlin, ait commencé par effuyer un dégoût apparent. Il importe, Sire, à l'avantage des fciences & des lettres que V. M. protége, de ne pas laiffer le plus petit fujet de triomphe contre elle à ceux qui les négligent, & qui voudroient bien qu'elles ne trouvaffent pas dans les États d'un grand Roi l'honneur & l'afile qu'elles méritent.

Je compte, Sire, que Mr de la Grange fera à Berlin vers le 15 d'Octobre; fon arrivée ne fera point retardée par un voyage très-court que des raifons d'amitié vraiment refpectables l'obligent à faire à Londres, parce que Mr de la Grange prendra le temps de ce voyage fur celui qu'il me deftinoit, & que V. M. lui avoit permis de me donner; & parce que d'ailleurs le trajet de Londres à Berlin par mer fera beau-

coup plus court, moins embarraſſant & moins diſpendieux que le voyage par terre de Paris à Berlin, que la difficulté des chemins, l'incommodité des voitures, & l'ignorance de la langue auroient rendû long & difficile.

Mr de la Grange m'a parlé, Sire, d'un autre excellent ſujet dont il croit que V. M. pourroit faire aiſément l'acquiſition pour ſon ſervice militaire, & même, comme par ſurcroît, pour ſon académie. Il ſe nomme Mr le Chevalier Daviet de Foncenex, homme de condition & de beaucoup de mérite, ſurtout dans la partie de l'artillerie & du génie; Mr de la Grange eſt perſuadé qu'il ſeroit propre à former en ce genre une excellente école. Il eſt actuellement ſur mer, employé dans la marine du Roi de Sardaigne, où il eſt peu ſatisfait de ſon traitement; il ſera de retour au mois de Novembre; V. M. pourroit s'informer de cet officier par quelqu'un des officiers piémontois qui ſont à ſon ſervice; car Mr de la Grange ne voudroit pas lui écrire directement pour cet objet, par des raiſons que V. M. comprendra facilement; mais il me paroît perſuadé que V. M. feroit en Mr de Foncenex une excellente acquiſition.

Permettez-moi, Sire, de me féliciter, d'avoir enfin pu donner à V. M. des marques de mon attachement & de mon zèle, en procurant à son académie un sujet qui y sera bien plus utile que moi, & qui est destiné à lui faire le plus grand honneur par ses travaux & ses talens. Mon peu de santé a presque éteint le peu d'ardeur & de génie que la nature m'avoit donné, & il faut que je songe à faire retraite; mais ce qui ne s'éteindra jamais en moi, ce sont les sentimens de reconnoissance, d'admiration, d'attachement inviolable & de profond respect, avec lesquels je serai toute ma vie &c.

A Paris, ce 12 Septembre 1766.

SIRE,

Ce sera Mr de la Grange qui aura l'honneur de remettre à V. M. cette lettre; j'ai tout lieu de croire, par la connoissance que j'ai de son heureux génie, de son ardeur pour le travail, & de la douceur de son caractère, que V. M. me saura quelque gré d'avoir procuré à son académie un savant de son mérite; je ne crains

point d'affurer que fa réputation, déjà très-grande, ira toujours croiffant, & que les fciences, Sire, vous auront une éternelle obligation de l'état auffi honorable qu'avantageux que vous voulez bien lui procurer. Je prends la liberté de mettre fous la protection de V. M. ce digne & refpectable philofophe; je n'ai de regret que de ne pouvoir l'accompagner; mais, Sire, une fanté très-foible, & qui a befoin des plus grands ménagemens, me prive de ce bonheur. Peut-être fe raffermira-t-elle, & je profiterai en ce cas des premiers momens qu'elle me laiffera pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. les fentimens de refpect & de reconnoiffance que je conferverai toute ma vie pour elle.

On m'a fait part il y a peu de jours d'un vrai jugement de Salomon rendu par V. M.; c'eft la punition à laquelle elle dit qu'elle auroit condamné les malheureux enfans d'Abbeville, juridiquement égorgés en France pour n'avoir pas ôté leur chapeau devant une proceffion, & pour avoir chanté des chanfons. V. M. auroit avec juftice trop mauvaife opinion de la nation françoife, fi je ne l'affurois pas que ce juge-

ment auſſi atroce qu'abſurde a révolté tous ceux qui n'ont pas perdu en France l'humanité & le ſens commun. La philoſophie, Sire, a grand beſoin de la protection, auſſi éclairée que puiſſante, que V. M. lui accorde; l'acharnement contre elle eſt plus grand que jamais de la part des prêtres & des parlemens, qui dans la guerre cruelle qu'ils ſe font, conviennent de temps en temps de quelques jours de trève pour tourmenter les ſages. Ces parlemens, bien indignes de l'opinion favorable que les étrangers en ont conçue, ſont encore, s'il eſt poſſible, plus abrutis que le clergé par l'eſprit intolérant & perſécuteur qui les domine. Ce ne ſont ni des magiſtrats, ni même des citoyens, mais de plats fanatiques janſéniſtes, qui nous feroient gémir, s'ils le pouvoient, ſous le deſpotiſme des abſurdités théologiques, & dans les ténèbres de l'ignorance qu'entraînent la ſuperſtition & l'oppreſſion. Je crois, Sire, que le ſeul parti à prendre pour un philoſophe que ſa ſituation empêche de s'expatrier, eſt de céder en partie & de réſiſter en partie à cet abominable torrent; de ne dire que le quart de la vérité, s'il y a trop de danger à la dire

toute entière ; ce quart fera toujours dit, & fructifiera fans nuire à l'auteur; dans des temps plus heureux les trois autres quarts feront dits à leur tour, ou fucceffivement, ou tout à la fois, s'il n'y a plus de parlemens ni de prêtres, ou fi les parlemens deviennent juftes, & les prêtres fages.

Cette lettre, Sire, fera remife à V. M. affez long-temps après fa date, parce que Mr de la Grange s'en charge en partant pour Londres. Je me fuis privé à regret de quelques jours qu'il me deftinoit encore, pour qu'il les employât à ce voyage, qui ne retardera point fon arrivée à Berlin, parce que la route par mer de Londres à Berlin fera beaucoup plus courte & moins embarraffante qu'elle n'eût été par terre en partant d'ici.

Je fuis avec le plus profond refpect &c.

A Paris, ce 14 Septembre 1766.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire m'a comblé de la plus vive fatisfaction; je

vois que V. M. n'a pas été mécontente des conversations qu'elle a eues avec Mr de la Grange, & qu'elle a trouvé que ce grand géomètre étoit encore, comme j'avois eu l'honneur de le lui dire, un excellent philosophe, & d'ailleurs versé dans la littérature agréable. J'ose assurer V. M. qu'elle sera de plus en plus satisfaite de l'acquisition qu'elle a faite en lui, & qu'elle le trouvera digne de ses bontés par son caractère aussi bien que par ses talens. Il me paroît, Sire, pénétré de reconnoissance de la manière dont V. M. l'a reçu, & enchanté de la conversation qu'elle a bien voulu avoir avec lui; il est bien résolu de faire tous ses efforts pour répondre à l'idée que V. M. a de lui, & dont il est infiniment flatté; Mr de la Grange, Sire, remplira cette idée, je ne crois pas rien hasarder en vous l'assurant; il nous effacera tous, ou du moins empêchera qu'on ne nous regrette. Pour moi, je ne suis plus, Sire, qu'un vieil officier réformé en géométrie; ma tête n'est presque plus capable du genre d'application que ce travail exige, & ma santé, quoique passable, ne se soutient un peu que par le repos & le régime. Je ne suis pas sans espérance de revoir

un jour V. M., & de mettre de nouveau à ses pieds les sentimens si justes dont je suis pénétré pour elle. V. M. prétend que si je ne me hâte pas, je la trouverai radotante : je suis bien sûr qu'elle n'est pas faite pour radoter jamais; mais si par malheur cela arrivoit, je ne serois pas pour elle un juge fort redoutable, car pour peu que ma tête s'affoiblisse, elle ne sera pas loin d'en faire autant.

J'ai admiré, Sire, & j'ai fait admirer à nos philosophes de ce pays-ci, tout ce que V. M. me fait l'honneur de me dire sur les abus & les atrocités absurdes de la jurisprudence criminelle françoise, sur le fanatisme égal, quoiqu'opposé, de notre parlement & de nos prêtres, & sur le parti que doit prendre un homme raisonnable au milieu de tant de cervelles échauffées & dérangées. C'est aussi, Sire, celui que je prends; mépriser les fous, & honorer les sages, voilà ma devise, & à peu près tout ce que je puis faire pour la raison, à laquelle je ne puis plus guères être utile que par mes vœux en sa faveur. Mais les premiers, Sire, de tous mes vœux, les plus sincères, & les plus constans, sont ceux que je fais pour V. M.; leur vivacité

eſt égale à celle des ſentimens de reſpect, d'admiration & de reconnoiſſance éternelle avec lesquels je ſuis &c.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de recommander aux bontés de V. M. Mr de Caſtillon; il déſireroit obtenir la penſion attachée à la place d'aſtronome dont il fait les fonctions, & je crois que ſa demande eſt juſte. V. M. ſait que je ne l'ai jamais trompée; c'eſt ce qui me fait prendre la liberté de lui parler avec tant de confiance.

A Paris, ce 21 Novembre 1766.

SIRE,

V. M. recevra inceſſamment, ou peut-être aura déjà reçu depuis quelques jours une très-foible & très-mince production de ſon admirateur; c'eſt un cinquième volume de mes *Mélanges de littérature*, pour lequel je demande à V. M. les mêmes bontés & la même indulgence dont elle a déjà bien voulu honorer les volumes précédens. Ce volume, Sire, ne con-

tient guères que des choſes déjà connues de V. M.; j'y ai pourtant fait quelques changemens, non pas toujours pour le mieux, mais pour ne pas trop bleſſer les charlatans en tout genre qui veulent dominer ſur les eſprits; j'y ai inſéré, avec les additions qui m'ont paru néceſſaires pour le public, & les modifications que certaines matières exigeoient, la plus grande partie des éclairciſſemens que j'ai eu l'honneur de préſenter à V. M. ſur mes élémens de philoſophie. Il eſt pourtant certains articles que j'ai cru devoir ſupprimer, parce que je ſuis élevé, non comme Mr Chicaneau, dans la crainte de Dieu & des ſergens, mais dans la crainte de Dieu & des prêtres, & des parlemens qui ne valent pas mieux.

Je prie très-humblement V. M. de vouloir bien à ſes heures perdues, ou plutôt dans ſes inſtans de délaſſement, (car elle n'a point d'heures à perdre) jeter les yeux ſur ce volume, & m'éclairer de ſes réflexions & de ſes vues; elle trouvera en moi la docilité qu'un philoſophe doit à celui qu'il regarde comme ſon chef & ſon modèle. Ce qui rend, Sire, ce volume intéreſſant à mes yeux, c'eſt l'occaſion

que

que j'ai eue d'y exprimer en divers endroits, avec la vérité dont je fais profeſſion, les ſentimens éternels d'admiration & de reſpect dont je ſuis pénétré pour le héros de ce ſiècle; ſentimens qui ne finiront qu'avec ma vie.

V. M. verra peut-être bientôt naître un nouvel héritier dans ſon illuſtre maiſon; je la prie d'être aſſurée d'avance de toute la joie que j'en aurai. Cet héritier, Sire, ſi la deſtinée vous l'accorde, n'aura pas beſoin d'aller chercher bien loin de grands exemples; il les trouvera près de lui, il lira la vie de ſon grand oncle, & déſeſpérera de l'égaler.

Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 12 Décembre 1766.

SIRE,

V. M. me rend, je crois, aſſez de juſtice pour être perſuadée que je ne prendrois jamais la liberté de lui parler d'autres affaires que de celles qui peuvent intéreſſer les ſciences & la littérature: cependant je n'ai pu refuſer à Mr le Prince de Salm, qui m'honore de ſes bontés, de

faire parvenir à V. M. cette lettre de ſa part. Vous jugerez, Sire, ſi la demande qu'il fait à V. M. eſt juſte, & ſi elle doit lui accorder ſon appui en cette occaſion; tout ce que je me permettrai de dire, c'eſt que Mr le Prince de Salm me paroît digne des bontés de V. M. par ſes qualités perſonnelles & par les ſentimens de reſpect & d'admiration dont je l'ai toujours vu pénétré pour le héros de ce ſiècle; il joint à ces ſentimens celui d'une éternelle reconnoiſſance pour les bontés dont V. M. l'a déjà honoré.

Je reçois de temps en temps, comme V. M., d'aſſez violens mémoires contre * * *; ſi cela continue, elle ſera bientôt plus digne de pitié que de haine; car on l'écorche ſans miſéricorde; ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que l'auteur de ces mémoires, à chaque coup d'étrivières qu'il donne à la *pauvre* * * *, a peur dès que le coup eſt lâché, que la juſtice ne le lui rende au centuple, & paſſe ſa vie, comme St Pierre à renier & à ſe repentir.

A propos de St Pierre, on dit que ſon patrimoine pourroit être bientôt à vendre. V. M. devroit l'acheter; je ſerois bien flatté de recevoir d'elle un bref d'indulgence, que je me

flatte qu'elle ne me refuferoit pas. La vérité eft que le vicaire de J. C. eft, dit-on, prêt à faire banqueroute, qu'on meurt de faim à Rome, que le St père a fait fermer l'opéra, pour appaifer la colère de Dieu, & que les anciens Romains, qui ne demandoient que du *pain & des fpectacles*, trouveroient fort à plaindre les Romains modernes, qui n'ont ni l'un ni l'autre.

Mr de Stainville, qui traitoit fi mal la nation françoife aux eaux de Spa, comme je l'ai fu il y a trois ans de V. M., vient de traiter encore plus mal fa femme, qu'il a fait enfermer, parce qu'elle vouloit lui donner pour enfans ceux d'un hiftrion; fi tous les maris qui font dans le même cas faifoient autant de train, nos femmes du bel air feroient en effet hors du commerce.

Le père de Mr de la Grange eft inquiet de ne point recevoir de fes nouvelles; il craint que leurs lettres réciproques ne foient interceptées à Turin; je prie V. M. d'interpofer fa protection auprès du Roi de Sardaigne, pour qu'il foit permis à un fils d'écrire à fon père; car je ne puis croire que Mr de la Grange ait pris V. M. pour Jéfus-Chrift, & qu'il *ait renoncé à fon*

père & à sa mère pour le suivre, suivant la morale de l'évangile.

Mr de Catt remettra à V. M. le mémoire que j'ai lu à l'académie des sciences le jour où Msgr le Prince héréditaire de Bronswic a assisté à la séance; il roule sur un objet utile, dont je m'occupe autant que ma foible santé me le permet; car j'aurois encore plus de besoin d'un bref de *sommeil* & de *digestion*, que d'un bref d'indulgences; j'ai bien de la peine à être passablement avec ces deux divinités-là; je dis *divinités*, parce que le sommeil & la digestion me paroissent les deux vraies divinités bienfaisantes de ce monde. Aussi suis-je bien résolu, suivant le sage conseil de V. M., de ne rien faire qui puisse les troubler; la nature physique ne m'a déjà que trop mal partagé de ce côté-là, sans que j'aye encore la sottise d'y joindre les causes morales qui acheveroient de tout gâter.

Je ne sais si V. M. a reçu le 5me volume de mes Mélanges, que j'ai eu l'honneur de lui annoncer dans ma dernière lettre; je la supplie de vouloir bien m'en dire son avis avec sa bonté ordinaire; Voltaire m'en paroît content; mais de quoi il est bien plus charmé, & avec

bien plus de raiſon, ce ſont les lettres que V. M. lui écrit; il m'en parle ſans ceſſe & m'en paroît transporté.

Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 6 Février 1767.

SIRE,

J'ai eu l'honneur il y a peu de jours d'écrire à V. M. une trop longue lettre, par laquelle je crains de lui avoir dérobé des momens précieux, & d'avoir abuſé de ſes bontés. Cette lettre, Sire, ſera plus courte; car je ne voudrois pas retomber trop ſouvent dans la même faute. Je me bornerai à préſenter à V. M. la lettre & l'ouvrage ci-joints, de la part d'un des hommes de lettres que j'aime & que j'eſtime le plus, Mr Marmontel, mon confrère à l'académie françoiſe, & un des membres les plus diſtingués de cette compagnie. L'ouvrage, Sire, me paroît digne d'être lu & jugé par un héros; il contient des maximes importantes, que V. M. met depuis long-temps en pratique; & la récompenſe la plus flatteuſe que l'auteur puiſſe

défirer de fon travail, c'eft que V. M. l'honore de fon fuffrage, & qu'elle veuille bien le lui témoigner.

Je fuis avec le plus profond refpect &c.

A Paris, ce 10 Février 1767.

SIRE,

C'eft avec la plus grande circonfpection que j'ofe parler à V. M. d'une affaire qui n'eft nullement littéraire; mais un homme en place, à qui j'ai des obligations, m'a prié de vouloir bien préfenter à V. M. le mémoire ci-joint. Il s'agit d'un François, qu'on dit être plus malheureux que coupable, & à qui il paroît que fes juges mêmes ont rendu bon témoignage. V. M. avoit bien voulu abréger de moitié le temps de fa prifon; cependant le terme eft expiré & il y eft encore, à ce qu'il croit contre vos ordres. Je fuis bien affuré qu'il obtiendra juftice, s'il la mérite, & je prie très-humblement V. M. de vouloir bien donner ordre que je fois inftruit de ce qu'elle aura prononcé,

afin que je puisse en rendre compte aux personnes qui m'ont recommandé cette affaire.

V. M. me fait l'honneur de me dire qu'elle n'est pas du même avis que moi sur certains endroits de mon dernier ouvrage, concernant la poésie et la musique. J'ose me flatter pourtant que si j'avois l'honneur d'avoir sur ces objets un entretien avec elle, elle demeureroit persuadée que je pense comme elle dans le fond, et que je n'en diffère peut-être que par une autre manière de m'exprimer; je serois porté à croire que j'ai tort, si nous différions dans l'essentiel. Par exemple, je me serois joint à V. M. pour me moquer de feu M. Algarotti sur la prétendue peinture de la poussière; il s'en faut bien que je croie la musique capable de tout peindre; je crois seulement et j'ai dit qu'elle peut par ses sons nous mettre quelquefois dans une situation semblable à celle où nous mettent certains objets de la vue, et par là nous rappeler l'idée de ces objets.

M. Marmontel sera surement très-flatté des observations que V. M. lui envoie sur sa Poétique; il répondra surement à V. M. avec plus de satisfaction qu'il ne fera à la sorbonne sur

son Bélisaire. Le pauvre garçon est actuellement aux prises avec elle, pour avoir dit que Trajan, Marc-Aurèle, et les autres Frédérics des siècles passés, qui avoient sur celui de notre siècle le désavantage de n'être pas baptisés, pourroient bien, nonobstant le défaut de ce passeport, être en paradis avec Caton, Socrate, Aristide, et quelques marauds de cette espèce que le paganisme a produits; je veux mourir, Sire, si je sais où sont tous ces honnêtes gens; mais je les crois en enfer, s'ils sont en même lieu que les docteurs; les raisonnemens qu'ils entendent, doivent être un supplice pour eux.

J'ai lu et relu mille fois, Sire, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnoissance, ce que V. M. a bien voulu ajouter de sa main dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser. Elle a bien raison de dire qu'on ne conçoit rien aux sottises contradictoires qui abondent dans certains pays, non plus qu'aux belles et importantes querelles de nos docteurs fourrés en robe et en soutane. Pendant que ces messieurs se déchirent, toute l'Europe a les yeux sur V. M.; on parle de la Pologne, de Danzic, de dissidens, dont je crois que V. M.

ne se soucie guères; que sais-je enfin ce qu'on ne dit pas? Mais de quoi vais-je me mêler? Il me semble déjà entendre V. M., qui me répond comme Achille à Agamemnon:

Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux.

Je n'avois pas attendu les ordres de V. M. pour assurer le massif abbé d'Olivet qu'elle connoissoit les *e* muets, & que *Crêp* étoit surement un mot germanisé. Il y a des fautes un peu plus essentielles que celle-là dans la *prosodie* de ce gros ex-jésuite, car il a l'honneur de l'être; & je ne conseillerois pas aux étrangers d'ajouter foi à un grand nombre de ses règles.

Monseigneur le Prince héréditaire de Bronswic, qui est ici pour quelques jours, y reçoit le même accueil qu'à son premier voyage, & je me flatte que s'il ne nous a pas trouvés fort raisonnables, il nous trouvera du moins fort honnêtes, ou plutôt fort justes à son égard. J'ai eu la satisfaction d'exprimer plus d'une fois à ce Prince les sentimens dont je suis pénétré pour V. M., & il pourra l'assurer de la vénération que tous les gens de lettres estimables ont pour elle.

Que V. M., Sire, fasse la guerre ou la paix, ce qui m'intéresse le plus, c'est qu'elle se porte bien, qu'elle continue long-temps à être l'admiration de l'Europe, & qu'elle veuille bien se souvenir quelquefois de la reconnoissance éternelle, de l'attachement inviolable, & du profond respect avec lequel je serai toute ma vie &c.

A Paris, ce 10 Avril 1767.

Sire,

J'ose me flatter que V. M. est assez persuadée de mon inviolable attachement, pour ne pas douter de ma sensibilité sur la perte qu'elle vient de faire. Tout ce qui intéresse V. M. a des droits sur mon cœur, & ce qui peut augmenter ou altérer son bonheur, ne me touche pas moins que ce qui peut contribuer à sa gloire.

Je suis aussi flatté que reconnoissant de tout ce que V. M. veut bien me dire sur mon ouvrage, dans la dernière lettre dont elle a daigné m'honorer; je la prie de recevoir mes très-humbles remercimens, & des éloges qu'elle a

la bonté de me donner, & des critiques qu'elle veut bien y joindre. Il me femble que dans ce que j'ai dit, ou du moins dans ce que je penfe fur la poëfie, je ne diffère point réellement de V. M.; je n'ai condamné que celle qui fe borne à des mots & à des images ufées, celle qui ne contient point des chofes, & affurément V. M. eft moins faite que perfonne pour prendre la défenfe de cette poëfie, qui ne reffemble guères à la fienne. A l'égard de la mufique, V. M. convient qu'elle peut au moins nous rappeler les objets qui ne font pas de fon reffort, en réveillant en nous par les fons des fentimens femblables à ceux que ces objets nous procurent; j'avoue que je vais un peu plus loin; & je ne crois pas mon opinion tout à fait fans fondement; mais l'objet eft fi métaphyfique, & par conféquent fi contentieux, que je ne fuis point furpris qu'un des plus grands muficiens de l'Europe penfe autrement, & que je ne me crois, fur ce point-là furtout, aucunement infaillible.

Je ne fais fi l'expulfion des jéfuites d'Efpagne fera un grand bien pour la raifon, tant que l'inquifition & les prêtres gouverneront ce

royaume. Je crois auſſi que ſi V. M. expulſe jamais les jéſuites de Siléſie, elle n'héſitera pas à en dire la raiſon à toute l'Europe, & qu'elle ne tiendra pas *renfermés dans ſon cœur* les motifs de cette proſcription.

On dit que V. M. a eu la bonté d'accorder une enſeigne au malheureux jeune homme, condamné par Noſſeigneurs du parlement de Paris, dans le ſiècle de Fréderic, à être brûlé vif, pour avoir chanté des chanſons grivoiſes, & pour avoir oublié de ſaluer une proceſſion. Je remercie V. M. de cette bonne œuvre, au nom de la philoſophie & de l'humanité.

Si V. M. juge à propos de nommer des aſſociés étrangers à l'académie, je prends la liberté de recommander à ſes bontés un homme de mérite, bon géomètre & bon philoſophe, Mr l'abbé Boſſut, correſpondant de notre académie des ſciences de Paris, dont il feroit membre depuis long-temps s'il ne demeuroit pas en province; il a remporté deux ou trois prix à notre académie, & j'oſe aſſurer V. M. qu'il ne déparera pas la liſte de l'académie de Berlin, quand elle jugera à propos d'augmenter le nombre des aſſociés étrangers, qui eſt à

la vérité bien grand dans un ſens, mais aſſez court dans un autre.

Ma ſanté eſt toujours flottante, comme l'eſt actuellement la ſociété jéſuitique eſpagnole; je ſuis parvenu à force de régime à rétablir mon eſtomac; mais ma tête eſt presque abſolument incapable d'application. Je ne prendrois pas la liberté d'entrer avec V. M. dans ces détails, ſi elle n'avoit la bonté de me les demander. Puiſſe la deſtinée ajouter aux fibres de V. M. la force & le reſſort qu'elle ôte aux miennes! Je ſerai tout conſolé.

Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 3 Juillet 1767.

SIRE,

Il y a quelque temps que j'eus l'honneur de recevoir de V. M. une lettre charmante ſur la poëſie & la muſique; lettre pleine de raiſon, de ſel & d'eſprit, & que le plus éclairé & en même temps le plus gai des philoſophes ſeroit très-flatté d'avoir écrite. J'ai mis pluſieurs fois, Sire, la main à la plume, ou comme di-

ſent les pédans, la plume à la main, pour répondre tant bien que mal à cette excellente lettre; mais la plume m'eſt tombée trois fois des mains; j'ai ſenti qu'on ne répliquoit point par une froide diſcuſſion à des raiſonnemens très-fins & très-juſtes, ſoutenus par de bonnes plaiſanteries. D'ailleurs, pour tenir tête, Sire, à un adverſaire tel que V. M., il faudroit du moins que j'euſſe toute entière à ma diſpoſition la pauvre petite tête que Dieu m'a donnée; mais les approches de la mauvaiſe ſaiſon ont encore affoibli le peu qui m'en reſtoit, & pour peu que cela continue, j'aurai l'honneur de finir par être imbécille; j'eſpère du moins que ſi la deſtinée m'enlève le peu d'eſprit qui me reſte, elle me laiſſera toujours un cœur capable de ſentir les bontés dont V. M. m'honore, & qui conſervera toujours pour elle la plus vive & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance.

Quand V. M. jugera à propos d'augmenter le nombre des aſſociés étrangers de ſon académie, je prends la liberté de lui propoſer d'avance Mr l'abbé Boſſut, dont j'ai eu déjà l'honneur de lui parler dans une lettre précédente; c'eſt un très-bon géomètre, qui a remporté

plusieurs prix à l'académie des sciences de Paris, & ailleurs; j'attendrai les ordres de V. M. pour le proposer à l'académie, & je ne ferai sur cela que ce qu'elle voudra bien me prescrire. Je compte que V. M. est toujours satisfaite de Mr de la Grange, & je me félicite de plus en plus d'avoir procuré à l'académie cette excellente acquisition.

Puisque V. M. veut bien me permettre de l'entretenir de ce qui intéresse les membres de cet illustre corps, je prends la liberté de recommander une seconde fois à ses bontés le professeur de Castillon; il désireroit que V. M. voulût bien lui accorder les appointemens de la place d'astronome, pour pouvoir se faire aider dans les calculs & les travaux que cette place exige; ou bien, ce qui reviendroit pour lui à la même grâce, que V. M. voulût bien accorder les appointemens & le logement d'observateur à Mr son fils, qui est très-capable de remplir cette place. Il me paroît que Mr de Castillon s'occupe beaucoup & avec succès de ce qui concerne l'astronomie & l'optique, mais qu'il auroit besoin d'un coopérateur, que son peu de fortune l'empêche de se procurer.

Je défirerois beaucoup, fi les précieux momens de V. M. le permettoient, favoir ce qu'elle penfe de la grammaire en deux volumes de Mr Beauzée, que j'ai eu l'honneur de lui adreffer; cet ouvrage eft, ce me femble, favant & profond, mais un peu trop fcolaftique. V. M. doit auffi avoir reçu une pièce intitulée, l'*Honnête criminel*, dont le fujet eft intéreffant. Si elle daignoit me faire part de fes réflexions fur ces deux ouvrages, je les ferois paffer aux auteurs, qui certainement en feroient leur profit.

Voilà donc les jéfuites chaffés de Naples; on dit qu'ils vont l'être bientôt de Parme, & qu'ainfi tous les États de la maifon de Bourbon feront maifon nette; il me femble que V. M. a pris à l'égard de cette engeance dangereufe le parti le plus fage & le plus jufte, celui de ne point lui faire de mal, & d'empêcher qu'elle n'en faffe; mais ce parti, Sire, n'eft pas fait pour tout le monde; il eft plus aifé d'opprimer que de contenir, & d'exercer un acte de violence qu'un acte de juftice. Cependant la cour de Rome perd infenfiblement fes meilleures troupes, & *** fes enfans perdus; il me femble qu'elle replie fes quartiers infenfiblement,

&

& qu'elle finira par ſuivre ſon armée, & par s'en aller comme elle; *Bien mal acquis s'en va de même*, diſoit le feu pape Benoît XIV, qui voyoit bien, comme on dit, le fond du ſac; en attendant, la ſorbonne, qui joue de ſon reſte ſans doute, vient de donner une belle cenſure de Béliſaire; cette cenſure eſt un chef-d'œuvre de bêtiſe & d'abſurdité, au point que les théologiens même (qui ne l'ont pas rédigée) en ſont dans la honte, tout théologiens qu'ils ſont. Mais il ne m'importe guères ce que les pédans ſont, diſent & écrivent, pourvu que V. M. ſoit heureuſe, qu'elle ſe porte bien, & qu'elle veuille bien quelquefois ſe ſouvenir du très-profond reſpect, & de l'attachement inviolable avec lequel je ſerai toute ma vie &c.

A Paris, le 14 Décembre 1767.

SIRE,

Je viens de recevoir & de lire avec la plus grande ſenſibilité l'Éloge que V. M. a fait du jeune & digne Prince qu'elle a eu le malheur de perdre. Cet ouvrage, Sire, fait un hon-

neur égal à l'efprit & aux fentimens du héros qui en eft l'auteur; c'eft la vertu & l'éloquence qui pleurent la vertu & les talens, moiffonnés à leur aurore; on ne peut s'empêcher de joindre fes larmes à celles de V. M. en lifant un ouvrage fi touchant & fi pathétique. Le feul endroit peut-être que j'aurois défiré de n'y pas trouver, quoique le plus touchant & le plus pathétique de tous, c'eft celui où V. M. parle de fa fin prochaine; je fais, Sire, qu'un héros tel que vous envifage ce dernier moment avec tranquillité; mais il me femble que V. M. devroit dérober cette affligeante image aux regards de ceux qui lui font tendrement & refpectueufement attachés. Heureufement pour leur fenfibilité, ce trifte moment, Sire, eft pour eux dans le lointain, bien plus qu'il ne le paroît à V. M.; ils fe flattent même qu'ils n'auront pas la douleur d'en être témoins; en lifant cette trifte & éloquente péroraifon, j'adreffois du fond de mon cœur à V. M. les beaux vers de l'ode XVII du fecond livre d'Horace, où ce poëte prie Mécène de fufpendre les plaintes que la vue d'une mort prochaine caufoit à ce favori d'Augufte; avec cette

différence, Sire, que V. M. eſt bien plus précieuſe au monde que Mécène, qu'il craignoit la mort & que vous l'avez mille fois bravée, & que mes ſentimens ſont bien plus profonds & plus juſtes que ceux d'Horace.

Quelque éloquente, Sire, que ſoit la peinture dont j'oſe me plaindre à V. M., j'aime mieux pour elle & pour moi la gaieté ſi philoſophique avec laquelle elle fait traiter les ſujets même de philoſophie, ſans y répandre moins de juſteſſe & de profondeur. Elle auroit, par exemple, d'excellentes réflexions à faire en ce genre ſur la proceſſion que notre ſaint père le Pape vient d'ordonner, parce que la religion catholique a le malheur de ne pouvoir plus opprimer & perſécuter les diſſidens en Pologne. C'eſt afficher bien adroitement l'eſprit de cette religion, & donner beau jeu à ſes ennemis.

V. M. traite un peu trop mal la géométrie tranſcendante; j'avoue qu'elle n'eſt ſouvent, comme V. M. le dit très-bien, qu'un luxe de ſavans oiſifs; mais elle a ſouvent été utile, ne fût-ce que dans le ſyſtème du monde, dont elle explique ſi bien les phénomènes. Je con-

viens cependant avec V. M. que la morale eſt encore plus intéreſſante, & qu'elle mérite ſurtout l'étude des philoſophes; le malheur eſt qu'on l'a partout mêlée avec la religion, & que cet alliage lui a fait beaucoup de tort.

J'apprends que Mr de Caſtillon le fils n'a point la place d'aſtronome, qui a été donnée à Mr Bernoulli. Ce dernier eſt ſans doute un très-bon ſujet; mais je prends la liberté de recommander l'autre de nouveau aux bontés de V. M.; ſi elle daignoit le donner pour aide à Mr ſon père dans l'aſtronomie, & y joindre une penſion dont il auroit beſoin, cette famille eſtimable lui auroit une éternelle obligation.

Puiſſiez-vous, Sire, faire encore long-temps des ouvrages tels que celui que je viens de lire, à condition que ces ouvrages n'auront pas un ſi triſte objet, & ſurtout une péroraiſon auſſi douloureuſe pour vos fidelles ſerviteurs! C'eſt dans ces ſentimens & avec le plus profond reſpect que je ſerai jusqu'au dernier ſoupir &c.

A Paris, ce 29 Janvier 1768.

Sire,

J'ai déjà eu l'honneur de faire à V. M. mes très-humbles remercimens du bel Éloge qu'elle a bien voulu m'envoyer, & de lui dire combien cet ouvrage m'avoit paru éloquent & pathétique. Toutes les ames fenfibles qui l'ont lu en ont été auffi touchées que moi, & font des vœux pour que la nature augmente les jours de l'augufte orateur, de ceux qu'elle a refufés à fon illuftre neveu, fi dignement célébré par elle.

Si quelque chofe, Sire, peut être comparé à cet éloquent ouvrage, ce font les excellentes réflexions dont V. M. veut bien me faire part au fujet de l'excommunication du Duc de Parme; la comparaifon qu'elle fait du grand Lama *à un vieux danfeur de corde qui dans un âge d'infirmité veut répéter fes tours de force, tombe & fe caffe le cou*, eft auffi jufte & auffi philofophique que piquante: on la répète de bouche en bouche, & cette feule parole vaut mieux que toutes les grandes écritures du confeil d'Efpa-

gne & du parlement de Paris au sujet de cette belle équipée.

L'excommunié Marmontel, à qui j'ai fait part de l'endroit qui le regarde dans la lettre de V. M., me charge de lui dire que le paradis, le purgatoire, les limbes, l'enfer même, lui sont assez indifférens, pourvu qu'il ait l'honneur d'y être à la suite de V. M.

Quant à Voltaire, je ne sais s'il est excommunié, mais il ne se tient pas pour tel; car il vient de faire ses pâques en grand gala en son église seigneuriale de Ferney, & après la cérémonie, il a fait à ses paysans un très-beau sermon contre *le vol*; il se prétend ruiné & vient en conséquence de faire maison nette, même de sa niece qu'il a renvoyée à Paris; il est resté seul avec un jésuite, nommé le P. Adam, qui n'est pas, à ce qu'il dit, le *premier homme* du monde; il prétend que S. A. S. Msgr le Duc de Wurtemberg lui doit beaucoup & le paye fort mal, & il diroit volontiers de ce prince ce qu'en disoit en ma présence à V. M. un peintre italien qui avoit travaillé pour lui sans être payé: *Oh! c'est un homme qui n'aime point la virtou.*

V. M. me flatte infiniment en désirant un nouveau volume de mes œuvres; j'ai bien quelques matériaux pour ce volume, mais je ne sais quand ma pauvre tête me permettra de les mettre en œuvre; je vais la laisser reposer pendant un an; pour tuer le temps en attendant, je fais imprimer deux volumes de grimoires algébriques, qui sont faits depuis plus de deux ans, & qui n'intéressent guères V. M., ni moi non plus.

Madame la Comtesse de Bouflers-Rouverel, femme de beaucoup d'esprit & de mérite, & que feu Madame de Pompadour, d'heureuse mémoire, haïssoit fort à cause de son admiration pour V. M., me charge de mettre à ses pieds Mr le Comte de Bouflers son fils, jeune homme bien élevé, instruit, & sage, qui doit arriver incessamment à Berlin, & que le Ministre d'Angleterre doit présenter à V. M.; ce jeune seigneur mérite d'être distingué par sa conduite & par ses connoissances de notre jeune noblesse françoise.

Je me flatte, Sire, que le retour des beaux jours & l'exercice rendront à V. M. une santé parfaite; je ne suis point étonné qu'elle ait

fouffert du rude hiver que nous venons d'éprouver, & j'efpère qu'elle fe trouve mieux à préfent. Puiffe la deftinée la conferver longtemps pour le bien de fes États, pour l'exemple de l'Europe, pour l'honneur & l'avantage des lettres & de la philofophie!

Je fuis avec le plus profond refpect &c.

A Paris, ce 15 Avril 1768.

SIRE,

J'en demande pardon à V. M.; je reconnois toute fa fupériorité en politique comme en tout le refte; mais je ne vois pas autant d'avantages qu'elle pour la malheureufe philofophie dans toutes les fottifes qu'il plaît au faint Efprit d'infpirer au grand Lama. Je m'attends feulement que le très-faint père recevra de fes très-chers enfans les princes catholiques quelques coups de pied dans le ventre, ou dans le derrière, comme il plaira à V. M.; mais je n'efpère pas qu'aucun philofophe devienne ni grand aumônier, ni confeffeur. En attendant la fortune

que V. M. a la bonté de leur prédire, ils continueront à être vilipendés & perſécutés; ils ſouffriroient patiemment le premier, ſi on vouloit bien leur faire grâce du ſecond; & en cas qu'on leur épargnât les coups, ils diroient volontiers comme Soſie dans Amphitrion:

Pour des injures
Dis-m'en tant que tu voudras,
Ce ſont légères bleſſures,
Et je ne m'en fâche pas.

Quoi qu'il en ſoit, le fils aîné de l'Égliſe vient, avec tout le reſpect poſſible, de ſe ſaiſir d'Avignon, en y envoyant, non pas une armée, mais un détachement du parlement d'Aix qui en a pris poſſeſſion en robes rouges & avec beaucoup de politeſſe; nous faiſons la guerre au Pape *l'épée au côté* & *la plume à la main;* mais en récompenſe, nous ſommes prêts à jeter les philoſophes dans le feu au premier ſignal.

Je remercie très-humblement V.M. de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à ma ſanté; le coffre de la machine eſt un peu meilleur en ce moment, mais la tête eſt toujours incapable d'application, par le peu de ſommeil. J'ai eu

la douleur ces jours-ci de me voir plus près de V. M. de 200 lieues, & de n'avoir pas la force d'aller me mettre à ses pieds. Mr Mettra, qui part pour Berlin, & qu'il ne m'est pas permis d'accompagner par le régime auquel je suis forcé de m'assujettir, voudra bien être auprès de V. M. l'interprète de mes sentimens & de mes regrets.

Oui sans doute, le patriarche de Ferney a renvoyé Agar de sa maison; il est livré pour toute société à un fort honnête jésuite, qui s'appelle le père *Adam*, & qui n'est pourtant pas, à ce qu'il dit, le premier des hommes. Il a pris ce jésuite pour lui dire la messe & pour jouer avec lui aux échecs; je crains toujours que le prêtre ne joue quelque mauvais tour au philosophe, & ne finisse par lui *damer le pion*, & peut-être le faire *échec & mat*. On dit que l'évêque de Genève ou d'Annecy, dont il a l'honneur d'être une des ouailles, a voulu l'excommunier pour avoir fait ses pâques; heureusement il a rendu en même temps un très-beau pain bénit, & le curé pour lequel il y avoit une excellente brioche, a plaidé la cause de son paroissien, & a soutenu qu'il n'avoit point préten-

du jouer la comédie, & qu'il étoit dans les plus faintes difpofitions du monde. Pour lui, il me femble qu'il n'y a pas fait tant de façons, & qu'il a dit, comme Pourceaugnac, à qui fes médecins veulent tâter le pouls pour favoir fi on lui donnera à manger: *quel grand raifonnement faut-il pour manger un morceau?*

Je fens que j'abufe du temps & des bontés de V. M. en l'entretenant de ces miféres; je lui en demande pardon, je la fupplie de fe conferver pour le bonheur de fes fujets, pour l'exemple de l'Europe, & pour le bien de la philofophie & des lettres. J'efpère que Mr Mettra me rapportera de bonnes nouvelles de fa fanté, & voudra bien lui témoigner l'attachement inviolable, la reconnoiffance, l'admiration & le très-profond refpect avec lequel je fuis &c.

P. S. Je viens de lire une *profeffion de foi des théiftes*, qui me paroît adreffée à V. M. C'eft un fruit des pâques de Ferney.

A Paris, ce 20 Juin 1768.

SIRE,

Quelque éloge que V. M. faſſe de la pareſſe dans l'ouvrage charmant qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, je la prie de croire que ce n'eſt point cette vertu (puisqu'il lui plaît de l'appeler ainſi) qui m'a empêché de lui faire plutôt mes très-humbles remercimens. Un ſentiment plus triſte & plus profond m'occupoit, & faiſoit taire tous les autres; il ſe répandoit des bruits fâcheux & très-inquiétans ſur la ſanté de V. M.; j'attendois avec impatience Mr Mettra pour en ſavoir des nouvelles ſûres, & pour calmer l'inquiétude où j'étois; il eſt enfin arrivé, m'a tranquillifé pleinement, & m'a mis en état de renouveler à V. M. l'aſſurance des ſentimens de reconnoiſſance, d'attachement & de reſpect dont je ſuis pénétré pour elle.

A l'égard de l'ouvrage où V. M. loue avec tant d'eſprit & de gaieté cette pareſſe qu'elle pratique ſi peu, j'aurai l'honneur d'aſſurer que depuis long-temps les indigeſtions & les inſomnies m'ont perſuadé de la vérité de ſa thèſe, &

convaincu que Jean Jaques Rouſſeau a raiſon, quand il aſſure que l'*homme qui médite eſt un animal dépravé.* Je crois le Marquis auſſi pénétré que moi de cet axiome, & je ne lui connois d'activité que dans un ſeul point, c'eſt dans ſon inviolable & reſpectueux attachement pour V. M.

Il ſuffit de jeter les yeux ſur ce qui ſe paſſe en Europe pour voir que l'eſpèce humaine eſt condamnée à ne ſortir de ſon indolence naturelle que pour ſe tourmenter elle-même & les autres. Je n'en voudrois pour exemple que votre ami le grand Turc, qui marche contre la Ruſſie pour *ſoutenir* ſans doute *la religion catholique.* Notre St père le Pape ne ſe ſeroit pas attendu à cet allié-là.

Je déſire beaucoup de voir traiter par V. M. les autres ſujets qu'elle ſe propoſe; entr'autres ces deux-ci, *qu'il faut chaſſer les philoſophes des gouvernemens monarchiques; & que les États où le peuple eſt le plus pauvre ſont les plus heureux, parce que le peuple eſt ſage & ſait ſe paſſer de tout.* C'eſt une vérité dont on tâche de le perſuader par l'expérience dans la plus grande partie de la terre. Heureux les pays

où il a le bonheur de n'être pas éclairé jusqu'à ce point fur fes vrais intérêts!

Confervez, Sire, votre fanté précieufe à des fujets qui ne recevront jamais de vous de pareilles inftructions; confervez-la pour la philofophie, pour les lettres, & pour le bonheur de celui qui fera toute fa vie avec le plus profond refpect & la plus refpectueufe reconnoiffance &c.

A Paris, ce 16 Septembre 1768.

SIRE,

Je crains d'importuner trop fouvent V. M.; c'eft pour cette raifon que je n'ofe rendre mes lettres plus fréquentes. Je refpecte furtout en ce moment fes occupations, qui doivent être augmentées par les affaires du nord. Ces affaires, fi elles n'étoient pas auffi férieufes, pourroient amufer un moment la philofophie. Il eft affez curieux pour elle de voir le grand Turc en armes pour foutenir la religion catholique en Pologne, tandis que les princes catholiques du

midi écornent tout en douceur le patrimoine de St. Pierre.

Je ne doute point, Sire, que le St père n'envoie au grand Visir une épée bénite comme au Maréchal Daun. On assure que plusieurs de nos François, & jusqu'à des Chevaliers de Malte, vont servir dans l'armée turque contre ces vilains schismatiques de Russie; & qu'on dise après cela que l'esprit de tolérance ne fait point de progrès dans notre nation.

Le Roi de Danemarck, que nous avons eu ici pendant six semaines, en est parti il y a huit jours, excédé, ennuyé, harassé de fêtes dont on l'a écrasé, de soupers où il n'a ni mangé ni causé, & de bals ou il a dansé en bâillant à se tordre la bouche. Je ne doute point qu'à son arrivée à Copenhague il ne rende un édit pour défendre les soupers & les bals à perpétuité. Il est venu à l'académie des sciences, & j'ai fait à cette occasion un petit discours que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M.; mes confrères & le public m'en ont paru contens; mais je désirerois encore plus, Sire, qu'il fût digne de votre suffrage. J'ai tâché d'y faire parler la philosophie avec la dignité qui lui

convient; cela étoit d'autant plus néceſſaire qu'on avoit aſſuré le Roi de Danemarck que les philoſophes étoient *mauvaiſe compagnie.* Cette mauvaiſe compagnie, Sire, eſt bien conſolée & bien honorée d'avoir V. M. à ſa tête.

On dit que le pareſſeux Marquis eſt reſté en Bourgogne; il y fera venir ſans doute les eaux d'Aix, en attendant qu'il puiſſe aller les prendre ſur les lieux.

Nous recevons de Genève quelques brochures édifiantes; on nous a envoyé il y a peu de jours l'a, b, c; c'eſt un tiſſu de dialogues ſur tout ce qui a été, eſt, & ſera. Dans le dernier dialogue l'auteur ſoupçonne qu'il pourroit bien y avoir un Dieu, & qu'en même temps le monde eſt éternel; il parle de tout cela en homme qui ne ſait pas trop bien ce qui en eſt. Je crois qu'il diroit volontiers comme ce capitaine ſuiſſe a un déſerteur qu'on alloit pendre, & qui lui demandoit s'il y avoit un autre monde: *par la mort-Dieu, je donnerois bien cent écus pour le ſavoir.*

Mais c'eſt trop entretenir V. M. de balivernes. Je finis en lui ſouhaitant une année auſſi glorieuſe & auſſi heureuſe que toutes les précédentes,

dentes, & en la priant de continuer ses bontés à un philosophe pénétré de reconnoissance, d'attachement, & du plus profond respect pour sa personne. C'est dans ces sentimens que je serai toute ma vie &c.

A Paris, ce 19 Décembre 1768.

SIRE,

J'ai cru voir, par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle étoit en ce moment plus accablée d'affaires que jamais; & qu'il lui restoit bien peu de temps pour recevoir des lettres inutiles. Cette raison, Sire, jointe à mon peu de santé, a fait que depuis assez long-temps je n'ai osé l'importuner des miennes; d'autant que ce qui m'intéresse le plus quand j'ai l'honneur de lui écrire, est de savoir des nouvelles de sa santé, & que son Ministre, Monsieur le Baron de Goltz, m'a assuré qu'elle étoit très-bonne. Puisse-t-elle se maintenir en cet état pour le bonheur de ses sujets, & pour ma consolation dans l'affoiblissement de la mienne!

J'ai été fort touché de l'accident arrivé à Madame la Princesse de Nassau, tant pour elle-même que par l'intérêt que V. M. prend à elle. Je désirerois bien vivement que V. M., si heureuse par ses succès, & par sa gloire, (si pourtant la gloire peut rendre heureux!) le fût encore dans sa famille. Mais la triste condition humaine ne comporte pas une félicité entière, & encore moins durable; & le plus fortuné des hommes est celui qui a le moins de raisons d'être dégoûté de la vie.

Les astronomes de l'académie ont dû rassurer V. M. sur le prétendu dérangement de Saturne & l'escapade de son satellite. Les planètes, Sire, sont plus sages que nous; elles restent à leur place; ce sont les hommes qui ont la rage de ne pas rester à la leur, & qui se tourmentent pour être malheureux. Voilà un incendie qui s'allume aux deux bouts de l'Europe, en Corse & en Russie. Dieu veuille qu'il ne s'étende pas plus loin! Puissent surtout la France & les États de V. M. en être préservés! J'apprends par les nouvelles publiques que les armées tartares ont déjà dévasté beaucoup de pays; les

malheurs de l'humanité m'attriſtent, quelque loin de moi qu'ils ſe paſſent.

Voilà donc l'Empereur à Rome, & les cardinaux occupés à faire un vice-Dieu, pendant que le grand Turc travaille à la défenſe de la religion catholique en Pologne. Je ne ſais quel pilote on choiſira pour la barque de ſaint Pierre; il me ſemble qu'elle fait eau de tous les côtés. Voltaire me paroît un requin qui fait tout ce qu'il peut pour la renverſer. On dit pourtant qu'il vouloit encore cette année-ci manger ſon Dieu comme la précédente; mais on dit que ſon curé n'a pas voulu même l'entendre en confeſſion.

Nous n'avons ici d'ouvrage qui puiſſe intéreſſer V. M. que le poëme *des Saiſons* de Mr de Saint-Lambert. Je ne ſais ce qu'elle en penſera, mais il me ſemble qu'elle y trouvera ce qu'elle aime avec raiſon en poëſie, de l'harmonie & des images, de la philoſophie & de la ſenſibilité.

V. M. ignore ſans doute, car elle n'a pas le temps de lire des rapſodies & des libelles, qu'on imprime à Clèves dans ſes États une gazette ſous le titre de *Courrier du bas Rhin*, dans la

quelle on insère des calomnies contre les plus honnêtes gens, & en particulier contre moi. Mr de Catt eſt au fait de cette impoſture, dont il pourra rendre compte à V. M.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & une admiration égale à ma reconnoiſſance &c.

A Paris, ce 10 Avril 1769.

SIRE,

V. M. me raſſure beaucoup par la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, en m'aſſurant que les coups de poing que ſe donnent les Ruſſes & les Turcs, ne s'étendront pas jusqu'à vos États, ni jusqu'à la France. Je ne ſais d'ailleurs ce que V. M. penſe de cette ſavante & glorieuſe guerre; il me paroît qu'elle reſſemble jusqu'ici à la joute d'Arlequin & de Scapin, qui ſe menacent avec grand bruit, ſe donnent quelques coups de bâton, & s'enfuient chacun de leur côté. Ce qu'il y a dans tout cela de plus plaiſant, c'eſt de voir l'imbécille & ſublime Porte protectrice du papiſme des Sarmates. Cette ſottiſe ne ſeroit que plai-

ſante, ſi elle ne faiſoit pas répandre tant de ſang. On dit, à propos de pape, que le cordelier Ganganelli ne promet pas poires molles à la ſociété de Jéſus, & que St François d'Aſſiſe pourroit bien tuer St. Ignace. Il me ſemble que le St père, tout cordelier qu'il eſt, fera une grande ſottiſe de caſſer ainſi ſon régiment des gardes par complaiſance pour les princes catholiques; il me ſemble que ce traité reſſemblera à celui des loups avec les brebis, dont la première condition fut que celles-ci livraſſent leurs chiens; on ſait comment elles s'en trouvèrent. Quoi qu'il en ſoit, il ſera ſingulier, Sire, que tandis que leurs majeſtés très-chrétienne, très-catholique, très-apoſtolique, & très-fidelle détruiront les grenadiers du St Siége, votre très-hérétique Majeſté ſoit la ſeule qui les conſerve. Il eſt vrai qu'après avoir réſiſté à cent mille Autrichiens, cent mille Ruſſes, & cent mille François, il faudroit qu'elle fût devenue bien timide, pour avoir peur d'une centaine de robes noires. J'avoue qu'elles ſont ici plus à craindre.

Voltaire, qui voudroit mieux que la deſtruction des jéſuites, comme V. M. le ſait bien,

s'eſt trouvé ſi bien de ſa communion paſcale de l'année dernière, qu'il a voulu cette année-ci reprendre, comme on dit, du poil de la bête. Il a pourtant affaire à un évêque de Genève, ci-devant maçon, à ce qu'il prétend, & depuis porte-Dieu, qui voudroit le faire brûler. Il m'aſſure qu'il n'a point du tout de vocation pour le martyre, & qu'il ne veut point être expoſé au ſort du Chevalier de la Barre; je lui réponds, pour ranimer ſa foi, que ſelon St Auguſtin, dans ſon homélie ſur la décollation de St Jean, on devient plus propre à entrer dans le royaume des cieux quand on a la tête coupée; parce que l'évangile dit que pour entrer dans ce royaume, il faut *ſe faire petit*, opération que la décollation produit néceſſairement.

Je prie V. M. d'être perſuadée que je ne l'aurois point importunée de mes plaintes au ſujet des calomnies imprimées contre moi dans ſes États, ſi ces calomnies n'avoient regardé l'honnêteté des mœurs, & ſi je ne ſavois qu'elles avoient fait quelque impreſſion à Berlin même. Les princes, Sire, & ſurtout les princes tels que vous, ont raiſon de mépriſer les calomnies de toute eſpèce, parce que leurs actions,

expoſées aux yeux de tout le monde, donnent par elles-mêmes le démenti à la calomnie; mais un particulier obſcur n'a pas cette reſſource.

J'allai voir il y a deux jours chez le ſculpteur Couſtou le Mars & la Vénus qu'on y fait pour V. M.; ces deux ſtatues ſont très-belles; la Vénus eſt entièrement achevée, & le Mars le ſera inceſſamment.

J'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelques jours à V. M. en lui adreſſant un ouvrage *ſur les Synonymes*, qu'elle n'aura peut-être pas encore reçu, & que l'auteur m'a chargé de lui offrir.

On me mande que Mr de la Grange a été malade. V. M. devroit lui ordonner de ſe ménager ſur le travail. C'eſt un homme d'un rare mérite, dont la conſervation importe à l'académie, & qui eſt bien digne, Sire, des bontés de V. M. par ſes talens, par ſa modeſtie, & par la ſageſſe de ſa conduite. Je ſais par expérience ce que produit à la longue une forte application, c'eſt d'éprouver la caducité avant le temps. Puiſſe la ſanté de V. M. n'être pas plus caduque que ſa gloire! Je ſuis &c.

A Paris, ce 16 Juin 1769.

SIRE,

Me voilà, Dieu merci, parfaitement tranquille, fur la parole de V. M., au fujet des deux feules contrées de l'univers auxquelles je prenne intérêt, celle qui a le bonheur de vous avoir pour fouverain, & celle que j'ai l'honneur d'habiter. Après cette affurance, que les catholiques romains, dits mahométans, & les fchifmatiques foi-difant tolérans, s'égorgent à leur plaifir, je me contenterai de dire un *de profundis* pour le repos de leurs ames, fans inquiétude fur le fuccès de leurs armes & fur les grands événemens qui, je crois, n'en réfulteront pas. Si l'alcoran eft vainqueur, nous en ferons quittes pour croire à la jument Borac.

Je ne fais pas fi les Corfes que nous avons envoyés dans l'autre monde, y feront mieux que dans celui-ci; mais il me femble que Sertorius Paoli a fait une affez plate fin. On l'accufe d'être *un peu* poltron; il y a *un peu* paru par fa conduite, & il faut avoüer que c'eft un défaut *un peu* effentiel pour le chef d'une nation qui veut être libre.

On assure que le Pape cordelier se fait beaucoup *tirer la manche* pour abolir les jésuites; je n'en suis pas trop étonné; proposer à un Pape de détruire cette brave milice, c'est comme si on proposoit à V. M. de licencier son régiment des gardes. Cependant on est, je crois, bien surpris en Espagne, en Portugal & à Naples, que le successeur de St Pierre dispute à V. M. le droit de conserver les enfans d'Ignace. Cela paroît aussi étonnant dans ces contrées éclairées, que l'aventure des deux missels qu'on jeta autrefois au feu pour savoir lequel des deux étoit le meilleur, & qui furent brûlés tous deux, au grand ébahissement des spectateurs. Mais ce qui pourra divertir un moment V. M., c'est que le général des jésuites, dans une requête présentée au feu Pape, m'a fait l'honneur de me citer comme une autorité *non suspecte* en faveur de son ordre, parce que j'ai dit quelque part que les jésuites sont les janissaires du saint siége, nécessaires comme eux au soutien de l'empire.

J'ignore comment Voltaire sera avec le nouveau vicaire de Dieu en terre; il étoit, à ce qu'il prétend, vivement menacé d'excommuni-

cation par ſon prédéceſſeur. Il m'écrit qu'il a eu grand'peur d'être *martyr*, & que c'eſt pour cela qu'il s'eſt *confeſſé*; afin de reſter tout au plus *confeſſeur*. Il vient de faire une petite brochure intitulée, *paix perpétuelle*, qui eſt une violente déclaration de guerre, ou continuation de guerre contre ce que vous ſavez. Il dit que ſon évêque d'Annecy, qui s'intitule Prince de Genève, eſt couſin germain de ſon maçon, & que c'eſt un prélat qui n'a pas le mortier liant.

Il me paroît, Sire, tout auſſi impoſſible qu'à V. M. de croire qu'un vieillard de 80 ans meure de chagrin ou d'apoplexie, parce qu'on l'a appelé radoteur; mais j'oſe aſſurer V. M. que ſes Berlinois ont eu la bonté de le croire, & je n'en ſuis pas étonné, depuis que je ſais de V. M. qu'ils ont été ſur pied pendant *deux nuits* pour voir paſſer Vénus ſur le ſoleil.

Heureuſement, Sire, votre académie des ſciences ne reſſemble pas au reſte de la nation; ſes mémoires ſont un excellent ouvrage, & prouvent que c'eſt une des ſociétés ſavantes les mieux compoſées de l'Europe. Je ne parle pas ſeulement de Mr de la Grange, dont le mérite

eſt bien connu de V. M.; je parle entre autres de Mrs Lambert & Béguelin, qui donnent tous deux d'excellens mémoires dans ce recueil, & qui me paroiſſent dignes des bontés dont V. M. a toujours honoré le mérite.

V. M. me donne rendez-vous à la vallée de Joſaphat; il y a grande apparence que je l'y devancerai. Je ne ſais pas d'où procède le St Eſprit, mais je voudrois bien ſavoir d'où procèdent les deux vraies divinités de ce monde, la digeſtion & le ſommeil. J'irois les chercher quelque part qu'elles fuſſent.

Je ſupplie V. M. de recevoir mon très-humble compliment ſur le mariage de Mſgr le Prince de Pruſſe. Je me flatte qu'elle eſt bien perſuadée du vif intérêt que je prends à tout ce qui concerne ſon illuſtre maiſon & ſon auguſte perſonne. C'eſt dans ces ſentimens & avec le plus profond reſpect que je ſerai toute ma vie &c.

A Paris, ce 7 Août 1769.

SIRE,

Mr Grimm, qui n'eſt de retour en France que depuis peu de jours, m'a remis la lettre dont V. M. m'a honoré, & dont je la prie de recevoir mes très-humbles remercimens. Il eſt revenu, Sire, pénétré des ſentimens de reſpect, d'admiration & d'attachement que V. M. inſpire à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Mais ce qui m'intéreſſe encore davantage, car je reſſemble à Bartholomée qui alloit *droit au ſolide*, Mr Grimm m'a donné les nouvelles les plus ſatisfaiſantes de la ſanté de V. M., & de ſa gaieté, qui en eſt elle-même une preuve.

Les trois ſujets dont V. M. me fait l'honneur de me parler, Mrs de la Grange, Béguelin & Lambert, ſont en effet les meilleurs de l'académie, & très-dignes à cet égard des bontés de V. M. J'eſpère que le jeune Mr Bernoulli marchera ſur leurs traces. On m'a envoyé depuis peu une diſſertation de Mr Cochius, qui a remporté le prix de métaphyſique; elle m'a paru bien faite & pleine d'une ſaine philoſophie; ſi Mr Cochius n'eſt pas de l'académie, il me ſem-

ble qu'il y ſeroit bien placé dans la claſſe de philoſophie ſpéculative, ou dans celle des belles-lettres.

On aſſure, Sire, & je n'ai pas de peine à le croire, que l'Empereur eſt retourné à Vienne enchanté de V. M.; c'eſt bien ſurement ce qu'il a vu de mieux dans tous ſes voyages. Puiſque ce prince a vu V. M. & qu'il la connoît, je ſuis bien ſûr qu'il ne lui fera pas la guerre, & voilà ſurtout ce qui m'occupe; car la tranquillité & le bien-être de V. M. me ſont encore plus chers que ſa gloire, qui même n'a rien à perdre par ſa conduite admirable depuis ſix ans de paix. A cette condition, je permets aux Turcs & aux Ruſſes de s'égorger tant qu'ils le voudront.

Ma ſanté eſt toujours bien incertaine; je voudrois du moins qu'elle me laiſſât aſſez de forces pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. les ſentimens dont je ſuis pénétré pour elle; car c'eſt un triſte rendez-vous que la vallée de Joſaphat. Mais de quelque manière que je la revoie, elle trouvera toujours en moi la reconnoiſſance, le reſpect profond, & l'admiration avec laquelle je ſuis &c.

A Paris, ce 16 Octobre 1769.

SIRE,

Je crois V. M. fort occupée, dans ce moment de fermentation violente dont le nord de l'Europe est agité; je crains toujours de l'importuner par des lettres inutiles, mais je ne puis me refuser la satisfaction de lui témoigner toute la part que je prends à la joie qu'a dû lui donner la naissance d'un nouveau Prince dans son auguste & illustre maison. J'espère que S. A. R. Madame la Princesse de Prusse lui donnera bientôt un nouveau sujet de satisfaction par une naissance semblable. J'ai eu l'honneur il y a quelque temps de remercier V. M. par une assez & trop longue lettre des éclaircissemens qu'elle a bien voulu me donner. Si j'osois prendre cette liberté, je lui demanderois ce qu'elle augure de la présente guerre, & du sort de la Pologne, dont le souverain me paroît être le St Esprit des Rois. Voltaire ne me paroît pas fâché que les affaires des Turcs aillent mal; il prétend que s'ils ne sont pas convertisseurs ni persécuteurs, ils sont abrutisseurs. Pour moi, quand il arrive à ma pauvre tête,

ce qui lui arrive souvent, de se trouver assez mal sur mes épaules, je pense au pauvre grand Visir à qui on vient d'abattre la sienne, & je trouve que le lot de la mienne est encore meilleur, tout mauvais qu'il est en lui-même, surtout quand je le compare, Sire, au lot de la vôtre, qui suffit seule à tant d'objets, & qui trouve encore du temps pour cultiver avec le plus grand succès la philosophie & la poësie. Vous les avez réconciliées ensemble; puissiez-vous réconcilier de même St Nicolas & la jument Borac, qui dans la dernière affaire surtout me paroît n'avoir été qu'une bête. Je suis &c.

A Paris, ce 1 Décembre 1769.

SIRE,

Il n'y a que peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M., & certainement je fais scrupule de l'importuner trop souvent par mes lettres, persuadé, comme de raison, qu'elle a beaucoup mieux à faire que de me lire. Mais je ne puis pourtant me dispenser de lui faire mes très-humbles remercimens sur le prologue

qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. La Princeſſe qui en eſt l'objet, m'y paroît louée avec autant de galanterie que de fineſſe; je ſais d'ailleurs qu'elle mérite ces éloges par ce que V. M. m'a fait l'honneur de me dire pluſieurs fois de ſon grand talent pour la muſique; ſi on changeoit la Princeſſe en Prince, je ſais bien, Sire, à qui ces éloges pourroient encore mieux s'appliquer, en y joignant à la vérité des éloges encore plus mérités, s'il eſt poſſible, ſur des objets plus grands & plus eſſentiels au bonheur des hommes. La fin de ce prologue, Sire, eſt une plaiſanterie neuve & de très-bon goût; *avancez, mes bâtards*, m'a fait beaucoup rire. Hélas! Melpomène & Thalie n'ont preſque plus que des bâtards; car nos comédiens même de Paris ne ſont pas des enfans trop légitimes.

Je remercie très-humblement V. M. des nouvelles qu'elle veut bien me donner de ſa ſanté; ce qu'elle ajoute me fait encore autant de plaiſir, ſur la tranquillité d'ame dont elle me paroît jouir en ce moment. Cette tranquillité d'ame, Sire, m'aſſure d'abord du bonheur de V. M., auquel je m'intéreſſe de préférence; elle aſſure enſuite par contrecoup le bon-

bonheur de vos ſujets, & peut-être les diſpoſitions pacifiques des autres princes de l'Europe. Je ne ſais ſi le vendeur d'orviétan, ci-devant cordelier, eſt auſſi tranquille ſur le ſort de ſa vieille barque éclopée; je crois cependant qu'elle durera encore plus que lui. J'avoue qu'on achète beaucoup moins ſa drogue; mais il y a pourtant encore, je ne dis pas ſeulement dans le peuple, je dis dans les conditions les plus relevées, des hommes qui achètent la drogue & qui la prennent avec reſpect, & d'autres qui à la vérité ne la prennent pas après l'avoir achetée, mais qui n'oſent la jeter au feu.

La queſtion, *s'il ſe peut faire que le peuple ſe paſſe de fables dans un ſyſtème religieux*, mériteroit bien, Sire, d'être propoſée par une académie telle que la vôtre. Je penſe, pour moi, qu'il faut toujours enſeigner la vérité aux hommes, & qu'il n'y a jamais d'avantage réel à les tromper. L'académie de Berlin, en propoſant cette queſtion pour le ſujet du prix de métaphyſique, ſe feroit, je crois, beaucoup d'honneur, & ſe diſtingueroit des autres compagnies littéraires, qui n'ont encore que trop de préjugés. V. M. me permettra à cette occaſion de

l'aſſurer de toute la reconnoiſſance de Mrs de la Grange, Lambert & Béguelin, qui me paroiſſent bien pénétrés des bontés de V. M., & bien empreſſés de les mériter de plus en plus.

Je finis en priant V. M. de recevoir avec ſa bonté ordinaire les vœux que je fais pour elle au commencement de l'année où nous allons entrer. C'eſt la trentième de ſon glorieux règne; puiſſe-t-elle être ſuivie de trente autres; & puiſſe la deſtinée ajouter à ſes illuſtres jours tout ce qu'elle me paroît vouloir retrancher aux miens!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus tendre reconnoiſſance, & la plus vive admiration &c.

A Paris, ce 18 Décembre 1769.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 4 de ce mois, & le mémoire qui y étoit joint, ne me ſont parvenus qu'avant-hier, 27 du même mois; je ne ſais par quelle fatalité ce paquet a été ſi long-temps

en route, & je ne prends la liberté d'entrer dans ce détail, qu'afin que V. M. ne me foupçonne point de négligence. Je n'ai pas en effet perdu un moment pour lire cet excellent mémoire; & je puis, Sire, affurer avec vérité à V. M. que je fuis abfolument de fon avis fur les principes qui doivent fervir de bafe à la morale. Si V. M. veut prendre la peine de jeter les yeux fur mes Élémens de philofophie, tome IV de mes Mélanges p. 72 & 92, elle verra que j'y indique comme la fource de la morale & du bonheur *la liaifon intime de notre véritable intérêt avec l'accompliffement de nos devoirs*, & que je regarde *l'amour éclairé de nous-mêmes comme le principe de tout facrifice moral.* Il eft vrai, Sire, que je n'ai presque fait qu'indiquer ces vérités, que V. M. développe fi bien dans fon ouvrage avec la plus faine & la plus éloquente philofophie.

Un feul point, Sire, m'a toujours embarraffé pour rendre abfolument univerfel & fans reftriction ce principe de la morale; c'eft de favoir fi ceux qui n'ont rien, qui donnent tout à la fociété & à qui la fociété refufe tout, qui peuvent à peine nourrir de leur travail une fa-

mille nombreuſe, ou même qui n'ont pas de quoi la nourrir, ſi ces hommes, dis-je, peuvent avoir d'autre principe de morale que la loi, & comment on pourroit leur perſuader que leur véritable intérêt eſt d'être vertueux, dans le cas où ils pourroient impunément ne l'être pas. Si j'avois trouvé à cette queſtion une ſolution ſatisfaiſante, il y a long-temps que j'aurois donné mon catéchisme de morale.

Je voudrois bien être en état de répondre plus au long à V. M.; mais depuis trois ſemaines des vertiges fréquens m'ont cauſé une foibleſſe de tête qui m'interdit toute application, & me permet à peine de tenir la plume. V. M. fait d'excellens mémoires, tandis que ſon auguſte famille fait des enfans; je ne puis, moi, faire ni l'un ni l'autre, grâce au détraquement de ma pauvre machine. Mais ce qui ne s'affoiblira jamais en moi, Sire, ce ſont les ſentimens d'admiration, de vive reconnoiſſance & de très-profond reſpect avec lesquels je ſerai toute ma vie &c.

A Paris, ce 29 Janvier 1770.

SIRE,

Je suis pénétré de reconnoissance de la bonté avec laquelle V. M. daigne interrompre ses importantes affaires pour s'occuper un moment des rêveries métaphysiques d'un pauvre malade. La réponse qu'elle a bien voulu faire à la difficulté morale que j'ai pris la liberté de lui proposer sur son excellent mémoire, a certainement toute la solidité dont la matière est susceptible. Je conviens que d'une part la crainte des lois & des supplices, & de l'autre l'espérance d'être soulagé par les ames vertueuses, peuvent être un frein capable de retenir ceux qui sont dans l'indigence; mais je suppose, ce qui est possible, que l'indigent soit d'une part sans espérance d'être secouru, & que de l'autre il soit assuré de pouvoir en cachette dérober au riche une partie de son superflu, pour subvenir à sa propre subsistance, & je demande ce qu'il doit faire en ce cas, & s'il peut ou même s'il doit se laisser mourir de faim lui & sa famille? La difficulté n'est pas la même pour celui qui possède quelque chose; il ne doit

rien dérober, même en cachette, parce qu'il a intérêt qu'on n'en agiſſe pas de même à ſon égard.

Je prie V. M. de me permettre auſſi quelques réflexions ſur une autre queſtion dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir, & qui m'a valu de ſa part une lettre ſi belle & ſi philoſophique; ſavoir, *ſi en matière de religion, ou même en quelque matière que ce puiſſe être, il eſt utile de tromper le peuple?* Je conviens avec V. M. que la ſuperſtition eſt l'aliment de la multitude; mais elle ne doit, ce me ſemble, ſe jeter ſur cet aliment que dans le cas où on ne lui en préſentera pas un meilleur. La ſuperſtition, bien inculquée & enracinée dès l'enfance, cède ſans doute à la raiſon lorſqu'elle vient à ſe préſenter; elle arrive trop tard & la place eſt priſe; mais qu'on préſente en même temps & pour la première fois, même à la multitude ignorante, des abſurdités, d'un côté telles que nous en connoiſſons, & de l'autre la raiſon & le bon ſens; V. M. penſe-t-elle que la raiſon n'eût pas la préférence? Je dirai plus; la raiſon, lors même qu'elle arrive trop tard, n'a qu'à perſévérer pour triompher un jour, & chaſſer ſa ri-

vale. Il me femble qu'il ne faut pas, comme Fontenelle, tenir la main fermée quand on eft fûr d'y avoir la vérité; il faut feulement ouvrir avec fageffe & avec précaution les doigts de la main l'un après l'autre, & petit à petit la main eft ouverte tout à fait, & la vérité en fort tout entière. Les philofophes qui ouvrent la main trop brusquement font des fous; on leur coupe le poing & voilà tout ce qu'ils y gagnent: mais ceux qui la tiennent fermée abfolument, ne font pas pour l'humanité ce qu'ils doivent.

Les occupations de V. M. ne lui permettent pas d'entendre plus long-temps ma diatribe, & la foibleffe de ma tête, toujours vide & étonnée, m'empêcheroit, quand je l'oferois, de fuivre plus loin ces réflexions. Puiffe la deftinée, Sire, conferver long-temps à V. M. la tête qu'elle a reçue de la nature, & qui eft bien plus néceffaire que la mienne à l'humanité & à la philofophie!

Je fuis avec le plus profond refpect, la plus grande admiration, & la plus vive reconnoiffance &c.

A Paris ce 9 Mars 1770.

SIRE,

De toutes les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, aucune ne m'a plus vivement & plus tendrement affecté que celle que je viens d'en recevoir en date du 5 de ce mois; j'en avois, Sire, le plus grand befoin pour calmer la violente inquiétude où j'étois depuis quelques jours fur la fanté de V. M., & fur les bruits très-fâcheux qui en couroient. Enfin me voilà raffuré, & quoique V. M. ne foit pas délivrée de fa goutte, je vois au moins qu'elle eft fans danger.

Il vient de paroître, Sire, un traité de la Goutte par un médecin d'Angers, nommé Paulmier, qu'on dit excellent; le remède qu'il propofe confifte dans l'application des fangfucs; je connois à Paris plufieurs perfonnes qui, depuis que le livre a paru, ont fait ufage du remède, & ont été du moins très-foulagées. Mr Mettra doit l'envoyer à V. M., qui le recevra inceffamment.

Je fuis en ce moment trop occupé de la fanté de V. M. pour lui parler de la mienne;

ma tête eſt toujours dans le même état ; au premier moment qu'elle pourra me laiſſer, j'aurai l'honneur de répondre en détail à V. M. ſur les différens articles de la lettre ſi belle & ſi philoſophique que je viens d'en recevoir, ainſi que ſur ſon catéchiſme de morale. Je prie V. M. de me permettre d'oublier tout en ce moment pour ne m'occuper que de ſa conſervation ſi précieuſe, non ſeulement à ſes peuples & à la philoſophie, mais encore à l'Europe & à l'humanité.

Je ſuis avec le plus profond, & permettez-moi d'ajouter, le plus tendre reſpect &c.

A Paris, ce 21 Avril 1770.

SIRE,

Je profite, non pas d'un moment de lucidité, car je n'en ai point depuis long-temps, mais d'un moment où les nuages de ma tête ſont tant ſoit peu éclaircis, pour avoir l'honneur de répondre en détail à la lettre très-philoſophique que V. M. a bien voulu m'écrire pour ré-

pondre aux queftions que j'ai pris la liberté de lui faire.

Je penfe, Sire, comme V. M. fur le premier objet, & je me félicite de penfer comme elle, non par un principe d'adulation dont je fuis incapable, mais parce que les raifons apportées par V. M. pour appuyer fa réponfe, me paroiffent très-folides, & s'étoient déjà préfentées à moi. Je crois donc avec V. M. que dans le cas de néceffité abfolue que j'ai fuppofé, le vol eft permis, & même eft une action jufte. Il ne s'agit plus que de favoir fi ce cas de néceffité abfolue eft purement métaphyfique, comme V. M. paroît le penfer; je ne voudrois pas dire que non, mais je doute, & j'ai vu fouvent des gens fi malheureux, fi dénués de fecours après avoir frappé vainement à mille portes, que je ne favois ce qu'ils devoient faire, de frapper à la mille-unième, ou de fe procurer leur fubfiftance aux dépens des riches, s'ils le pouvoient avec quelque fureté pour eux-mêmes. Il eft vrai, Sire, que cette doctrine, toute raifonnable qu'elle eft, n'eft pas bonne à mettre dans un traité ni dans un catéchifme de morale, par l'abus que la cupi-

dité ou la pareſſe pourroient en faire. Mais cet inconvénient empêche de pouvoir faire un ouvrage complet de morale à l'uſage de tous les ordres de la ſociété. Je ne ſais même ſi, du moins en France, les tribunaux ne condamneroient pas, avec beaucoup de regret ſans doute, un malheureux qui ſe ſeroit trouvé dans le cas dont il s'agit; ils ſe trouveroient forcés à commettre cette injuſtice, pour empêcher que d'autres hommes moins malheureux n'abuſaſſent de l'exemple de celui-ci. Le mot de l'énigme eſt, ce me ſemble, que la diſtribution des fortunes dans la ſociété eſt d'une inégalité monſtrueuſe; qu'il eſt auſſi atroce qu'abſurde, de voir les uns regorger de ſuperflu, & les autres manquer du néceſſaire. Mais dans les grands États ſurtout, ce mal eſt irréparable, & on peut être forcé de ſacrifier quelquefois des victimes, même innocentes, pour empêcher que les membres pauvres de la ſociété ne s'arment contre les riches, comme ils ſeroient tentés & peut-être en droit de le faire.

Quant à la ſeconde queſtion, *s'il eſt utile de tromper le peuple?* je penſe d'abord comme V. M. que ſi l'erreur & la ſuperſtition ne ſont

pas encore exiſtantes dans une nation, il faut s'oppoſer à leur naiſſance par tous les moyens poſſibles; je penſe encore avec elle que ſi elles ſont en vigueur, il ne faut pas les attaquer violemment, parce que *ce zèle impétueux* ne ſerviroit qu'à charger la philoſophie *d'un crime infructueux*; mais je penſe en même temps qu'il faut, au lieu de force, uſer de fineſſe & de patience, attaquer l'erreur indirectement & ſans paroître y penſer, en établiſſant les vérités contraires ſur des principes ſolides, mais en ſe gardant bien de faire aucune application. Il ne faut pas braquer le canon contre la maiſon, parce que ceux qui la défendent tireroient des fenêtres une grêle de coups de fuſil, il faut petit à petit élever à côté une autre maiſon plus habitable & plus commode; inſenſiblement tout le monde viendra habiter celle-ci, & la maiſon pleine de léopards ſera déſertée.

Le Catéchisme de morale que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, me paroît très-propre à la jeune nobleſſe à laquelle elle le deſtine. Les motifs moraux qu'on lui propoſe pour être vertueuſe, ſont en effet les vrais, & les plus propres à faire impreſſion, principale-

ment ſur cette claſſe, qui jouiſſant dans la ſociété des principaux avantages, eſt plus intéreſſée qu'une autre à en obſerver les lois écrites & non écrites.

Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 30 Avril 1770.

SIRE,

Dans l'état de foibleſſe & presque d'imbécillité où il plaît à la nature de me réduire, c'eſt du moins une conſolation pour moi de ſavoir que V. M. eſt guérie de ſes maux, & qu'elle veut bien prendre quelque part aux miens. L'ouvrage qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer eſt un digne & heureux fruit de ſa convaleſcence; je ne connois point *l'Eſſai ſur les préjugés* que V. M. a pris la peine de réfuter; je ſais pourtant que ce livre s'eſt montré à Paris, & même qu'il s'y eſt vendu très-cher. Mais il ſuffit ici qu'un livre touche à certaines matières, & qu'il attaque bien ou mal certaines gens, pour être recherché avec avidité, & pour être en conſéquence hors de prix, par les précau-

tions que prend le gouvernement pour arrêter ces fortes d'ouvrages; précautions qui font souvent à l'auteur plus d'honneur qu'il n'en mérite. Quant à moi, je fuis fi excédé de livres & de brochures contre ce que Voltaire appelle * * *, que depuis long-temps je n'en lis plus, & que je fuis quelquefois tenté de dire du titre de *philofophe* ce que Jaques Rosbif dit de celui de *Monfieur*, dans la comédie du François à Londres: *je ne veux point de ce titre-là, il y a trop de faquins qui le portent.*

La critique que fait V. M. de *l'Effai fur les préjugés* me donne encore moins d'envie de le lire que les autres rapfodies du même genre. On peut dire de tous nos écrivailleurs contre la fuperftition & le defpotifme, ce que le P. de la Rue, jéfuite, difoit de fon confrère le Tellier: *il nous mène fi grand train qu'il nous verfera.* Il ne faut point que la philofophie s'amufe à dire des injures aux prêtres; il faut, comme le dit V. M., qu'elle tâche de rendre la religion utile en la faifant concourir au bonheur des peuples, qu'elle éclaire les fouverains fur leurs vrais intérêts, & les fujets fur leurs devoirs, qu'elle rende l'autorité plus douce & l'obéiffance plus

fidelle. C'eſt une grande ſottiſe d'accuſer les philoſophes, au moins ceux qui méritent ce nom, de prêcher l'égalité; cette égalité eſt une chimère impoſſible dans quelque état que ce puiſſe être. La vraie égalité des citoyens conſiſte en ce qu'ils ſoient tous également ſoumis aux lois, & également puniſſables quand ils les enfreignent: c'eſt ce qui a lieu dans tous les États bien gouvernés, où le ſupérieur n'a jamais le droit d'opprimer ſon inférieur impunément; mais c'eſt malheureuſement ce qui n'a pas lieu partout; l'auteur en a peut-être été témoin, & c'eſt peut-être ce qui a ſi violemment échauſſé ſa bile contre ceux qui gouvernent. J'ai vu à peu près les mêmes choſes que lui, mais je les ai vues plus de ſang froid, & j'ai conclu que ceux qui commandent & ceux qui obéiſſent ſont ſouvent auſſi repréhenſibles les uns que les autres, & que toutes les claſſes de l'eſpèce humaine n'ont rien à ſe reprocher. Je vois, par exemple, que ſi les rois ont ſouvent fait des guerres injuſtes, les républiques, comme le remarque très-bien V. M., ont été auſſi ſouvent dans le même cas, & je regarde en particulier cette république romaine, tant célébrée

dans l'hiftoire, comme un des plus grands fléaux qui ayent défolé l'humanité. Je n'ajouterai rien à cette réflexion, finon que, fur la guerre de 1756, j'ai admiré la modération avec laquelle V. M. s'exprime. Tout ce qu'elle dit fur ce fujet, de la néceffité des guerres, & de celle des impôts, me paroit plein de fens & de raifon; mais pour l'application de ces principes, il faut un fonds d'équité dont par malheur tous ceux qui ont le pouvoir en main, ne font pas toujours capables. J'aurois l'honneur d'en dire davantage à V. M., fi une lettre pouvoit fouffrir les détails délicats dont cette matière eft fufceptible; je me contente donc de prier le St Efprit d'éclairer les rois & les peuples, & furtout de conferver long-temps V. M. pour l'exemple des uns, & le bonheur des autres.

Je fuis avec le plus profond refpect &c.

A Paris, ce 8 Juin 1770.

SIRE,

Sire,

J'ofe efpérer que V. M. pardonnera la liberté que je vais prendre, à la tendre & refpectueufe confiance que fes bontés m'ont infpirée, & qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une fociété confidérable de philofophes & de gens de lettres, du nombre defquels je fuis, ont réfolu, Sire, d'ériger à Mr de Voltaire une ftatue, comme à celui de tous nos écrivains à qui la philofophie & les lettres font le plus redevables.

Les philofophes & les gens de lettres de toutes les nations, & en particulier de la nation françoife, vous regardent, Sire, depuis long-temps comme leur chef & leur modéle. Qu'il feroit donc flatteur & honorable pour nous, qu'en cette occafion V. M. voulût bien permettre que fon augufte & refpectable nom fût à la tête des nôtres! Elle donneroit à Mr de Voltaire, dont elle aime tant les ouvrages, la marque d'eftime la plus précieufe & la plus éclatante, dont il feroit infiniment touché, &

qui lui rendroit cher ce qui lui reste de jours à vivre. Elle ajouteroit beaucoup, & à la gloire de ce célèbre écrivain, & à celle de la littérature françoise, qui en conserveroit une reconnoissance éternelle.

Permettez-moi, Sire, d'ajouter que dans l'état de foiblesse où m'ont réduit mes travaux, & qui ne me permet plus que des vœux pour les lettres, la nouvelle marque de distinction que j'ose vous demander en leur faveur, seroit pour moi la plus douce consolation. Elle augmenteroit encore, s'il est possible, l'admiration dont je suis pénétré pour votre personne, le sentiment profond que je conserverai toute ma vie de vos bontés, & la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir &c.

A Paris, ce 6 Juillet 1770.

SIRE,

Quoique l'état de foiblesse où ma tête est toujours, ne me permette pas les discussions abstraites auxquelles V. M. se livre avec autant

de facilité que de profondeur, je ne puis cependant différer plus long-temps à la remercier très-humblement de l'écrit qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer fur le *Syſtème de la nature*, & à lui faire part des obfervations que cet excellent écrit m'a fait naître; obfervations que je foumets au jugement de V. M., & qui font bien plus deſtinées à confirmer fes idées qu'à les combattre.

Rien de plus fage, Sire, &, ce me femble, de plus vrai, que les réflexions par lesquelles V. M. débute dans cet écrit; fur le peu de certitude des connoiſſances métaphyfiques; la divife de Montagne, *que ſais-je?* me paroît la réponfe qu'on doit faire à presque toutes les queſtions de ce genre; & je penſe en particulier, par rapport à l'exiſtence d'une intelligence fuprême, que ceux qui la nient, avancent bien plus qu'ils ne peuvent prouver, & qu'il n'y a dans cette matière que le fcepticiſme de raifonnable. On ne peut nier fans doute, qu'il n'y ait dans l'univers, & en particulier dans la ſtructure des animaux & des plantes, des combinaiſons de parties qui femblent déceler une intelligence; elles prouvent l'exiſtence de cette

intelligence, comme une montre prouve l'existence d'un horloger; cela paroît inconteſtable: mais quand on veut aller plus loin, & qu'on ſe demande, quelle eſt cette intelligence? a-t-elle créé la matière, ou n'a-t-elle fait ſimplement que l'arranger? La création eſt-elle poſſible? & ſi elle ne l'eſt pas, la matière eſt donc éternelle? Et ſi la matière eſt éternelle, & qu'elle n'ait eu beſoin d'une intelligence que pour être arrangée, cette intelligence eſt-elle unie à la matière, ou en eſt-elle diſtinguée? Si elle y eſt unie, la matière eſt proprement Dieu, & Dieu la matière; & ſi elle en eſt diſtinguée, comment conçoit-on qu'un être qui n'eſt pas matière, agiſſe ſur la matière? D'ailleurs, ſi cette intelligence eſt infiniment ſage & infiniment puiſſante, comment ce malheureux monde qui eſt ſon ouvrage, eſt-il ſi plein d'imperfections phyſiques & d'horreurs morales? Pourquoi tous les hommes ne ſont-ils pas heureux & juſtes? V. M. aſſure que l'éternité du monde répond à cette queſtion; elle y répond ſans doute, mais ce me ſemble, dans ce ſeul ſens, que le monde étant éternel, & par conſéquent néceſſaire, tout ce qui eſt, ne peut pas

être autrement, & pour lors on rentre dans le ſyſtème de la fatalité & de la néceſſité, qui ne s'accorde guères avec l'idée d'un Dieu infiniment ſage & infiniment puiſſant. Quand on ſe fait, Sire, toutes ces queſtions, on doit, ce me ſemble, redire cent fois, *que ſais-je?* mais on doit en même temps ſe conſoler de ſon ignorance, en penſant que puiſque nous n'en ſavons pas davantage, c'eſt une preuve qu'il ne nous importe pas d'en ſavoir plus.

Quant à la liberté, rien de plus juſte, Sire, & de plus philoſophique que la définition que V. M. en donne; il me ſemble que ſi on vouloit s'entendre, on éviteroit bien des diſputes à ce ſujet. L'homme eſt libre, en ce ſens, que dans les actions non machinales, il ſe détermine de lui-même & ſans contrainte; mais il ne l'eſt pas, en ce ſens, que lorsqu'il ſe détermine, même volontairement & par choix, il y a toujours quelque cauſe qui le porte à ſe déterminer, & qui fait pencher la balance pour le parti qu'il prend. Je conviens d'ailleurs avec V. M., qu'un philoſophe qui croit à la fatalité & à la néceſſité, & qui en fait la baſe de ſon ouvrage, ne doit regarder les criminels que comme des

malheureux, plus dignes de compaſſion que de haine; mais je ne crois pas que dans le ſyſtème où les hommes feroient des machines aſſujetties à la loi de la deſtinée, les châtimens d'une part, & de l'autre l'étude de la morale fuſſent inutiles au bien de la ſociété; car dans l'homme-machine même, la crainte d'une part, & de l'autre l'intérêt, ſont les deux grands régulateurs, les deux roues principales qui font aller la machine; or de ces deux régulateurs, le premier eſt mis en action par les peines exercées contre les coupables, & qui ſervent de frein à ceux qui voudroient leur reſſembler; & l'autre eſt mis en jeu par l'étude de la morale bien entendue, étude qui nous perſuade que notre premier intérêt eſt d'être vertueux & juſtes, ainſi que V. M. l'a ſi bien prouvé dans ſon excellent écrit ſur ce ſujet. Sur la religion chrétienne, je ferai, Sire, bien aiſément d'accord avec V. M.; ſa morale eſt ſans doute excellente, & elle auroit dû s'y borner; mais ſes dogmes & ſon intolérance font grand tort à cette morale, avec laquelle ils ſont comme amalgamés. Je dis ſon *intolérance*, car elle me paroît eſſentielle à une religion excluſive de toutes les autres,

comme la religion chrétienne, qui prétend être la feule manière d'honorer la Divinité, & qui par une conféquence néceffaire, doit chercher à s'établir par tous les moyens poffibles, même en employant la violence, quand elle a le pouvoir & la force en main. Voilà pourquoi la religion chrétienne a fait couler des flots de fang, & je ne puis m'empêcher de la regarder à cet égard comme un des plus grands fléaux de l'humanité.

Je ne dirai, Sire, qu'un mot fur les gouvernemens. Je penfe que la forme du gouvernement eft indifférente en elle-même, pourvu que le gouvernement foit jufte, que tous les citoyens ayent également droit à fa protection, qu'ils foient également foumis aux lois, & également punis s'ils les violent; que les fupplices ne foient pas réfervés pour les petits coupables, & les honneurs pour les grands. Quant à Louis XIV, ce feroit la matière d'une grande difcuffion, de favoir s'il a fait plus de bien que de mal à fon royaume; s'il n'a pas été un fléau pour l'Europe en donnant aux autres princes l'exemple de ces armées nombreufes que les plus fages font aujourd'hui forcés d'entretenir;

& qu'ils emploieroient furement bien plus volontiers aux manufactures, & à la culture des terres, fi une malheureufe néceffité ne leur lioit pas les mains à ce fujet. Je fuis bien perfuadé que V. M. ne m'en défavouera pas. Je fuis &c.

A Paris, le 2 Août 1770.

SIRE,

Je n'ai pas perdu un moment pour apprendre à Mr de Voltaire l'honneur fignalé que V. M. veut bien lui faire, & celui qu'elle fait en fa perfonne à la littérature & à la nation françoife. Je ne doute point qu'il ne témoigne à V. M. fa vive & éternelle reconnoiffance. Mais comment, Sire, pourrois-je vous exprimer toute la mienne? Comment pourrois-je vous dire à quel point je fuis touché & pénétré de l'éloge fi grand & fi noble que V. M. fait de la philofophie & de ceux qui la cultivent? Je prends la liberté, Sire, & j'ofe efpérer que V. M. ne m'en défavouera pas, de faire part de fa lettre à tous ceux qui font dignes de l'entendre, & je ne puis affez dire à V. M. avec quelle admira-

tion & quelle vénération respectueuse ils voient tant de justice & de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, Sire, le chef & le modèle de ceux qui écrivent & qui pensent; vous êtes à présent (je rends à V. M. leurs propres expressions) leur Dieu rémunérateur & vengeur; car les récompenses accordées au génie sont le supplice de ceux qui le persécutent. Je voudrois que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la statue; elle seroit bien plus flatteuse que la statue même pour Mr de Voltaire & pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler aussi de statue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument; je ne demande qu'une pierre sur ma tombe, avec ces mots, *le grand Fréderic l'honora de ses bienfaits & de ses bontés.*

V. M. demande ce que nous désirons d'elle pour ce monument? Un écu, Sire, & votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière si digne & si généreuse. Le Maréchal de Richelieu a donné vingt louis; les souscriptions ne nous manquent pas; mais elles ne seroient rien sans la vôtre, & nous recevrons avec reconnoissance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

Permettez-moi, Sire, de remercier par la même occaſion V. M. de la grâce qu'elle a faite à Mr Cochius en le nommant de l'académie, & en lui accordant une penſion; il eſt digne des bontés de V. M. par ſon reſpect & ſon attachement pour elle, par ſon mérite & par ſon peu de fortune. J'oſerai en même temps, Sire, recommander de nouveau à ces mêmes bontés Mr Béguelin, qui vient de donner dans les mémoires de l'académie d'excellentes recherches ſur les lunettes achromatiques, très-propres à perfectionner cet objet important. Outre l'eſtime que je fais de ſes talens, je lui dois encore de la reconnoiſſance pour quelques excellentes remarques qu'il a faites ſur un de mes écrits qui a rapport au même objet.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus vive admiration, & une reconnoiſſance éternelle &c.

P. S. L'académie françoiſe, Sire, vient d'arrêter d'une voix unanime que la lettre dont V. M. m'a honoré, ſeroit inſérée dans ſes régîtres, comme un monument honorable à Mr de Voltaire & aux lettres; elle

me charge, Sire, de mettre à vos pieds sa très-humble reconnoissance & son profond respect.

A Paris, ce 12 Août 1770.

SIRE,

J'ai trouvé, en arrivant à Paris il y a trois jours, trois lettres dont V. M. m'a honoré pendant mon voyage, & qui n'ont pu m'être envoyées, parce qu'ayant fait environ 500 lieues en deux mois, tant pour l'aller que pour le retour, & par conséquent étant peu resté dans les mêmes lieux, il étoit difficile qu'on pût savoir où me les addresser. Je supplie donc d'abord très-humblement V. M. de m'excuser, si je n'ai pas eu l'honneur de lui répondre plutôt; elle voit au moins que c'est le premier devoir dont je m'acquitte après quelques momens de repos indispensablement nécessaires. Je la supplie en second lieu de me permettre de différer quelques jours encore la réponse que je dois à sa lettre très-philosophique & très-profondément raisonnée, en date du 18 Octobre.

Une pareille lettre, Sire, demande un peu de temps & de réflexions pour être méditée & discutée; je me bornerai donc aujourd'hui, si V. M. veut bien me le permettre, à répondre aux deux autres lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, en date des 26 Septembre & 1 Novembre.

V. M. paroît surprise de ce que la lettre *d'un Tudesque* (c'est l'expression dont elle se sert) a été lue en pleine académie françoise. Quel *Tudesque*, Sire, qu'un prince qui écrit de pareilles lettres, soit pour le fond des choses, soit pour le style? Je ne puis dire à V. M. combien tous mes confrères *vivans* en ont été pénétrés d'admiration & de reconnoissance; & la délibération unanime qu'ils ont prise d'insérer cette lettre dans nos régîtres, est une preuve suffisante des sentimens qu'elle a excités en eux. Quant au *défunt* abbé d'Olivet, je suis persuadé que si son ombre en a eu quelque connoissance, elle aura pour le moins grincé les dents de n'y pouvoir trouver de solécisme, supposé cependant qu'une ombre ait des dents.

Tout ce que V. M. a la bonté de me dire sur la gloire due aux talens, est digne d'une

ame telle que la fienne, également équitable & élevée. Oui, Sire, ce *baume*, comme V. M. l'appelle, eft néceffaire aux plus grands hommes, & furtout aux grands hommes perfécutés. Les talens éminens & peu confidérés dans leur patrie reffemblent affez à ce pauvre indigent, qui n'ayant rien à manger avec fon pain, le mangeoit à la fumée d'une boutique de rôtiffeur. C'eft cette fumée qui foutient les philofophes dans leurs travaux; mais cette fumée, Sire, ceffe de l'être, & devient une nourriture plus réelle & plus folide, quand elle eft difpenfée par des héros & par des princes fur lesquels tout leur fiècle a les yeux fixés. Je laiffe à V. M., ou plutôt à tout autre qu'elle, à faire en cette occafion l'application de cette maxime. V. M. prétend que Voltaire & moi nous nous *égayons fur fon compte* en la jugeant utile au progrès de la philofophie; non feulement *utile*, Sire, mais très-*néceffaire*; néceffaire par vos ouvrages, qui fervent à la fois à nous inftruire & à nous éclairer; néceffaire par l'exemple que vous donnez aux fouverains, de ne point étouffer la lumière fous le boiffeau, lorsqu'elle ne demande qu'à fe montrer; néceffaire enfin

par la protection que vous accordez à ceux qui tâchent de rendre leurs travaux utiles. Voilà, Sire, ce que nous penfons tous, ce que nous difons tous de concert, en tous lieux, & dans tous les inftans, & ce que nous ne cefferons de répéter, beaucoup moins pour votre gloire, que pour notre encouragement & notre confolation.

V. M. auroit donc mieux aimé que j'euffe été voir Notre-Dame de Lorette, & les recollets du Capitole, que les pénitens blancs, noirs, bleus, gris, & rouges dont le Languedoc eft femé. Un de ces fpectacles, Sire, vaut bien l'autre pour un philofophe; & quant à St Pierre de Rome & au Véfuve, j'ai craint, Sire, d'après l'avis des médecins, & d'après la connoiffance que j'ai de mon peu de force, que les fatigues d'un voyage de 500 lieues de Paris à Naples, à travers les neiges & les glaces des Alpes & des Apennins, dans les plus mauvais chemins du monde, & les gîtes les plus déteftables, ne fiffent plus de mal que de bien à ma pauvre tête, & ne me dédommageaffent pas des beautés de l'art & de la nature que l'Italie pourroit m'offrir. Je n'ai pas même ofé aller

jusqu'au bout de la Provence, parce que les vents affreux qui y règnent, & dont j'avois déjà éprouvé le mauvais effet dans le bas Languedoc, m'ont fait craindre que cet effet n'empirât. Me voilà enfin, Sire, de retour chez mes Dieux Pénates, jusqu'à présent plus fatigué que guéri, mais me trouvant cependant soulagé, ayant acquis quelques forces, & n'étant pas sans espérance de me rétablir cet hiver avec beaucoup de régime & d'exercice.

Mr Mettra m'avoit remis avant mon départ, tant en argent qu'en lettres de crédit, la somme que V. M. avoit bien voulu m'accorder pour mon voyage d'Italie. Il s'en faut, Sire, de beaucoup plus de la moitié, que je n'aye employé cette somme; & j'ai remis à Mr Mettra pour 3500 livres de lettres de crédit dont je n'ai point fait usage. Mr Mettra fera de cette somme l'usage que V. M lui ordonnera pour d'autres objets. Plus je suis pénétré de reconnoissance des bontés de V. M., moins je dois abuser de ses bienfaits.

J'ai appris durant mon voyage par les nouvelles publiques la mort d'un des Princes de Bronswic, neveux de V. M. Je la supplie d'ê-

tre persuadée de la part vive & sincère que j'ai prise à son affliction. Tout ce qui peut toucher en bien ou en mal V. M., est ce qui m'intéressera toujours le plus jusqu'à la fin de ma vie. C'est avec ces sentimens, & avec le plus profond respect que je suis &c.

A Paris, ce 26 Novembre 1770.

SIRE,

Me voilà donc encore, puisque V. M. le permet & même l'exige, rentré dans la lice métaphysique, bien moins *contre* V. M. qu'*avec* elle. Ce n'est pas, Sire, par respect seulement que je m'exprime ainsi, c'est parce qu'en envisageant de près le sentiment de V. M. sur les matières abstruses que je prends la liberté de discuter avec elle, sa métaphysique & la mienne me paroissent réellement différer si peu, que notre discussion ne doit pas même s'appeler controverse, & encore moins dispute. Je vais donc prendre la liberté de converser encore une fois avec V. M. sur ces questions de ténèbres,

bres, bien plus pour m'inſtruire & m'éclairer que pour la contredire.

Je conviens d'abord avec V. M. d'un principe commun, & qui me paroît auſſi évident qu'à elle. La création eſt abſurde & impoſſible; la matière eſt donc *incréable*, par conſéquent increéee, par conſéquent éternelle. Cette conſéquence, toute claire & toute néceſſaire qu'elle eſt, n'accommodera pas les vrais partiſans de l'exiſtence de Dieu, qui veulent une intelligence ſouveraine, non matérielle, & créatrice; mais n'importe; il ne s'agit pas ici de leur complaire, il s'agit de parler raiſon.

Je vois enſuite dans toutes les parties de l'univers, & en particulier dans la conſtruction des animaux, des traces, qu'on peut appeler au moins frappantes, d'intelligence & de deſſein; il s'agit de ſavoir ſi en effet cette intelligence eſt réelle, & ſuppoſé qu'elle le ſoit, de deviner, ſi nous pouvons, ce qu'elle eſt.

D'abord je ne puis douter que cette intelligence ne ſoit jointe au moins à quelques parties de la matière. L'homme & les animaux en font la preuve. Il eſt certain de plus qu'elle dirige la plus grande partie de leurs mouve-

mens, & qu'elle eſt le principe de tout ce que l'homme a fait de raiſonné, & ſurtout de grand & d'admirable, comme l'invention des arts & des ſciences. Cette intelligence dans l'homme & dans les animaux eſt-elle diſtinguée de la matière, ou n'en eſt-elle qu'une propriété, dépendante de l'organiſation? L'expérience paroît prouver, & même démontrer le dernier, puiſque l'intelligence croît & s'éteint, à meſure que l'organiſation ſe perfectionne & s'affoiblit. Mais comment l'organiſation peut-elle produire le ſentiment & la penſée? Nous ne voyons dans le corps humain, comme dans un morceau de matière brute, ſolide ou fluide, que des parties ſuſceptibles de figure, de mouvement, & de repos? Pourquoi l'intelligence ſe trouve-t-elle jointe aux unes, & non pas aux autres, qui même n'en paroiſſent pas ſuſceptibles? Voilà ce que nous ignorerons vraiſemblablement toujours; mais nonobſtant cette ignorance, l'expérience me paroît, comme à V. M., prouver invinciblement la matérialité de l'ame; comme le plus ſimple raiſonnement prouve qu'il y a un être éternel, quoique nous ne puiſſions concevoir ni un être qui

a toujours exifté, ni un être qui commence à exifter.

Il s'agit à préfent d'examiner, fi cette intelligence, dépendante de la ftructure de la matière, eft répandue dans toutes les parties du monde. Cette queftion paroît plus difficile que les précédentes. D'abord, à l'exception des corps des animaux, toutes les autres parties de la matière que nous connoiffons, nous paroiffent dépourvues de fentiment, d'intelligence & de penfée. L'intelligence y réfideroit-elle, fans que nous nous en doutaffions? Il n'y a pas d'apparence, & je ferois affez difpofé à penfer, non feulement qu'un bloc de marbre, mais que les corps bruts les plus ingénieufement & les plus finement organifés, ne penfent ni ne fentent rien. Mais, dit-on, l'organifation de ces corps décèle des traces vifibles d'intelligence. Je ne le nie pas, mais je voudrois favoir ce que cette intelligence eft devenue depuis que ces corps font conftruits? Si elle réfidoit en eux pendant qu'ils fe formoient, fi elle y réfidoit pour les former, & fi, comme on le fuppofe, cette intelligence n'eft point un être diftingué d'eux, qu'eft-elle devenue depuis que

ſa beſogne eſt faite? La perfection de l'organiſation l'a-t-elle anéantie, quoiqu'elle ait été néceſſaire pour le progrès & l'achévement de l'organiſation? Cela paroît difficile à concevoir. D'ailleurs, ſi dans l'homme cette intelligence dont nous admirons les effets & les productions eſt une ſuite de l'organiſation ſeule, pourquoi n'admettrions-nous pas dans les autres parties de la matière une ſtructure & une diſpoſition auſſi néceſſaire & auſſi naturelle que la matière même, & de laquelle il réſulte, ſans qu'aucune intelligence s'en mêle, ces effets que nous voyons & qui nous ſurprennent? Enfin, en admettant cette intelligence qui a préſidé à la formation de l'univers, & qui préſide à ſon entretien, on ſera obligé de convenir au moins qu'elle n'eſt ni infiniment ſage, ni infiniment puiſſante, puiſqu'il s'en faut bien, pour le malheur de la pauvre humanité, que ce triſte monde ſoit le meilleur des mondes poſſibles. Nous ſommes donc réduits, avec la meilleure volonté du monde, à ne reconnoître & à n'admettre tout au plus dans l'univers qu'un Dieu matériel, borné, & dépendant; je ne ſais pas ſi c'eſt-là ſon compte, mais ce n'eſt ſurement pas celui

des partiſans zélés de l'exiſtence de Dieu; ils nous aimeroient autant athées que ſpinoſiſtes, comme nous le ſommes. Pour les adoucir, faiſons-nous ſceptiques, & répétons avec Montagne, *que ſais-je?*

Je vais à préſent, Sire, ſuivre V. M. de ténèbres en ténèbres, puisque j'ai l'honneur d'y être enfoncé avec elle jusqu'au cou, & même par deſſus la tête, & je viens à la queſtion de la liberté. Sur cette queſtion, Sire, il me ſemble que dans le fond je ſuis d'accord avec V. M. Il ne s'agit que de bien fixer l'idée que nous attachons au mot de la *liberté.* Si on entend par-là, comme il paroît que V. M. l'entend, l'exemption de contrainte, & l'exercice de la volonté, il eſt évident que nous ſommes libres, puisque nous agiſſons en nous déterminant nous-mêmes, de plein gré, & ſouvent avec plaiſir: mais cette détermination n'en eſt pas moins la ſuite néceſſaire de la diſpoſition non moins néceſſaire, de nos organes, & de l'effet, non moins néceſſaire, que l'action des autres êtres produit en nous. Si les pierres ſavoient qu'elles tombent, & ſi elles y avoient du plaiſir, elles croiroient tomber librement,

parce qu'elles tomberoient de leur plein gré. Mais je ne penſe pas, Sire, que même dans le ſyſtème de la néceſſité & de la fatalité abſolue, qu'il me paroît bien difficile de ne pas admettre, les peines & les récompenſes ſoient inutiles. Ce ſont des reſſorts & des régulateurs de plus, néceſſaires pour faire aller la machine & pour la rendre moins imparfaite. Il y auroit plus de crimes dans un monde où il n'y auroit ni peines ni récompenſes, comme il y auroit plus de dérangement dans une montre dont les roues n'auroient pas toutes leurs dents.

V. M., Sire, veut bien me conduire par la main dans ce labyrinthe d'obſcurités philoſophiques. Mais grâce à elle, j'entrevois enfin la clarté, & je me vois arrivé à un objet ſur lequel j'ai le bonheur d'être abſolument d'accord avec elle; c'eſt ſur la nature & les progrès de la religion que l'Europe profeſſe. Il me paroît évident, comme à V. M., que le chriſtianiſme dans ſon origine n'étoit qu'un pur déiſme, que J. C. ſon auteur n'étoit qu'une eſpèce de philoſophe, ennemi de la ſuperſtition, de la perſécution & des prêtres, prêchant aux hommes la bienfaiſance & la juſtice, & réduiſant la loi à

aimer fon prochain, & à adorer Dieu en efprit & en vérité. Tel étoit le premier état de cette religion. C'eft d'abord St Paul, enfuite les péres de l'Églife, enfin les conciles, malheureufement appuyés par les fouverains, qui ont changé cette religion. Je penfe donc qu'on rendroit un grand fervice au genre humain, en réduifant le chriftianifme à fon état primitif, en fe bornant à prêcher aux peuples un Dieu rémunérateur & vengeur, qui réprouve la fuperftition, qui détefte l'intolérance, & qui n'exige d'autre culte de la part des hommes que celui de s'aimer & de fe fupporter les uns les autres. Quand on auroit une fois bien inculqué ces vérités au peuple, il ne faudroit pas, je crois, beaucoup d'effort pour lui faire oublier les dogmes dont on l'a bercé, & qu'il n'a faifis avec une efpéce d'avidité, que parce qu'on n'y a rien fubftitué de meilleur. Le peuple eft fans doute un animal imbécille, qui fe laiffe conduire dans les ténèbres, quand on ne lui préfente pas quelque chofe de mieux; mais offrez-lui la vérité; fi cette vérité eft fimple, & furtout fi elle va droit à fon cœur, comme la religion que je propofe de lui prêcher, il me paroît in-

faillible qu'il la faifira, & qu'il n'en voudra plus d'autre. Malheureufement nous fommes encore bien loin de cette heureufe révolution des efprits.

Je viens enfin, Sire, à ce prince tant loué pendant fa vie, peut-être trop déchiré après fa mort, mais auquel il me femble pourtant qu'on commence à rendre ce qui lui eft dû, fans humeur, comme fans flatterie. Malgré l'avantage qu'il a d'être défendu par un prince beaucoup plus grand que lui à tous égards, comme toute l'Europe le penfe aujourd'hui, & comme la poftérité le penfera encore davantage, je prendrai, Sire, la liberté de dire de ce prince à V. M., ce que la Fontaine difoit de St Paul à fon confeffeur, *votre St Paul n'eft pas mon homme.* Je conviens de ce qu'il a fait de grand, & même d'utile, je conviens que les fciences, les arts & les lettres lui doivent beaucoup; mais fes guerres fouvent très-injuftes, fon fafte, fon orgueil, fon intolérance, fa révocation de l'édit de Nantes, fon dévouement aux jéfuites, tout cela, Sire, met contre lui un furieux poids dans la balance. A l'égard de l'exemple qu'il a donné aux autres fouverains d'avoir fur pied

des armées énormes, il faut d'abord, Sire, pour peu qu'on soit juste, commencer par convenir, que dans la position actuelle, il est impossible aux souverains mêmes les plus pleins de lumières, de ne pas suivre cet exemple; il seroit également contre la raison, & contre ce qu'ils doivent à leurs sujets, de rester sans force, tandis que tout est armé autour d'eux jusqu'aux dents. Mais je prends la liberté de le demander à V. M.; n'aimeroit-elle pas mieux, si sa situation ne l'y forçoit pas, avoir cent mille laboureurs de plus, & cent mille soldats de moins? Les uns l'enrichiroient, les autres lui coûtent beaucoup. Je sais que ces grandes armées font finir les guerres plutôt; mais, Sire, ces guerres ne finissent que par l'épuisement; & il vaut, ce me semble, encore mieux, si on a cent mille hommes à perdre, les perdre en vingt ou trente ans, que de ne les perdre qu'en six ou sept années. Je conviens encore que ces grandes armées font qu'on n'est point obligé, comme autrefois, d'enrôler des soldats au premier coup de canon; mais, Sire, un prince qui ne feroit que guerrier & point philosophe, ne peut-il pas aussi abuser de ces grandes ar-

mées pour faire la guerre plus ſouvent & plus légèrement, comme Louis XIV lui-même ſe le reprochoit au lit de la mort? D'ailleurs les dépenſes que ces grandes armées exigent, ne mettent-elles pas l'Europe, même en temps de paix, dans un état continuel de tenſion, qui ne diffère pas beaucoup d'un état continuel de guerre?

Je m'apperçois, Sire, par la fin de cette ſeconde feuille, & je m'en apperçois un peu tard, que j'abuſe de la patience & des bontés de V. M. Je la ſupplie donc de pardonner à mon long & ennuyeux verbiage, de le regarder comme une ſuite du déſir que j'ai de m'inſtruire avec elle, & ſurtout de lui témoigner les ſentimens inaltérables de profond reſpect & d'éternelle reconnoiſſance avec lesquels je ſuis &c.

A Paris, ce 30 Novembre 1770.

SIRE,

V. M. peut me dire comme Auguſte à Cinna dans la tragédie de ce nom:

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

J'obéis donc avec la plus respectueuse reconnoissance à ses ordres réitérés; & puisqu'elle veut que j'emploie à d'autres besoins la plus grande partie de la somme qu'elle avoit destinée à mon voyage d'Italie, je croirois manquer à ce que je dois à mon auguste & respectable bienfaiteur, si j'insistois davantage pour ne pas accepter le don qu'elle a la générosité de me faire.

V. M. m'en a fait un autre dont je ne suis pas moins reconnoissant; c'est celui de sa très-plaisante, très-poëtique, très-spirituelle & très-philosophique *facétie*. Je l'ai lue, Sire, & relue plusieurs fois, toujours avec un nouveau plaisir; & je me disois en me donnant des coups de poing à la tête: maudit géomètre, triste ressasseur d'x & d'y, que n'as-tu le talent des vers plutôt que celui des z? Tu emploierois bien mieux ton temps à mettre en vers cette facétie charmante; & puis je me consolois en disant: cependant la facétie n'y perdra rien, si l'auteur le veut. Car qui peut mieux mettre en vers que lui ce qu'il a déjà si bien exprimé en prose?

Je ne doute pas que V. M. n'ait déjà envoyé ce charmant ouvrage au grand & mortel ennemi du fanatiſme, qui a l'honneur d'être ſi glorieuſement célébré par le philoſophe des rois, & le roi des philoſophes. O mon cher Voltaire, quelle douce & conſolante ſatisfaction que celle dont tu vas jouir! Je ne te l'envie pas, car qui eſt digne de la partager avec toi?

Ce même Voltaire me mande, Sire, que V. M. lui a envoyé des vers charmans de la part du Roi de la Chine. Que ne puis-je les avoir, pour les joindre à la *facétie!* Y auroit-il de l'indiſcrétion à les demander à V. M.?

Je vois que quand elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ſon *rêve*, qui n'eſt aſſurément pas un conte à dormir debout, elle n'avoit pas encore reçu l'ennuyeuſe & longue rapſodie philoſophique par laquelle j'ai répondu ſi foiblement à ſon excellente lettre métaphyſique du premier Novembre dernier. Si je ne raiſonne pas auſſi bien que V. M. ſur ces matières épineuſes & ſur bien d'autres, j'ai du moins, Sire, la ſatisfaction de voir que je penſe à peu près comme elle, & j'aime mieux être ignorant avec elle, que d'en ſavoir ſi long avec l'auteur du

ſyſtème de la nature ſur des choſes où l'on ne ſait rien.

On dit qu'on a préſenté à V. M. une lunette de Mr Béguelin. Elle doit être excellente, ſi elle reſſemble à ſes mémoires ſur cet objet, que j'ai lus avec beaucoup de plaiſir & de profit, & dont je puis d'autant mieux apprécier le mérite, que je me ſuis occupé de ces matières, mais avec moins de ſuccès que lui. Cet académicien, Sire, eſt bien digne de la protection & des bontés de V. M.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire les vœux ardens que je fais pour la conſervation de vos jours précieux, pour la proſpérité de vos entrepriſes, & pour la gloire & le bonheur que V. M. mérite à tant d'égards. C'eſt avec ces ſentimens, & avec le plus tendre & le plus profond reſpect que je ſerai juſqu'au dernier ſoupir &c.

A Paris, ce 3 Janvier 1771.

SIRE,

J'ai eu l'honneur de remercier il y a un mois V. M. de la facétie très-plaiſante, quoique

très-philosophique, qu'elle avoit eu la bonté de m'envoyer. Je lui dois aujourd'hui de nouveaux remercimens pour la lettre, non facétieuse, mais très-profonde & très-lumineuse, qu'elle m'a fait depuis l'honneur de m'écrire; & je me ferois acquitté beaucoup plutôt de ce devoir, sans un rhumatisme qui m'a privé d'écrire pendant quinze jours, & dont je ressens même encore quelques atteintes.

Plus j'y réfléchis, Sire, & plus je vois à ma grande satisfaction que je ne diffère de V. M. que par la manière de m'exprimer sur l'existence & la nature de l'être suprême, ou de l'être appelé Dieu. V. M. ne veut pas qu'il soit purement matériel, & j'en suis d'accord; elle ne peut se former une idée d'un esprit pur, & j'en suis d'accord aussi; elle regarde Dieu en conséquence, comme *l'intelligence attachée à l'organisation éternelle des mondes qui existent.* Il résulte, ce me semble, de cette proposition que Dieu n'est autre chose, suivant V. M., que *la matière, en tant qu'intelligente*, & je ne vois pas qu'on puisse y rien opposer, puisqu'il est certain d'une part qu'il y a du moins une portion de la matière qui est douée d'intelligence, &

qu'on eſt très-libre de donner le nom de Dieu à la matière, en tant que douée de cet attribut.

Je me trouve encore, Sire, parfaitement d'accord avec V. M. ſur la définition de la liberté. Je la définis ainſi que V. M., *cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis, & qui détermine notre choix.* Mais je prétends, & V. M. n'en disconvient pas, ce me ſemble, qu'il y a toujours des motifs ou des cauſes quelconques qui nous déterminent *néceſſairement*, & je ne vois pas que les obſervations de V. M. prouvent le contraire; ceux qui réſiſtent à leurs paſſions, y réſiſtent par des motifs qui ſont plus forts auprès d'eux que ces paſſions mêmes; & les exhortations, les peines, les récompenſes, lorsqu'elles déterminent les hommes, les déterminent encore par la raiſon qu'elles ont plus de pouvoir ſur eux que les motifs contraires. Il me ſemble donc que nous agiſſons toujours *néceſſairement*, quoique *volontairement.* C'eſt très-*volontairement* que je ne m'empoiſonne pas, mais c'eſt en même temps *néceſſairement*, parce que les raiſons qui m'attachent en ce moment à la vie, ſont plus fortes que celles qui pourroient m'en détacher.

Quant à la queſtion de ſavoir, s'il faut au peuple un autre culte qu'une religion raiſonnable, comme je ne puis malheureuſement apporter d'exemple du contraire, tandis que V. M. a pour elle toute la ſurface de notre petit tas de boue, je ſerois bien tenté de croire qu'elle a raiſon. Si le traité de Weſtphalie permettoit une quatrième religion dans l'Empire, je prierois V. M. de faire bâtir à Berlin ou à Potsdam un temple fort ſimple, où Dieu fût honoré d'une manière digne de lui, où l'on ne prêchât que l'humanité & la juſtice; & ſi la foule n'alloit pas à ce temple au bout de quelques années, (car il faut bien accorder quelques années à la raiſon pour gagner ſa cauſe,) V. M. ſeroit pleinement victorieuſe; ce ne ſeroit pas la première fois. Je ne dirai qu'un mot de Louis XIV; je ſens très-bien que V. M. lui eſt très-obligée de la révocation de l'édit de Nantes; mais comme avocat de la France, je prie V. M. de convenir que ce beau royaume doit penſer différemment d'elle ſur ce ſujet. Je ne ſais ſi on y traitera les philoſophes comme on y a traité les hérétiques; mais je ſais que ſi ce malheur arrivoit, les États

de

de V. M. feroient pour eux le plus flatteur & le plus glorieux afile, & fes bontés la plus douce confolation.

Je fuis avec le plus profond refpect, & une admiration égale à ma vive reconnoiffance &c.

P. S. Permettez - moi, Sire, de joindre ici un ouvrage que V. M. a eu la bonté d'approuver en manufcrit, & auquel j'ai fait quelques additions.

A Paris, ce 1 Février 1771.

SIRE,

J'ai reçu, il y a environ quinze jours, des vers charmans de V. M., adreffés à fon confrère en royauté & en philofophie, l'Empereur ou le Roi de la Chine. Je dois d'abord de très-humbles remercimens à V. M. de la bonté qu'elle a eue de vouloir bien fe rendre au défir que je lui avois marqué de lire ces vers, d'après l'éloge que le patriarche de la poëfie françoife m'en avoit fait. Mais je dois à V. M. des remercimens encore plus grands du plaifir que m'a procuré cette lecture. Je ne puis me re-

fuser à celui d'en assurer V. M., quoique je voie par la lettre charmante & très-philosophique qui accompagne ses vers, qu'elle se défie des éloges, même d'un géomètre qui n'en a jamais donné qu'à ce qu'il estime. Mais comme la meilleure manière de louer, c'est à dire la plus sincère, est de louer par les faits, je me bornerai à dire à V. M. qu'en lisant, même dès la première fois, son excellente épître, j'en ai retenu, *malgré moi*, si elle le veut, un très-grand nombre de vers; & il me semble que le mérite des vers est qu'on les retienne. C'est même, selon moi, la pierre de touche infaillible pour les apprécier. Je prendrai donc, Sire, la liberté, tout géomètre que je suis, de dire que vos vers sont excellens, puisqu'une tête hérissée d'x & d'y trouve encore de la place pour eux, & je serai là-dessus

Dur comme un géomètre en ses opinions.

Je vois que V. M. a toujours une dent secrète contre la géométrie; mais je lui répondrai ce que disoit le Duc d'Orléans, Régent, à une de ses maîtresses qui parloit mal de Dieu: *Vous avez beau faire, Madame, vous serez sau-*

vée. V. M. aura beau dire auſſi; elle eſt plus géomètre qu'elle ne penſe, & que bien des gens qui prétendent l'être. Tous les eſprits juſtes, précis, & clairs, appartiennent à la géométrie; & en cette qualité nous eſpérons, Sire, que V. M. voudra bien nous faire l'honneur d'être des nôtres. Il y a long-temps qu'elle a *ſigné ſon engagement* par ſes écrits.

Tandis que V. M. m'envoyoit d'excellens vers, je barbouillois de mauvaiſe proſe que je prends la liberté de lui envoyer. C'eſt un diſcours & un dialogue que j'ai eu l'honneur de lire en préſence de S. M. le Roi de Suède, l'un à l'académie des ſciences, l'autre à l'académie françoiſe. J'ai eu occaſion dans le *diſcours* de rendre à V. M. l'hommage que lui doivent depuis ſi long-temps les ſciences, les lettres & la philoſophie, pour la protection dont elle les honore, & les ouvrages excellens par leſquels elle contribue à leurs progrès. Je dois rendre à tous mes confrères la juſtice, qu'ils ont applaudi unanimement à cet endroit de mon diſcours; & en effet, Sire, je n'ai fait qu'exprimer foiblement, quoiqu'avec toute la force & la vérité dont je ſuis capable, les ſentimens pro-

fonds d'admiration, de reconnoissance & de respect dont toute la littérature françoise est pénétrée pour V. M. Le Roi de Suède, son digne neveu, paroît vouloir marcher sur ses traces; il ne peut se proposer un plus beau modèle; ce prince emporte de France l'estime universelle, & l'attachement de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Son départ accéléré m'a privé du bonheur de lui faire ma cour, si ce n'est pendant quelques instans; mais ses bontés m'ont pénétré de reconnoissance. On dit qu'il doit voir V. M. en passant à Magdebourg; qu'il aura de choses à lui dire de tout ce qu'il a vu, & quelle matière de réflexions pour V. M., moitié tristes, moitié plaisantes, mais toujours très-philosophiques, & telles en un mot qu'elle les fait faire!

Je suis avec le plus profond respect, & le plus *géométrique* dévouement &c.

A Paris, ce 6 Mars 1771.

SIRE,

J'ai reçu presque en même temps les deux dernières lettres dont V. M. a bien voulu m'hono-

rer; mon premier ſoin a été de répondre, s'il m'étoit poſſible, au déſir que V. M. me marque dans la ſeconde de ces lettres, de lire quelqu'une des fables de Mr le Duc de Nivernois. Comme il n'étoit point en ce moment à Paris, je lui ai écrit ſur le champ, & je prends la liberté d'envoyer à V. M. en original la réponſe qu'il m'a faite. J'ai le plus grand régret de n'avoir pas réuſſi; je puis au reſte ſatisfaire en partie V. M. ſur ce qu'elle déſire de ſavoir du genre de ces fables. Elles ſont plus dans celui de la Motte que des autres fabuliſtes, mais mieux écrites & avec plus de goût.

Je ſuis très-flatté de l'approbation que V. M. a la bonté de donner aux deux petits ouvrages que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle me paroît préférer le dialogue au diſcours, & je n'ai garde d'appeler de ſon jugement; cependant je prendrai la liberté de lui dire que le diſcours m'eſt beaucoup plus cher que le dialogue, & je voudrois bien que V. M. devinât par quelle raiſon.

Quant à notre petite controverſe ou diſcuſſion métaphyſique, il me ſemble qu'elle eſt épuiſée, & qu'il ſeroit faſtidieux d'en ennuyer

davantage V. M.; je vois que tout bien pesé, il s'en faut bien peu que je ne pense tout à fait comme elle, & que si j'en diffère encore, ce n'est qu'autant qu'il le faut pour l'honneur de l'obscurité métaphysique. L'essentiel, comme le remarque très-bien V. M., c'est de sentir & de convenir que notre foible intelligence ne voit goutte en ces matières, & de ne pas surtout vouloir soutenir par les bourreaux & les bûchers ce qu'on a tant de peine à étayer sur de frêles argumens. La philosophie pourroit bien éprouver en France ce malheureux sort, si, comme on nous en menace, les jésuites y sont rappelés; le parlement qui les avoit chassés, vient d'être chassé à son tour; il n'étoit guères plus tolérant qu'eux, & plus favorable à la philosophie; mais la cohorte jésuitique, si elle revient en France, joindra la fureur de la vengeance à l'atrocité du fanatisme, & Dieu sait ce que la philosophie deviendra.

Je joins mes regrets à ceux de V. M. sur la mort du pauvre Marquis. On ne peut apprécier son mérite littéraire avec plus de justice & de justesse que ne l'apprécie V. M. dans ce qu'elle me fait l'honneur de me dire au sujet de

fes ouvrages & de fon ftyle. Mais ce qui me fait furtout chérir fa mémoire, c'eft l'attachement auffi tendre que refpectueux que je lui ai toujours vu pour V. M. Le voilà délivré des maux de la vie, & comme difoit Fontenelle, de la *difficulté d'être*. Mon tour viendra, je crois, bientôt, car je m'affoiblis fenfiblement; & fans courir abfolument la pofte vers l'autre monde, j'en gagne tout doucement le chemin. Mr de Mairan, mon double confrère, à l'académie françoife & à celle des fciences, vient de mourir à 93 ans; je ferois bien fâché d'aller jusques-là, car je n'ai pas lieu d'efpérer une vieilleffe auffi faine & auffi douce que lui. Pour Voltaire, il fe traîne & il écrit toujours; il eft bien étonnant que fa tête puiffe encore fuffire à tant de travail. Mais ce qui m'intéreffe infiniment davantage, c'eft que V. M. puiffe fuffire encore long-temps à fes glorieux & utiles travaux. Les lettres furtout ont plus que jamais befoin d'elle, & de la protection qu'elle leur accorde. Puiffent-elles, Sire, la conferver encore long-temps! Ce font les vœux que je ne cefferai de faire jusqu'aux derniers momens de ma vie; & ces vœux font l'expreffion des fentimens de re-

connoiſſance, d'admiration, & de profond reſpect avec lesquels je ſerai toujours &c.

A Paris, ce 21 Avril 1771.

SIRE,

Les philoſophes qui aiment à rire, & ce ne ſont pas les moins philoſophes, doivent être très-obligés à l'abbé Nicolini de leur avoir procuré le bref édifiant du vicaire de Dieu en terre au pontife de ſon envoyé Mahomet. Je ne ſuis pourtant point étonné de la bonne intelligence qui règne entre eux; les imans & les muphtis de toutes les ſectes me paroiſſent plus faits qu'on ne croit pour s'entendre; leur but commun eſt de ſubjuguer par la ſuperſtiſtion la pauvre eſpèce humaine; ils ne diffèrent que par l'eſpèce de bride qu'ils mettent à leur monture, & ils pourroient ſe dire comme les médecins de Molière: *paſſe-moi l'émétique, & je te paſſerai la ſaignée.* Mais je ſoupçonne le révérendiſſime père en Dieu Ganganelli d'avoir un ſecrétaire des brefs qui en fait plus long que lui, & qui ſe moque de ce que le Pape cordelier lui

dicte. On assure même que ce secrétaire des brefs est tout près de jouer un mauvais tour à la chrétienté en procurant la paix aux schismatiques & aux incirconcis qui s'égorgent sans savoir pourquoi; il est vrai que ce mauvais tour à la chrétienté sera un grand bien pour l'humanité, qui en bénira le secrétaire, & qui le remerciera de ce qu'il ne se contente pas de faire rire les philosophes, & de ce qu'il veut encore essuyer les larmes de tant de malheureux.

V. M. fait donc l'honneur à la très-plaisante nation françoise de se moquer un peu d'elle, & de la croire créée & mise au monde pour *ses menus plaisirs.* Tout bon François que je suis, je conviens qu'elle lui en fournit quelque sujet; je ne sais ce qui résultera de bien ou de mal de tout ce qui se passe ici; mais je serai fort tranquillisé, si la prophétie de V. M. s'accomplit au sujet de la vermine jésuitique, & si l'État, la philosophie & les lettres n'ont pas le malheur de la voir reparoître. Un autre article non moins important m'intéresse; tout ce qui se passe me seroit assez indifférent

Si de quelque argent frais nous avions le secours,

comme dit Crifpin dans la comédie. Mais je crains qu'il ne foit encore plus difficile de rappeler l'argent dans nos bourfes que les jéfuites dans le royaume. Pour moi, Sire, je ne fubfifte depuis fix mois que des bienfaits de V. M., & au lieu de dire *Benedicite* en me mettant à table tous les jours, je dis, *Dieu conferve Fréderic.* Il faut avouer que quand on voit la manière admirable dont ce meilleur des mondes poffibles eft gouverné, on eft bien tenté de croire à la providence. Encore fi en faifant diéte on fe redonnoit un eftomac, & qu'on rattrapât le fommeil, il n'y auroit que demi-mal; mais je fuis deftiné à paffer des jours & des nuits presque également triftes; il faut céder & fe foumettre à la nature. Ce qu'il y a de certain, c'eft que foit en penfant, foit en végétant, foit en dînant, foit en jeûnant, foit en dormant, foit en veillant, il eft un fentiment qui ne dort jamais au fond de mon cœur; c'eft celui de la reconnoiffance éternelle que je dois à V. M., de l'admiration qu'elle m'infpire & qui fe renouvelle fans ceffe, & du profond refpect avec lequel lui fera dévoué toute fa vie &c.

A Paris, ce 14 Juin 1771.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en réponse à mes doléances fur le trifte état des finances françoifes, m'a rappelé la fable de la fourmi, qui étant bien pourvue de toutes fes provifions, fe moque de la pauvre cigale pour n'avoir pas eu la même prévoyance. *Un royaume tel que la France*, dites-vous, *ne fauroit manquer d'argent;* cela fe peut; mais en cas que le Dieu Plutus n'ait pas tout à fait pris congé de nous, il s'eft au moins fi bien caché, qu'il feroit difficile de déterrer fa retraite; Mr l'abbé Terray, notre contrôleur général, fait de fon mieux pour la découvrir, fans en pouvoir venir à bout. Je ne fais pas fi le père Bouhours a eu raifon, quand il a prétendu qu'on ne pouvoit avoir de l'efprit qu'en France, comme autrefois un fameux maître de danfe, nommé Marcel, prétendoit qu'il n'y avoit que la France où l'on fût danfer; ce feroit bien le cas de nous dire, comme la fourmi à la cigale: *Eh bien, danfez maintenant;* & quant à l'épigramme bonne ou mauvaife du père Bouhours, j'ai-

merois mieux avec Crispin que nous eussions *la philosophie d'avoir de l'esprit en argent.* V. M. va peut-être me trouver bien *Harpagon*, & n'ayant que le mot d'argent à la bouche. Je n'en suis pourtant pas plus triste, & j'envisage même dans le sort prochain dont je suis menacé, un grand avantage pour mon estomac, qui n'aura surement plus d'indigestions à craindre. O Providence, Providence! il faut avouer que tout est arrangé pour le mieux, & que vous savez parfaitement, comme dit S. Paul, tirer le plus grand bien du plus grand mal. Le Roi Alphonse disoit, à propos du fatras de cercles qu'avoit imaginés l'astronomie ancienne, que *s'il avoit été au conseil de Dieu quand il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis*; je suis tenté de croire quelquefois, dans des momens ou ma dévotion s'attiédit, que Dieu avoit pour le moins autant besoin de conseils quand il fit le monde moral, que quand il fit le monde physique; mais je rejette bientôt cette pensée, quand je songe à toutes les perfections du monde moral, au bonheur qui inonde la surface de la terre, & à l'esprit de justice, de désintéressement, de vérité qui rè-

gne ſur l'eſpèce humaine. Il faut avouer, Sire, qu'un pareil ſéjour eſt délicieux pour un philoſophe, & qu'il doit être bien fâcheux d'en être expulſé, ſoit par la faim, ſoit par une indigeſtion, ſoit par les vrais fidelles, Ruſſes ou Mahométans, qui ſont ſi dignement occupés à s'égorger. V. M. eſpère qu'il *ſe trouvera de bonnes ames qui rétabliront la paix entr' eux.* Mon premier mouvement eſt de le ſouhaiter, mais il reſte à ſavoir ſi, tout bien conſidéré, c'eſt procurer un grand bien à la triſte eſpèce humaine que de l'empêcher de ſe détruire. C'eſt à V. M. à voir ce qu'il y a de mieux à faire ſur ce point important; & je ſuis bien aſſuré d'avance qu'elle fera ce qu'il y a de mieux; mais pour cela il eſt néceſſaire qu'elle ſonge d'abord à ſe conſerver; voilà ce qu'elle a de mieux à faire pour le bien de l'humanité, & pour l'intérêt de la philoſophie.

V. M. voudroit que j'écriviſſe à Voltaire, à propos de philoſophie, pour l'engager à ne point s'acharner ſur les morts, ni ſur les vivans qui ſont cenſés morts, & qui devroient l'être pour lui par le peu de mal qu'ils peuvent lui faire. Hélas, Sire! Il y a long-temps que j'a

pris la liberté de lui donner ce conſeil, & V. M. voit quel en eſt le fruit. Il faut gémir ſur le ſort de l'humanité, qui ne permet pas qu'un ſeul homme ait à la fois tous les talens & toutes les vertus, & qui devroit pourtant le permettre, ne fût-ce que pour dédommager la terre de porter tant d'hommes qui n'ont ni talens ni vertus. Cependant je ferai encore un nouvel effort d'après les repréſentations de V. M.; je repréſenterai auſſi d'après elle à l'écrivain dont la France s'honore, qu'il eſt trop grand pour cette guerre de chicane avec des pandours; qu'il eſt trop juſte pour ne pas rendre au mérite réel & reconnu la juſtice qui lui eſt due; que le plus grand homme a beſoin d'indulgence, & s'en rend digne ſurtout par celle qu'il a pour les autres; que non ſeulement ſa tranquillité, mais ſes écrits mêmes y gagneront, & que ces expreſſions de ſa haine qui reviennent à chaque page, les rendent d'autant moins intéreſſans qu'il en eſt des auteurs a peu près comme des comédiens:

Que de leurs démêlés le public n'a que faire.

Si j'avois à joindre l'exemple au conſeil, & à lui rappeler les grands hommes qui n'ont op-

posé à la satire que la modération & leur gloire, je sais bien, Sire, le modèle que j'aurois à lui proposer. Mais peut-être me répondroit-il que ce modèle est plus admirable qu'imitable, & je ne sais pas trop ce que j'aurois à lui répondre.

Je suis avec le plus profond respect, & une reconnoissance qui ne finira qu'avec ma vie &c.

A Paris, ce 17 Août 1771.

SIRE,

Je vois par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'on n'est guères plus heureux au nord qu'au midi de notre pauvre Europe; dans la précédente lettre votre philosophie prévoyante se moquoit un peu de notre embarras causé par nos sottises, & j'avois pris la liberté de la comparer à la fourmi qui se moque de la cigale; mais en ce moment, grâce à la divine providence qui arrange si bien toutes choses, tout est cigale, des Pyrénées à la mer Glaciale. Si je n'avois pas pour cette sainte providence le profond respect qu'elle mérite, je

prendrois, je l'avoue, en ce moment un peu d'humeur contr'elle; & je ſuis presque aſſuré que V. M. la partageroit; car enfin ſi nous avons pu en France prévoir & même empêcher une partie de la détreſſe où nous ſommes, V. M. n'eſt pas dans le même cas; cela me rappelle ce que diſoit un fameux maître à danſer nommé Marcel, à une femme ſon écolière qui avoit les pieds en dedans: *Madame*, lui diſoit-il en lui montrant un crucifix qui étoit dans ſa chambre, *vous avez les jambes auſſi mal tournées que ce crucifix-là; il eſt vrai que pour lui ce n'eſt pas ſa faute.* Mais laiſſons-là, Sire, & les cigales & les crucifix; V. M. croit que pour nous tirer du bourbier, il faudroit crier ſur la place, *crédit rétabli*; il y auroit, ce me ſemble, un autre mot à crier auparavant, *économie*; ſans cela on répondroit au premier cri, comme les marchands qui veulent de l'argent, *crédit eſt mort.* Mais il ſera, je crois, encore plus difficile de crier efficacement *économie* à nos déprédateurs, que de crier *modération* à Voltaire & de le perſuader. Je ne lui écris guères ſans l'exhorter à mépriſer les chenilles qu'il écraſe, & à ménager les hommes de mérite qu'il vilipende,

&

& V. M. voit comme il profite de mes remontrances. Il faut prendre le parti de laiſſer aller les choſes & les hommes, & dire, non pas *tout eſt bien* comme Pope, mais *tout eſt comme il peut.* Les lettres auroient pourtant d'autant plus beſoin de ſe reſpecter elles-mêmes, qu'il me ſemble qu'elles ſont dans une ſituation moins favorable que jamais; il me ſemble même que dans presque toute l'Europe on eſt aſſez diſpoſé à les opprimer. On prétend qu'on va ſupprimer ici le collége royal fondé par François I, le père des lettres; ce ne peut pas être pour la dépenſe, car je doute qu'il en coûte vingt mille francs à l'État pour tous les profeſſeurs de ce collége; à moins qu'on n'imagine d'affamer la philoſophie pour la faire taire, ce qui ſeroit fort bien imaginé. J'avoue que la philoſophie a rendu aux ſouverains de grands ſervices, ne fût-ce qu'en détruiſant la ſuperſtition qui les rendoit eſclaves des prêtres; mais le champ eſt labouré, on n'a plus beſoin des bœufs qui ont tiré la charrue, & on ne ſe ſoucie pas de les nourrir. J'ai tiré, Sire, la charrue le mieux que j'ai pu, & ſelon mon petit pouvoir; V. M. a bien voulu regarder mes efforts.

avec bonté, je lui dois la première récompenſe de mes travaux; je lui dois plus encore, ma ſubſiſtance dans le moment préſent, grâce aux bienfaits dont elle a bien voulu m'honorer l'année dernière: mon économie ménagera le plus long-temps qu'elle pourra ces bienfaits, & elle aura recours ſans héſiter au bienfaiteur quand ils lui manqueront.

J'ai pour le préſent une autre grâce à demander à V. M.; ce ſeroit de vouloir bien faire chercher dans la *bibliothèque de Magdebourg* (ſi cette bibliothèque qui exiſtoit dans le dernier ſiècle n'a pas été tranſportée ailleurs) un ouvrage de *Pline le naturaliſte*, qu'on prétend ſe trouver dans cette bibliothèque. Je doute beaucoup, Sire, de la vérité de cette anecdote; je n'ennuierai point V. M. des raiſons ſur lesquelles eſt fondé mon doute; mais enfin l'objet eſt aſſez important pour s'en éclaircir de manière à n'y plus revenir. Il s'agit d'une *hiſtoire en vingt livres, des guerres des Romains contre les différens peuples de la Germanie.* La littérature, qui a déjà tant d'obligations à V. M., lui en auroit une nouvelle, ſi elle vouloit bien donner les ordres pour vérifier ce fait, & pour

s'assurer au moins que ce précieux manuscrit n'existe pas, comme il n'y a que trop lieu de le croire.

En priant V. M. de vouloir bien faire éclaircir cette anecdote, je prendrai la liberté de lui en apprendre une autre. Il est mort au mois de Janvier dernier dans un village nommé Vitry, tout près de Paris, une femme qui y vivoit assez obscurément, & même assez pauvrement, & qu'on assure avoir été la veuve du Czarowitz Alexis que son père le Czar Pierre I fit mourir. Si la chose étoit vraie, cette femme seroit la belle-sœur du feu Empereur Charles VI, dont la femme étoit Wolfenbuttel comme celle du Czarowitz. Cette dernière, à ce qu'on répandit dans le temps, étoit morte d'un coup de pied dans le ventre que son mari lui avoit donné dans une grossesse; mais on prétend qu'on avoit enterré une bûche à sa place, qu'elle s'étoit enfuie de Russie, qu'elle a été à la Louisiane, & de là à l'Ile de France, où elle avoit épousé un officier nommé Maldack, dont elle portoit le nom à sa mort. Plusieurs circonstances réunies, & dont la réunion forme d'assez fortes preuves, paroissent prou-

ver que cette femme étoit réellement la veuve du Prince Alexis; il paroît certain qu'elle recevoit une penfion de la cour de Bronfwic, & peut-être V. M. pourroit-elle en favoir davantage par cette voie.

Je fuis avec le plus profond refpect &c.

A Paris, le 8 Novembre 1771.

SIRE,

Je crains que V. M. ne me prenne tout au moins pour un procureur, ou pour quelque chofe de pis, de prendre la liberté de lui envoyer tant de papiers joints à cette lettre. Mais avant d'expofer à V. M. l'objet de ces papiers, je dois commencer par un objet qui m'intéreffe davantage fans comparaifon, ce font, Sire, les très-humbles remercimens que je dois à V. M. des vers charmans qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer., & du plaifir extrême que m'a fait la lecture de ces vers. L'Épître à S. M. la Reine de Suède eft pleine de philofophie, de fenfibilité, & cependant de force contre les détracteurs des rois, qu'il faut refpecter lors mê-

même qu'ils s'égarent. Le poëme fur les confédérés eft un ouvrage très-agréable, plein d'imagination, d'action, & furtout de gaieté; ce qui n'étoit pas facile en un fi trifte fujet. Il y a dans ce poëme, parmi plufieurs traits dignes d'être retenus, un vers fur lequel je prendrai la liberté de demander à V. M. un éclairciffement; *la St Barthélemi* en *tableau* chez l'évêque de Kiowie eft-elle une vérité hiftorique, ou une fiction feulement vraifemblable, & affortie aux fentimens du prélat, fiction femblable à celle que les poëtes fe permettent? Je connois quelques philofophes qui ont pris en pitié ces pauvres confédérés, qu'ils croient bonnement ne combattre que pour la liberté de leur pays; s'ils favoient que le prélat, un de leurs chefs, a pour toute bibliothèque un tel tableau, je ne doute point qu'il ne diffent alors comme cet ami de la Brinvilliers à qui on apprenoit qu'elle avoit empoifonné fon père: *fi cela eft, j'en rabats beaucoup.* Quoi qu'il en foit, je défire fort, Sire, & avec la plus grande impatience, de voir la fuite de ce poëme; je prie V. M. de vouloir bien ne m'en pas priver; mais je défirerois furtout que le dernier chant

eût pour titre: *La paix donnée par Fréderic le grand aux confédérés & aux diſſidens, aux Turcs & aux Ruſſes, à l'Europe & à l'Aſie.* V. M. reſſembleroit à ce juge, qui faiſoit venir devant lui les parties, commençoit par ſe moquer de leur querelle, & finiſſoit par les faire embraſſer & les renvoyer contentes.

Voilà, Sire, ce que l'humanité eſpère de vous; cette beſogne, toute difficile qu'elle eſt peut-être, l'eſt peut-être encore moins que le rétabliſſement de nos finances, délabrées par trente ans de guerres, de rapines, & d'opérations ruineuſes. Le délabrement n'eſt guère moindre dans notre pauvre république des lettres, & je ſuis bien fâché que V. M. ait raiſon dans les torts dont elle accuſe mes confrères. Je voudrois que les réflexions ſi juſtes & ſi ſages que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce ſujet, fuſſent imprimées & affichées à la porte de tous les gens de lettres. J'ai tâché du moins, pour ce qui concerne mon petit individu, de conformer, autant que j'ai pu, ma conduite à des principes ſi vrais & ſi ſûrs, & de mériter par là les bontés dont V. M. m'a honoré.

Je viens maintenant, Sire, aux deux papiers ci-joints. Le premier qui a pour titre: *Histoire de Madame Maldack*, sont les anecdotes vraies ou fausses que j'ai pu recueillir sur la prétendue veuve du Czarowitz. Je crois sans peine que toute cette histoire est une imposture, mais V. M. ne sera peut-être pas fâchée de savoir ce qu'on a débité en France à ce sujet, pendant la vie & depuis la mort de cette femme. Ce mémoire m'a été donné par quelqu'un qui avoit une maison de campagne dans le village où cette femme faisoit son séjour; & peut-être la cour de Bronswic, qui avoit la bonté de lui faire une petite pension, & la cour de Russie, seroient-elles un peu étonnées de l'histoire & des propos de cette aventurière.

L'autre mémoire qui a pour titre: *article destiné à la gazette du bas Rhin*, intéresse, Sire, une famille honnête & estimable à tous égards, dont je suis l'ami depuis long-temps. Il a plu à celui qui fait cette gazette à Cléves, dans les États de V. M., à ce *corneur qui suit la Renommée*, comme V. M. l'appelle très-plaisamment, (bien entendu que ce corneur n'a qu'un cornet à bouquin,) il a donc plu à ce follicu-

laire d'inférer dans son N° 88 un article injurieux à cette famille, à l'occasion de la mort d'un parent homme de mérite qu'elle vient de perdre. Cette famille, Sire, implore les bontés de V. M., non pour faire punir ce malheureux auquel elle pardonne, mais pour lui faire envoyer la rétractation ci-jointe, avec ordre de l'inférer au plutôt dans sa gazette, sans y changer un seul mot, & avec défenses de parler désormais ni en bien ni en mal de cette famille, & de ce qui lui appartient. Comme elle sait les bontés dont V. M. m'honore, elle m'a prié de faire parvenir ses prières aux pieds de V. M., & je m'en acquitte, Sire, avec d'autant plus d'empressement & de zèle, que je mets le plus vif intérêt à l'obliger; je supplie donc très-humblement V. M. & avec la plus grande instance de vouloir bien donner ses ordres pour la satisfaction de cette honnête & respectable famille.

Il ne me reste que l'espace nécessaire pour prier V. M. de me faire dire si l'histoire germanique de Pline se trouve à Magdebourg, ce que je ne crois pas plus qu'elle; & de souhaiter que l'année où nous allons entrer soit pour V. M.

aussi glorieuse que les précédentes. Elle ne sera, s'il est possible, qu'ajouter encore aux sentimens de profond respect, & d'éternelle reconnoissance avec lesquels je suis &c.

A Paris, ce 2 Janvier 1772.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 26 Janvier dernier, ne m'est parvenue que le 21 du mois dernier; la malheureuse goutte dont V. M. a été attaquée ne lui ayant permis de signer cette lettre qu'au bout de trois semaines. J'aurois eu l'honneur d'y répondre sur le champ, si dans le temps où j'ai eu le bonheur de la recevoir, je n'avois été attaqué moi-même d'une espèce de *goutte* à la tête, ou pour parler plus proprement, d'un rhumatisme dans cette partie, qui m'interdisoit & le sommeil & la plus légère application.

Les vers charmans que V. M. a eu la bonté de m'envoyer n'étoient pas propres, Sire, à guérir mon insomnie; ces deux nouveaux chants me paroissent ne céder en rien aux deux précé-

dens. J'ai été furtout charmé de la peinture de l'Églife catholique dans le troifième, & de l'alliance qui en réfulte des très-catholiques confédérés avec le très-chrétien Muftapha. Dans le quatrième la délivrance que la fainte Vierge Marie procure aux confédérés affiégés en s'adreffant à fon fils, eft une imagination vraiment plaifante & poëtique. Mais ce qui me plaît furtout de cet ouvrage, Sire, c'eft que nulle part l'imagination n'y fait rien perdre à la raifon, que jamais elles n'ont été fi bonnes amies, & que V. M. fait partout mêler, fuivant le précepte d'Horace, *utile dulci*, l'utile à l'agréable. A l'égard des confédérés, je ne fais ce que mes confrères les philofophes en penfent; je crois bien qu'ils pourroient avoir gagné à n'être vus que de loin; mais fi ces confédérés fe plaignent, à tort ou à droit, d'être opprimés par la Ruffie, j'entends d'un autre côté cent mille payfans & davantage, qui fe plaignent ou qui peuvent fe plaindre, non à tort, mais à très-grand droit, d'être opprimés de temps immémorial par ces mêmes confédérés; & tant que ces derniers feront oppreffeurs, je ne verrai dans leurs ennemis qu'un maître qui rend à

fon valet de chambre les coups de bâton que celui-ci donne aux laquais. C'eft à peu près le tableau que je me fais de l'état actuel de la Pologne, & je ne fuis nullement furpris que V. M. travaille à empêcher, fi elle le peut, que la guerre ne s'y allume encore davantage, & que les maux de l'humanité, déjà fi accumulés dans ce malheureux pays, ne s'y entaffent encore par de nouvelles dévaftations. Ce projet & ces vues font bien dignes de l'ame de V. M.; je fais plus, je fais qu'elle a fait propofer à une grande puiffance de l'Europe de fe rendre médiatrice, & je défirerois vivement, pour mille raifons, que les vœux fi refpectables de V. M, puffent être remplis à cet égard. Mais je n'entre point, comme de raifon, dans le confeil & les deffeins des rois, & je me contente de prier à la porte de leurs palais, que la fageffe & l'amour de l'humanité y préfident & régnent avec eux. S'il y a pour les manes des fages un lieu de retraite, je ne doute pas que le pauvre Helvétius, quelque part qu'il foit, ne faffe des vœux femblables à ceux de V. M. & aux miens pour la paix & le bonheur de la malheureufe efpèce humaine. J'ai vivement regretté ce di-

gne, & aimable, & vertueux philosophe; à toutes les qualités respectables qui me le rendoient cher, il en joignoit une qui m'attachoit encore particulièrement à lui, c'étoient les sentimens de respect & d'admiration dont il étoit rempli pour V. M. Combien de fois elle a fait le sujet de nos entretiens! Combien nos cœurs s'échauffoient & s'attendrissoient mutuellement en parlant d'elle! Combien de fois nous nous plaisions à répéter les obligations de toute espèce que lui ont en ce malheureux temps les lettres & la philosophie!

Je m'attendois bien, Sire, que l'histoire du prétendu ouvrage de Pline encore existant, étoit une chimère, & je ne doute pas qu'il n'en soit de même de la fille de garderobe qui a pris le nom de sa maîtresse, la femme du Czarowitz. Je n'insiste pas non plus sur ce qui concerne la famille de Mauléon; & je respecte la manière de penser de V. M. à ce sujet. J'aimerois pourtant mieux, qu'au lieu de persifler les pauvres encyclopédistes sur leurs vœux, réels ou prétendus, pour la liberté de la presse, elle eût bien voulu m'éclairer sur cette grande question, & me dire ce qu'elle en pense. Pour l'y enga-

ger, j'oferois presque hafarder avec elle quelques réflexions fur ce fujet. Je ne fais pas fi cette liberté doit être accordée, mais je penfe que fi on l'accorde, elle doit être fans limites & indéfinie. Car pourquoi feroit-il plus permis d'infulter un citoyen honnête, de lui dire qu'il eft un fripon, ou fi on veut, qu'il eft le fils d'un laquais, que de dire à un homme en place qu'il eft un voleur, un oppreffeur, ou un imbécille? En un mot fi la fatire perfonnelle eft permife, ce que je ne crois pas devoir être, je ne vois pas pourquoi on la reftreindroit aux foibles & aux petits, & pourquoi les forts & les grands n'en auroient pas leur part comme les autres. Mais je crois que dans tout État bien policé, monarchique ou républicain, cette forte de fatire devroit être interdite, depuis les rangs les plus élevés de la fociété jusqu'aux moindres, parce qu'enfin tous les citoyens ont droit également à la protection de la fociété, & à la confervation de l'exiftence morale que la fatire leur ôte, ou veut leur ôter. A l'égard des ouvrages de toute efpèce, littérature, philofophie, matières même de gouvernement & d'adminiftration, je penfe que la liberté d'écrire

fur ces fujets, de critiquer même, doit être pleine & entière, pourvu néanmoins, Sire, que la fatire en foit bannie, parce qu'encore une fois le but de la liberté de la preffe doit être d'éclairer & non d'offenfer. Mais il eft temps de réprimer moi-même la liberté de ma plume, en défirant à V. M. une pleine délivrance & de la goutte & de la guerre, & en lui renouvelant les affurances des fentimens d'admiration, de reconnoiffance éternelle, & du plus profond refpect avec lesquels je fuis &c.

A Paris, ce 3 Mars 1772.

SIRE,

Permettez-moi de commencer cette lettre par le compliment que je crois devoir à V. M. fur les fuccès d'un favant que fes bontés ont fait connoître à l'Europe, fuccès dont la gloire réjaillit fur votre académie, dans laquelle vous avez bien voulu lui donner une place diftinguée. Mr de la Grange vient de remporter pour la quatrième ou cinquième fois le prix de notre académie des fciences, avec les plus

grands éloges & les mieux mérités; & je crois pouvoir annoncer d'avance à V. M. qu'il sera élu dans peu de jours associé étranger de notre académie. Ces places sont très-honorables, parce qu'elles sont en petit nombre, fort recherchées, occupées par les savans les plus célèbres de l'Europe, qui ne les ont obtenues que dans leur vieillesse, au lieu que Mr de la Grange n'a pas, je crois, 35 ans. Je me félicite tous les jours de plus en plus, Sire, d'avoir procuré à votre académie un philosophe aussi estimable par ses rares talens, par ses connoissances profondes, & par son caractère de sagesse & de désintéressement. Je ne doute point que V. M. ne veuille bien lui témoigner sa satisfaction. Cette espérance est fondée, & sur l'estime que V. M. veut bien avoir pour lui, comme elle m'a fait l'honneur de me le dire plus d'une fois, & sur le beau discours qu'elle vient de faire lire à son académie, & qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. J'avois déjà lu, Sire, cet excellent discours dans la gazette de littérature qui s'imprime aux deux Ponts, & j'avois admiré la saine philosophie qui y règne, les vues justes & dignes d'un grand Roi qu'il

préfente, l'éloquence avec laquelle il eft écrit, & la force avec laquelle V. M. y foudroie les *charlatans facrés & profanes*, ces maîtres d'erreurs payés pour abrutir la nature-humaine; & les détracteurs des fciences, autre efpèce de charlatans non moins dangereux, & hypocrites d'une autre efpéce, auffi méprifables que les premiers.

Je n'ai pas lu avec moins de plaifir & d'admiration le Veme chant du poëme contre les confédérés. Je devrois peut-être néanmoins demander merci à V. M. pour les pauvres Welches mes compatriotes, dont elle célèbre fi plaifamment la gloire & les exploits à Rosbach, à Créfeld, & ailleurs. Mais, Sire, la part qui me revient de cette gloire ou de cette honte eft fi petite, que je ne cours pas après, & que j'en fais les honneurs à qui voudra. Comme je n'ai pas l'avantage ou le malheur d'être ni miniftre, ni général, je les laiffe jouir en paix de ce qu'ils font; je ne prétends rien ni aux lauriers qu'ils cueillent, ni aux coups d'étrivières qu'ils reçoivent; & quelque chofe qui leur arrive, je ne leur dirai jamais, *j'en retiens part*, comme difent les mendians aux gueux de leur

efpèce

efpèce qui trouvent & ramaffent quelque guenille dans la rue.

Au refte j'avouerai, Sire, que le plaifir que me donnent vos vers & votre profe, quelque grand qu'il foit, n'eft pas plus vif que celui que je reffens à un article de la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle m'y annonce la paix comme prochaine. Toute l'Europe en fait l'honneur à V. M, & cette circonftance de fa vie n'en fera pas la moins glorieufe.

Le poëme du pauvre Helvétius *fur le bonheur* eft refté imparfait à fa mort. Cependant on affure qu'il fera imprimé, même dans cet état d'imperfection. On dit même qu'il eft actuellement fous preffe en Hollande. V. M. pourra aifément en favoir la vérité.

Depuis un mois j'ai acquis, Sire, une dignité nouvelle; celle de fecrétaire de l'académie françoife; cette place demande plus d'affiduité que de travail; les émolumens en font d'ailleurs très-peu de chofe, & j'ajoute, les dégoûts & les défagrémens affez grands dans les circonftances préfentes, où la littérature eft plus opprimée & plus perfécutée parmi nous que jamais.

Je ne ferai point à V. M. le détail des traverſes de tout genre que la philoſophie & les lettres eſſuient; ce détail ne feroit que l'affliger, puiſqu'elle ne peut y apporter de remède; elle ſe contente de protéger dans ſes États les ſciences & les arts, de gémir ſur le ſort qu'ils éprouvent ailleurs, & d'encourager par ſes leçons & par ſon exemple ceux qui les cultivent. Au reſte pourquoi les ſages ſe plaindroient-ils de leur ſort? Ils liront le beau morceau qui commence le Veme chant de votre poëme ſur le malheur commun à tous les États; ils jeteront les yeux ſur tout ce qui les environne, & ils répéteront ce beau vers de V. M.:

C'eſt même joie & ce ſont mêmes pleurs.

Je ſuis avec tous les ſentimens de profond reſpect, de reconnoiſſance & d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie &c.

A Paris, ce 16 Mai 1772.

SIRE,

Un jeune militaire, plein d'ardeur, d'eſprit & de connoiſſances, nommé Mr de Guibert, dé-

fire de mettre aux pieds de V. M. l'hommage que lui doivent tous les militaires & tous les philofophes. Il prie V. M. de vouloir bien recevoir l'ouvrage qui eft joint ici, & dont il eft l'auteur; & comme il connoît les bontés dont V. M. m'honore, il m'a prié de lui faire parvenir fon livre & fon profond refpect.

Quintilien dit qu'on doit juger du progrès qu'on a fait dans l'éloquence, par le plaifir qu'on prend à la lecture de Cicéron. Si on doit juger par une régle femblable des progrès qu'on a faits dans l'art militaire, j'ai lieu de croire, Sire, que Mr de Guibert en a fait de grands, par l'admiration profonde dont il eft pénétré pour le génie que V. M. a fu porter dans cet art néceffaire & funefte. C'eft au Céfar de notre fiècle à en juger. S'il juge l'ouvrage digne de quelque eftime, l'auteur feroit infiniment flatté du témoignage que Céfar voudroit bien lui en donner; ce feroit la plus noble récompenfe de fon travail.

L'académie des fciences de Paris a élu pour affocié étranger Mr de la Grange, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à V. M.; il a dû l'unanimité des fuffrages à fon mérite fupérieur, &

en même temps à l'assurance que j'ai donnée à mes confrères qu'ils feroient une chose agréable à V. M., dont le nom est si cher & si précieux aux sciences par la protection qu'elle leur accorde, & les lumières qu'elle y répand.

L'Europe espère, Sire, que V. M. ne se contentera pas de l'éclairer, qu'elle va encore la pacifier. Comme je ne doute point qu'elle n'ait une grande influence dans le traité entre la Porte & la Russie, je prends la liberté de lui recommander toujours un point que je ne cesse point d'avoir à cœur, c'est d'obtenir de Sultan Mustapha la réédification du temple de Jérusalem, pour l'embarras de la sorbonne, & le menu plaisir de la philosophie. Mais ce que je désire encore plus, c'est que l'être, quel qu'il soit, qui préside à l'univers, conserve longtemps V. M. pour l'avantage de cette pauvre philosophie, persécutée ou vilipendée presque partout ailleurs que dans vos États.

Je suis avec le plus profond respect &c.

A Paris, ce 1 Juin 1772.

SIRE,

Je n'ai rien négligé pour répondre à la confiance dont V. M. a bien voulu m'honorer, en me chargeant de choisir un professeur de rhétorique & de logique pour son académie des gentilshommes. Après les informations & les perquisitions les plus exactes, je crois y avoir réussi, & j'ai l'honneur d'envoyer ce professeur à V. M. Je crois pouvoir lui répondre de sa capacité, de son caractère & de sa conduite. J'écris sur ce sujet plus en détail à Mr de Catt, qui en instruira V. M.

Ce n'est point, Sire, comme *philosophe encyclopédiste* que j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. l'*Essai de Tactique* de Mr Guibert; c'est comme admirateur avec toute l'Europe des grands & rares talens militaires de V. M. que j'ai cru devoir lui faire connoître un ouvrage où l'on rend à ces sublimes talens les hommages qu'ils méritent; un ouvrage dont V. M. est le meilleur juge que l'auteur puisse désirer, & celui dont le suffrage peut être le plus honorable & le plus flatteur pour lui. Ce suffrage,

Sire, pourroit en cas de befoin, être mis dans la balance contre celui de tout le refte de l'Europe, comme Lucain y a mis le fuffrage de Caton contre celui des Dieux. Je vois avec peine que V. M. n'a pas été contente d'un endroit du difcours préliminaire, où elle a cru voir que les Pruffiens étoient accufés de manquer de bravoure. Je n'ai point l'ouvrage fous les yeux pour juftifier l'auteur, qui vient d'ailleurs de partir pour un voyage de quelques mois, & à qui je ne puis demander raifon de ce reproche. Mais je fuis bien fûr au moins que fon intention n'a point du tout été de reprocher le défaut de courage à des troupes qui ont gagné au moins douze batailles. Je fuis perfuadé qu'il a voulu dire feulement que les Pruffiens n'auroient pas eu tant de fuccès, s'ils n'euffent été que braves, & s'ils n'euffent eu à leur tête un général auffi confommé dans les manœuvres militaires, devenues aujourd'hui plus néceffaires que jamais; & cette affertion, bien loin d'être un reproche, me paroît au contraire un nouvel éloge, & de ces braves troupes, & furtout du héros qui les commande. Voilà, Sire, ce que ma *philofophie encyclopédifte* croit pou-

voir répondre à V. M. pour juſtifier un jeune militaire, dont je connois toute l'admiration pour elle, & toute l'eſtime qu'il fait de ſes troupes. Je ne ſerai pas auſſi empreſſé à me juſtifier moi-même de ce que V. M. ajoute, que je *n'aime pas la guerre*; & comment pourrois-je m'en juſtifier auprès d'un prince philoſophe, qui a ſi bien peint dans ſes ouvrages les maux que la guerre fait à l'humanité, qui ne l'a jamais entrepriſe que forcé par les circonſtances, qui depuis quatre à cinq ans ne paroît occupé qu'à l'éviter, & qui s'eſt conduit pour y parvenir avec une ſageſſe & une habileté dont toute l'Europe parle en ce moment avec admiration?

Je ne doute point que Muſtapha ne faſſe le mieux du monde de ſe conformer aux ſentimens pacifiques que V. M. lui a inſpirés, nouvelle preuve qu'elle n'aime pas la guerre plus que moi. Mais je ne ſerai point content que V. M. ne lui ait fait dire au moins un petit mot du temple de Jéruſalem. Cette réédification, Sire, eſt ma folie, comme la deſtruction de la religion chrétienne eſt celle du patriarche de Ferney. Je ſais bien que ſi la ſorbonne voyoit ce temple debout, elle trouveroit moyen d'é-

luder la prophétie; elle a répondu, Dieu merci, à des objections tout aussi pressantes; mais j'ai cependant encore assez bonne opinion d'elle, pour présumer qu'au moins dans les premiers momens de l'objection, elle auroit quelque petit embarras; & je désirerois fort que Mustapha eût l'esprit de lui jouer ce petit tour de page; après quoi nous irions à la messe comme à l'ordinaire, en riant seulement un peu plus de ceux qui la diroient.

Je ne sais si V. M. osera faire part aux Russes, ses chers alliés, d'un petit malheur qui vient d'arriver aux eaux de Spa à quelqu'un de leurs compatriotes. Il avoit, dit-on, passé quelques mois à Paris, où il avoit appris à s'habiller avec élégance. Il a donc fait faire un habit, du vert le plus élégant du monde; un cheval, qui l'a vu habillé de la sorte, a pris le tout pour une botte de foin, & l'a mordu si vivement à l'épaule, que le pauvre habillé de vert en est sérieusement malade. Je crois que l'infanterie russe est habillée de vert; cet événement, Sire, ne seroit-il pas une bonne raison pour lui faire changer d'uniforme?

Hélas! Sire, je ris, & je n'en ai pas trop d'envie. Car si les chevaux de Spa prennent les Russes pour des bottes de foin bonnes au moins à manger, les inquisiteurs de France prennent les philosophes pour des bottes de foin qui ne sont bonnes qu'à brûler. Je suis dégoûté d'écrire, & malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me réfugierois dans cet asile, si ma pauvre tête pouvoit encore supporter l'application qu'elle exige. Je vais cependant essayer la continuation de l'histoire de l'académie françoise; mais combien de peine il faudra que je me donne pour ne pas dire ma pensée! Heureux même, si en la cachant, je puis au moins la laisser entrevoir!

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive reconnoissance & la plus immuable admiration &c,

A Paris, ce 14 Août 1772.

SIRE,

Cette lettre sera présentée à V. M. par Mr Borrelly, que j'ai l'honneur de lui envoyer pour remplir la double place de feu Mr Toussaint, à

l'académie royale des nobles, & à l'académie royale des ſciences, deux établiſſemens qui honorent également V. M., l'un par ſon inſtitution, l'autre par ſon renouvellement & par la protection que lui accorde le philoſophe des rois, & le roi des philoſophes. Mr de Catt a déjà dû, Sire, rendre compte à V. M. des informations exactes & multipliées que j'ai priſes au ſujet de M. Borrelly. Je ſuis perſuadé, Sire, & d'après ces informations, & d'après ce que je connois par moi-même de ſes talens & de ſon caractère, qu'il méritera les bontés dont je prie V. M. de vouloir bien l'honorer. J'ai été aſſez heureux jusqu'à préſent pour répondre à la confiance de V. M. dans les différens choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger, & j'ai tout lieu d'eſpérer qu'elle ne me fera point de reproche de celui-ci.

Mr Borrelly, en préſentant cette lettre à V. M., s'eſt chargé de lui remettre en même temps un ouvrage que l'auteur, qui eſt de mes amis, m'a chargé de préſenter à un auſſi excellent juge. Cet auteur, Sire, eſt Mr le Chevalier de Chatelux, homme de qualité, & d'une des plus anciennes maiſons de France, Brigadier des

armées du Roi, homme d'ailleurs de beaucoup d'esprit & de mérite, & pénétré d'admiration pour V. M. L'application constante que Mr le Chevalier de Chatelux donne à son métier, ne l'empêche pas, Sire, à l'exemple de V. M., de cultiver avec succès les lettres & la philosophie. L'oûvrage qu'il a l'honneur d'offrir à V. M. lui prouvera qu'il joint à une connoissance très-étendue de l'histoire, des vues philosophiques, l'amour de l'humanité & le talent d'écrire. Il se propose de prouver que l'espèce humaine est moins malheureuse qu'autrefois, & que son malheur ira toujours en diminuant, grâce au progrès des lumières. Je le souhaite encore plus que je ne l'espère. Mais de quelque manière que V. M. pense à ce sujet, j'ai lieu de croire que cet ouvrage lui inspirera de l'estime pour l'auteur, qui seroit infiniment flatté que V. M. voulût bien l'en assurer elle-même. Il mérite d'autant plus, Sire, de recevoir de vous cette marque flatteuse de bonté, qu'il est presque aujourd'hui la seule personne distinguée par sa naissance dans ce malheureux royaume, qui aime vraiment les lettres & ceux qui les cultivent. Ah! Sire, que ces lettres infortu-

nées ont besoin de conserver long-temps un protecteur tel que vous! Il y a long-temps, à dater du ministère du Cardinal de Fleury, & même de plus loin, qu'elles sont en France sans encouragement & sans considération. Aujourd'hui on fait plus, on les hait, & il n'y a pas un homme en place qui ne soit leur ennemi secret ou déclaré. V. M. qui a eu la bonté de me marquer sa satisfaction de ma nouvelle & très-mince dignité de secrétaire de l'académie françoise, ne peut pas imaginer toutes les intrigues qu'on a fait jouer pour m'en écarter. Il s'en faut bien que j'aye eu l'unanimité des suffrages; j'avois contre moi tous nos académiciens de cour & d'Église, c'est à dire près d'un tiers; mais ce qui me console & me flatte, parce qu'enfin il est agréable d'être jugé par ses pairs, j'avois pour moi tous mes confréres les gens de lettres, excepté un seul qui est prêtre, & dévot politique; & un habitant de Versailles m'a assuré que malgré la pluralité des suffrages, j'aurois eu l'exclusion de la part de la cour, si les marques de bonté & d'estime que j'ai reçues des étrangers, & surtout de V. M., n'avoient été ma sauve-garde. Ce n'est

pas la première fois, Sire, que j'ai éprouvé combien je dois aux bontés de V. M., pour me mettre à l'abri de la perſécution dans mon propre pays. Le Maréchal de Richelieu, le plus acharné ennemi des lettres, de la philoſophie, & de toute eſpèce de mérite, cet homme ſi gratuitement célébré par le philoſophe de Ferney, étoit à la tête de la cabale; outré de n'avoir pu réuſſir, il s'en eſt vengé ſur le pauvre Delille, auteur des Géorgiques, qu'il a fait exclure de l'académie, quoiqu'il eût eu presque l'unanimité des ſuffrages, & qu'il ſoit auſſi eſtimable par ſon caractère & par ſa conduite que par ſes talens. Il eſt bien flatté, Sire, & bien honoré du déſir que V. M. lui témoigne de voir une traduction entière de Virgile de ſa façon; il en a déjà traduit le quatrième livre, qui m'a paru très-beau. La ſuperſtition aura beau faire, les gens de lettres ſont comme les fourmis, qui réparent leur habitation quand on l'a détruite.

On m'a aſſuré qu'on trouvoit aux deux Ponts le poëme du Bonheur de Mr Helvétius, & qu'il y a une très-belle préface à la tête, dont j'ignore l'auteur. On m'aſſure auſſi qu'on impri-

me actuellement un autre ouvrage en prose & beaucoup plus considérable du même Mr Helvétius. J'en ignore jusqu'au titre, mais c'est, dit-on, une espèce de supplément au livre de *l'Esprit*.

Je suis avec le plus profond respect &c.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de joindre à ce long & ennuyeux verbiage en prose un portrait qu'on vient de graver ici, & au bas duquel on a mis des vers que ma muse géométrique a osé faire pour V. M., à qui je crois que ces mauvais vers sont déjà connus. Ce portrait, Sire, m'est précieux, en ce qu'il sera un monument des sentimens que j'ai voués depuis si long-temps à V. M. Je voudrois que ces vers fussent meilleurs, mais cependant j'oserai dire avec Despréaux dans un sujet bien différent.

Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grâce,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse,
Et sans aller rêver dans le double vallon,
Le sentiment suffit, & vaut un Apollon.

J'ai placé, Sire, ce portrait dans mon cabinet entre Descartes, Newton, Henri IV & Voltaire, & j'espère que V. M. ne me reprochera pas de l'avoir mise en mauvaise compagnie. J'en reste-là, Sire, honteux d'abuser si long-temps du temps précieux de V. M. J'ajouterai seulement que si V. M. avoit encore besoin de quelques bons sujets pour son académie des nobles, ou pour quelque autre objet, je ne désespère pas de pouvoir les lui procurer.

A Paris, ce 22 Août 1772.

SIRE,

J'ai reçu la nouvelle *diatribe* de V. M. contre les *pauvres* & très-pauvres confédérés polonois, & leurs non moins *pauvres* alliés; si pourtant on doit donner à un excellent morceau de poësie le triste nom de *diatribe*. Si les objets de cette plaisanterie méritent par leur ridicule conduite de n'essuyer que des *diatribes*, la plaisanterie en elle-même mérite un nom plus digne d'elle, par les traits de finesse, de gaieté, & de

légéreté dont elle eſt remplie. Cependant, Sire, permettez-moi d'ajouter, comme bon & même brave François, que j'aurois autant aimé ne pas voir mes chers compatriotes mêlés dans cette plaiſanterie: je n'examine point s'ils la méritent, ni le rôle qu'ils ont joué dans cette affaire; je ſuis ſeulement fâché que le bout du bâton dont V. M. a frappé les Polonois, ſoit allé jusqu'aux *Chevaliers* qui les ont ſecourus; quoi qu'il en ſoit, comme je n'ai pas pris ma part de leur gloire, je ne la prends pas non plus des naſardes qu'on leur donne; c'eſt à eux à voir s'ils les acceptent.

Ce qui me plaît le plus, Sire, dans cette charmante fin de votre poëme, c'eſt la paix qu'elle nous annonce. Car quoique je me pique, tout géomètre que je ſuis, d'aimer un peu les bons vers, j'aime encore mieux la paix & l'union entre les hommes. La lettre que V. M. me fait l'honneur de m'écrire, me confirme dans cette douce eſpérance, en me faiſant enviſager cette paix comme prochaine. On nous aſſure pourtant ici que le congrès eſt rompu; mais ſur la parole de V. M., que je crois comme la vérité même, j'eſpère que s'il eſt rompu,

il

il ſe renouera bientôt, grâce à la *péroraiſon en poche* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, & qui, autant que je puis le deviner, doit être une péroraiſon très-efficace. Plein de confiance, Sire, en cette éloquente péroraiſon, je me ſuis hâté de l'annoncer d'avance à mes confrères les *encyclopédiſtes*, qui ont avec l'Égliſe cela ſeul de commun, d'abhorrer le ſang comme elle. Plaiſanterie à part, Sire, cette paix comblera de gloire V. M., qui joue dans toute cette affaire un rôle ſi grand & ſi digne d'elle; j'avoue qu'une nouvelle gloire à V. M. eſt, comme on dit, de l'eau portée à la rivière; mais cette eau, Sire, eſt toujours bonne, quand elle vient d'une auſſi bonne ſource, & qu'elle joint au titre de héros celui de pacificateur.

Je ſuis ſeulement fâché, & mes confrères les encyclopédiſtes partagent ma peine, que la *réédification* de ce temple ſi *édifiant* de Jéruſalem ne puiſſe pas faire dans le traité un petit article ſecret. Il faudra donc que les Juifs prennent patience pour aller s'établir ſur les bords du Jourdain; j'eſpère au moins que les Turcs ſe feront encore battre dans la première guerre qu'ils feront à quelque monarque philoſophe.

en effet, & chrétien pour la forme, & que ce héros philoſophe & mauvais chrétien rendra ce petit ſervice aux Juifs, dont il pourroit même tirer quelque argent à cette bonne intention; car tout bienfait mérite reconnoiſſance.

Le profeſſeur que j'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M., doit actuellement, ſi je ne me trompe, être arrivé à Berlin; j'eſpère que V. M. l'aura vu, & je ne doute point qu'il ne juſtifie par ſon travail & par ſa conduite ce que j'ai annoncé de lui. Je ne ſais ſi V. M. eſt informé que Mr Thiriot, chargé ici de ſa correſpondance littéraire, tire abſolument à ſa fin; en cas que V. M. ne lui ait pas déjà deſtiné un ſucceſſeur, & qu'elle veuille bien avoir ſur ce ſujet quelque confiance en mon choix, je prends la liberté de lui propoſer pour remplacer Mr Thiriot, & aux mêmes conditions, Mr Suard, homme d'eſprit, de goût & de probité, qui a travaillé long-temps avec ſuccès au *journal étranger* & à la *gazette littéraire*, & qui eſt auteur d'une excellente traduction françoiſe de l'hiſtoire de Charles Quint par Robertſon. J'oſe aſſurer V. M. qu'elle ne peut faire à tous égards un meilleur choix pour remplacer Mr

Thiriot, & j'ose de plus me flatter qu'elle voudra bien m'en croire, tant par le zéle qu'elle me connoît pour ce qui l'intéresse, que par l'expérience qu'elle a déjà faite de l'attention scrupuleuse que j'ai apportée à tous les choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive reconnoissance, & la plus sincère admiration &c.

A Paris, ce 9 Octobre 1772.

SIRE,

Je viens de recevoir la belle médaille que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, & qui a pour objet les nouveaux États qu'elle vient d'acquérir. La légende *Regno redintegrato*, prouve que V. M. n'a fait que rentrer dans des possessions qui lui ont appartenu autrefois. La voilà, si je ne me trompe, maîtresse en grande partie du commerce de la Baltique, & j'en fais compliment à cette mer, qui n'a point, ce me semble, encore eu un maître si couvert de gloire; j'espère qu'elle s'en trouvera bien, & l'Europe

auſſi, quant au commerce qui en dépend, & je ſouhaite ardemment pour l'un & pour l'autre la continuation des jours glorieux de V. M. Je me doutois bien que la *péroraiſon* dont elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ſes dernières lettres, feroit efficace pour engager à la paix Mr Muſtapha, & je me réjouis pour le bien de l'humanité que cette paix ſi déſirée & ſi néceſſaire ſoit enfin ſûre & prochaine, comme V. M. veut bien me le faire eſpérer. J'avoue en tremblant qu'il y a en effet encore bien des matières *combuſtibles*, & peut-être même aſſez près de vos États; mais j'ai une ferme confiance que celui qui a ſu jeter ſi efficacement de l'eau ſur le feu qui brûloit depuis quatre ans, ſera encore plus heureux pour éteindre celui qui ne fait que couver encore. Il vaut mieux pour V. M. de s'occuper, comme elle le fait avec tant de ſuccès, des progrès de l'éducation chez elle, que de s'engager dans les querelles des autres. J'eſpère qu'elle ſera contente du profeſſeur que j'ai eu l'honneur de lui envoyer.

Je compte que V. M. recevra par ce courrier-ci une feuille littéraire de la part de Mr Suard, que j'ai eu l'honneur de propoſer à V.

M. pour remplacer le pauvre Thiriot. Ce dernier vient de mourir depuis peu de jours, & j'ai lieu de croire que V. M. ne fera pas mécontente de la feuille que Mr Suard lui envoie. Il fe conformera avec autant de zèle que d'intelligence à tout ce que V. M. pourra défirer, & je prends la liberté en conféquence de renouveler à V. M. mes très-humbles prières pour lui demander en faveur de Mr Suard les mêmes bontés dont elle honoroit Mr Thiriot. J'attends à ce fujet fes derniers ordres, & j'ofe me flatter qu'ils feront favorables.

J'ai envoyé à Mr le Chevalier de Chatelux, qui en ce moment n'eft point à Paris, la lettre dont V. M. l'a honoré, & je ne doute point qu'il n'ait l'honneur d'en faire inceffamment lui-même fes très-humbles remercimens à V. M. Il eft digne de fes bontés & de fon eftime par fes connoiffances, fon caractère, fon ardeur pour s'inftruire, & fon application à fon métier, qui ne fouffre point de fes autres études; & il n'eft que trop vrai, par malheur pour notre nation, qu'on ne peut aujourd'hui donner le même éloge qu'à un très-petit nombre de fes femblables. La plupart de nos courtifans

font même plus qu'indifférens aux lettres; ils en font les ennemis déclarés, parce qu'ils fentent au fond de leur cœur que les hommes éclairés les méprifent, & il faut avouer que les hommes éclairés ont grand tort à cet égard. Nous vivons encore un peu de notre ancienne réputation littéraire; mais cette vie précaire ne durera pas long-temps, & nous finirons par être à tous égards la fable de l'Europe; c'eft dommage, car nous étions faits pour être aimables.

V. M. ne veut donc pas encore donner à la forbonne, ou lui procurer au moins par l'entremife de Muftapha la petite mortification de voir rebâtir ce temple qu'elle feroit un peu embarraffée de retrouver debout? Je me foumets à tout pour la plus grande gloire de notre fainte religion, qui eft pourtant plus intolérante & plus perfécutrice que jamais. Dieu-merci, je ne verrai pas encore long-temps ces maux; des infomnies presque continuelles m'annoncent une difpofition inflammatoire qui fe terminera vraifemblablement par me faire prendre congé de ce meilleur des mondes poffibles. Je me confolerai fans peine, fi le *fatum* daigne ajouter aux jours précieux de V. M. ce qu'il

paroît vouloir retrancher aux jours très-inutiles du plus sincère, du plus reconnoiſſant, & du plus dévoué de ſes admirateurs. C'eſt avec ces ſentimens & avec le plus profond reſpect que je ſerai toute ma vie &c.

A Paris, ce 20 Novembre 1772.

SIRE,

Pénétré, comme je le ſuis, des ſentimens auſſi tendres que reſpectueux que V. M. me connoît depuis long-temps pour ſa perſonne, je la prie de me permettre de commencer la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, à peu près comme Démoſthène commence ſa harangue *pour la couronne. Je prie d'abord tous les Dieux & toutes les Déeſſes de conſerver* dans l'année où nous entrons, comme ils ont fait dans les précédentes, un prince ſi précieux aux lettres, à la philoſophie, & à moi chétif perſonnage en particulier. Je prie encore ces mêmes Dieux, s'il eſt vrai que *le cœur des rois* ſoit *entre leurs mains*, de vouloir bien conſerver ce grand & digne prince dans les ſentimens de bonté dont il m'a honoré juſqu'ici, & dont

je me flatte de n'être pas tout à fait indigne, par la vivacité de ma reconnoissance, de mon dévouement & de mon admiration pour lui.

Cette admiration, Sire, augmenteroit, s'il est possible, par la lecture que j'ai faite de la lettre charmante que V. M. vient d'écrire à Mr de Voltaire. Comme il sait toute mon amitié pour lui, & tout ce que je sens pour V. M., il n'a pas cru faire une indiscrétion de m'envoyer copie de cette lettre, dont je lui ai bien promis de ne donner de mon côté copie à personne, mais que je voudrois faire lire à tous les gens de lettres, pour les pénétrer des sentimens qu'ils vous doivent. L'estime que vous marquez pour leur chef mérite toute leur reconnoissance, & la manière dont vous exprimez cette estime est pleine de cette grâce & de ce charme que toutes les lettres de V. M. respirent. L'article des Turcs battus, *quoiqu'ils n'ayent point de philosophes*, est surtout charmant, ainsi que l'article de la *lyre de la Henriade*, d'*Amphion*, & du poisson pui le porta, & ce que V. M. ajoute, que *c'est tant pis pour les . . . . . s'ils n'aiment pas les grands hommes*, est digne de faire proverbe parmi les gens de lettres. Pour moi,

ce ſera déformais le refrain de tous mes diſcours, en voyant les lettres opprimées & perſécutées comme elles le ſont.

Il faut que ces pauvres ignatiens ſoient bien malades, puisqu'ils ont recours à un médecin tel que V. M., qui en effet n'a guères de remèdes efficaces à leur offrir. Je doute qu'ils ſoient contens de la réponſe de V. M., & qu'ils lui faſſent l'honneur de *l'affilier* à leur ordre, comme ils l'ont fait à notre grand Louis XIV, qui auroit bien pu ſe paſſer de cet honneur, & au pauvre miſérable Roi Jaques II, qui étoit plus fait pour être frère jéſuite, que pour être Roi. Quoi qu'il en ſoit, je ne penſe pas que le Roi d'Eſpagne, qui ſollicite vivement la deſtruction de cette vermine, ſoit fort édifié de l'ambaſſade qu'elle a envoyée à V. M. pour ſe mettre ſous ſa protection ſpéciale. Je ne doute point que quand il ſaura cette nouvelle intrigue jéſuitique, qui leur a valu de la part de V. M. un ſi excellent perſiflage, il ne redouble ſes efforts auprès du St père pour leur deſtruction, & pour notre délivrance. Je ſais qu'après l'anéantiſſement de cet ordre, la philoſophie & les lettres n'en feront guères mieux dans la plus

grande partie de l'Europe; mais enfin ce fera un nid de chenilles de moins, & de chenilles très-pullulantes & très-dangereuses.

Le jugement que V. M. porte du poëme de Mr Helvétius, dans sa lettre à Mr de Voltaire, est, comme tous ses autres jugemens, très-juste, dans les deux sens de *justice* & de *justesse*. Je suis persuadé, ainsi que V. M., que l'auteur auroit retouché ce poëme avant de le publier, s'il eût assez vécu pour faire ce présent aux lettres. Mais V. M. n'a-t-elle pas été charmée de la préface qu'on a mise à la tête de cet ouvrage, & qui me paroît pleine de goût, de philosophie, de sensibilité, & très-bien écrite? Nos prêtres n'en sont pas contens, & c'est pour cette préface un éloge de plus.

V. M. ne veut donc plus de correspondant littéraire. J'avoue que notre littérature est un peu en décadente; nous avons beaucoup de chardons, quelques fleurs bien passagères, & peu de fruits; cependant ce qui doit nous consoler, c'est qu'il me semble que les autres peuples ne font pas mieux que nous, & que si nous sommes déchus, nous tenons encore au moins la place la plus distinguée. J'ai peur

que nous ne confervions pas même long-temps cet avantage, & que les autres nations dont nos écrivains ont contribué à former le goût, & à augmenter les lumières, ne nous battent bientôt, comme un enfant fait fa nourrice, quand elle n'a plus de lait à lui donner. Je gémis dans le filence fur le fort qui menace notre littérature; & ma feule confolation eft de favoir qu'il y a encore dans le nord un héros philofophe qui connoît le prix des lumières, qui aime & protége les lettres, & qui fert tout à la fois de chef & d'exemple à ceux qui les cultivent.

Je fuis avec le plus profond refpect &c.

A Paris, ce 1 Janvier 1773.

SIRE,

Les nouvelles publiques ont tant parlé depuis deux mois des grandes occupations de V. M., que j'ai refpecté ces occupations, & craint d'importuner V. M. par mes bavarderies philofophiques ou littéraires. Ce n'eft pas que je n'aye

été fort occupé du grand prince, qui après avoir été si long-temps le héros du nord, semble en être devenu aujourd'hui l'arbitre, sans cesser d'en être le héros. Mais, Sire, quelque intérêt que je prenne à la gloire de V. M., je désirerois fort, pour son repos & sa conservation, qu'elle ne fût plus que l'arbitre de ses voisins, & que les circonstances ne la forçassent pas à se montrer encore une fois héros à la guerre. On nous menace si fort de ce fléau, *que moi, qui Dieu-merci de courage me pique* comme le souriceau de la Fontaine, *j'en suis presque mort de frayeur*, non pour moi, que les coups de fusil n'ont pas l'air d'atteindre sitôt, mais pour V. M., qui a maintenant beaucoup plus à craindre de la fatigue que de ses ennemis, si elle peut en avoir. Le philosophe Fontenelle, dans le temps des troubles du système, alla un jour à l'*audience* ou à l'*audiance* du Régent qui l'aimoit, & lui dit: *Permettez-moi, Monseigneur, de vous demander en toute humilité, si vous espérez vous en tirer?* Je ne ferai pas la même question à V. M., qui s'est tirée d'affaires plus difficiles; je prendrai seulement la liberté de lui dire, si elle nous conserve la paix, *Dieu*

vous béniſſe! & ſi elle eſt forcée à la guerre, *Dieu vous conſerve!*

Si je jugeois des occupations de V. M. par la lettre pleine de philoſophie & de lumière qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, je croirois qu'elle n'eſt livrée qu'à la littérature & aux beaux arts; on ne ſoupçonneroit pas que les choſes dont elle parle ſi bien & avec un détail ſi profond, ne fuſſent qu'un délaſſement pour elle, & un délaſſement de quelques inſtans dérobés aux plus importantes affaires. Il faut toujours finir par admirer V. M.; mais cette admiration ſera pour moi un ſentiment douloureux, tant que je craindrai pour elle. Ayez pitié, Sire, de la philoſophie & des lettres, qui crient à V. M. comme David fait à ſon Dieu dans ſes pſeaumes: *ne m'abandonnez pas, Seigneur, car je n'eſpère qu'en vous.*

Cette pauvre philoſophie a déjà eu cet hiver une alarme aſſez chaude. Nous avons craint de perdre le patriarche de Ferney, qui a été ſérieuſement malade, & pour la damnation duquel les ames pieuſes faiſoient déjà les prières les plus touchantes. Il eſt mieux, & j'eſpère qu'il pourra encore, comme il le dit, *donner*

quelques façons à la vigne du Seigneur. La littérature & la nation feroient en lui une perte immenſe & irréparable, & d'autant plus cruelle dans les circonſtances préſentes, que notre pauvre littérature eſt en ce moment livrée plus que jamais aux ours & aux ſinges. V. M. n'a pas d'idée de la déteſtable inquiſition qu'on exerce ſur tous les ouvrages, & des mutilations intolérables qu'on fait eſſuyer à tous ceux qu'on croit capables de dire quelques vérités. Il me ſemble que cette rigueur eſt bien mal-adroite; car ceux qui par complaiſance & pour avoir la paix, ſe feroient châtrés à moitié, voyant qu'on veut les châtrer tout à fait, prendront le parti de ne ſe rien ôter, & de ſe livrer à Marc Michel Rey, ou à Gabriel Cramer, tels que Dieu les a faits, & avec toute leur virilité. Je ne ſais pas ſi c'eſt l'uſage chez V. M. comme en France, de livrer les chats aux chaudronniers pour la caſtration; on traite ici les gens de lettres comme les chats; on les livre, pour être mutilés, aux chaudronniers de la littérature. Malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me concentrerois dans cette étude, ſi ma pauvre tête me le permettoit; le calcul intégral &

la préceſſion des équinoxes n'ont rien à craindre des chaudronniers. Obligé de renoncer à cette étude paiſible, mais fatigante, je m'amuſe à écrire l'hiſtoire de l'académie françoiſe, dont j'ai l'honneur d'être le ſecrétaire, & dans laquelle, pour mon malheur, j'ai à parler d'une foule d'académiciens médiocres, morts depuis le commencement du ſiècle. Je ne ſais ſi cet ouvrage ſera jamais fini, encore moins s'il paroîtra de mon vivant; ſi tous ceux dont j'ai à parler reſſembloient à V. M., l'écrivain ſeroit ſoutenu par ſa matière; mais quand je penſe que j'ai d'un côté de mauvais auteurs à diſſéquer, & de l'autre de plats cenſeurs à ſatisfaire, la plume me tombe des mains presque à chaque inſtant. Continuez, Sire, à tenir la vôtre, comme vous tenez votre épée; mais continuez-moi ſurtout les bontés dont V. M. m'honore, & dont je me flatte de n'être pas tout à fait indigne par la tendre & profonde vénération avec laquelle je ſuis &c.

A Paris, ce ſaint Vendredi, 9 Avril 1773.

SIRE,

Il paroît bien, par les deux pièces que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle ne craint point les chaudronniers tudesques, comme on craint en France les chaudronniers welches; car assurément dans ces deux pièces charmantes le chat ne fait pas, comme on dit, *pate de velours*, & ce chat teutonique si redoutable n'éviteroit pas dans notre terrible Gaule le couteau sacré des druides. Mais aussi ce chat teutonique est à la tête de cent cinquante mille dogues, à qui il commande, & qui ne lui laisseroient couper ni les griffes, ni quelque chose de plus précieux encore, dont ses écrits sont bien pourvus. Je n'en voudrois pour preuves, Sire, entre mille autres, que ces deux pièces, si pleines d'esprit, de raison, d'une philosophie aussi saine qu'éloquente, & de vers excellens. Je remercie très-humblement V. M. de l'honneur qu'elle m'a fait, en me jugeant digne qu'elle m'adressât des vérités si utiles, & si heureusement exprimées. J'ai surtout été enchanté, en digne géomètre que je suis, du petit

petit calcul des trois cent trente écus comptés au lieu de mille, & je pense comme V. M., que ce petit calcul, si on en faisoit éprouver à nos druides le résultat fâcheux, seroit le meilleur moyen de les dégoûter des sottises qu'ils nous débitent. L'épître au Marquis d'Argens, ou plutôt à son ombre, est pleine de poésie, de facilité & d'imagination; & la philosophie, qui est obligée ailleurs de tenir la vérité captive, doit une belle chandelle à la providence d'avoir dans le héros de ce siècle un soutien tel que vous, & de pouvoir s'exprimer si fortement, si librement, & si noblement à l'ombre de votre trône & de vos armes. Elle n'a pas moins d'obligation à V. M. de l'assurance qu'elle veut bien lui donner, que le nord, & par conséquent l'Europe, resteront en paix. Elle craindroit moins la guerre, Sire, si elle ne devoit se faire qu'entre des druides; la philosophie respireroit tandis qu'ils s'égorgeroient; mais les druides, entr'autres tours qu'ils ont joués au genre humain, ont trouvé le secret de se faire dispenser de se battre; & ils sont en effet si précieux à l'espèce humaine, qu'on ne sauroit trop les conserver. Quoi qu'il en soit,

Sire, c'eſt du moins une conſolation pour la philoſophie de ſavoir que les pauvres peuples ſe contenteront d'être trompés, comme à l'ordinaire, par les druides, & qu'ils feront trève pour s'égorger. Que Dieu & Fréderic les maintiennent en de ſi bonnes diſpoſitions!

Je n'aurai donc, Sire, grâces à Dieu & à vous, aucune idée triſte qui me trouble dans la *confection* de l'hiſtoire de l'académie françoiſe; je me ſers du mot *confection*, parce que je regarde cette hiſtoire comme une eſpèce de pilule que le ſecrétaire eſt obligé de faire & d'avaler. Je tâcherai néanmoins, comme de raiſon, de la dorer le mieux qu'il me ſera poſſible, & pour moi-même, & pour ceux qui voudront en goûter après moi; & je ferai comme Simonide, qui n'ayant rien à dire de je ne ſais quel athlète, ſe jeta ſur les louanges de Caſtor & de Pollux.

V. M. a bien raiſon ſur notre littérature; Voltaire en ſoutient encore l'honneur, quoique foiblement; mais il laiſſe bien loin derrière lui tous ceux qui veulent le ſuivre. Il eſt vrai, comme V. M. le remarque, que c'eſt principalement aux circonſtances qu'il faut s'en pren-

dre. Nous sommes rassasiés de chef-d'œuvres; il devient plus difficile d'en produire de nouveaux; & d'ailleurs l'inquisition littéraire, qui est plus atroce que jamais, tient tous les esprits à la gêne. V. M. n'a pas d'idée du déchaînement général des hypocrites, & des fanatiques contre la malheureuse philosophie. Comme ils voient que leur maison brûle de toutes parts, ils en jettent les poutres enflammées sur les passans. Toute la basse littérature est à leurs ordres, & crie sans cesse, *religion*, dans les brochures, dans les dictionnaires, dans les sermons. La plupart sont des hommes décriés pour leurs mœurs, & quelques uns des voleurs de grand chemin; mais n'importe, notre mère sainte Église emploie ce qu'elle peut pour sa défense; & en voyant en bataille cette armée de cartouchiens commandée par des prêtres, la philosophie peut bien dire à Dieu avec Joad:

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.

Ce malheur, Sire, ne sera pas grand, tant qu'il plaira à l'être suprême, qui a jusqu'ici conservé la philosophie au milieu de tant de

brigands, de conferver V. M., dont le nom, la gloire, les argumens, les vers, font fi néceffaires à la bonne caufe. Je ne fais fi les commis des bureaux ouvrent les lettres: j'ai peine à croire qu'on exerce nulle part cette tyrannie contre la foi publique; mais fuppofé qu'ils ayent pris copie des deux épîtres de V. M., & qu'ils en faffent part au grand aumônier, je doute que ce difcret *Flamen* les faffe courir à Verfailles parmi les dévotes de la cour. Quant à moi, Sire, je n'en ferai part qu'à quelques élus, qui diront en les lifant: Vive notre chef, notre protecteur & notre modèle! Je porte d'avance aux pieds de V. M. tous les vœux qu'ils feront pour fa précieufe confervation, & j'y joindrai tous les miens avec la tendre vénération que vos bontés ont mife depuis fi longtemps dans mon cœur. C'eft avec ce fentiment que je ferai toute ma vie &c.

A Paris, ce 14 Mai 1773.

SIRE,

Mr de Guibert, Colonel commandant de la légion corfe, qui aura l'honneur de préfenter

cette lettre à V. M., eſt l'auteur de l'*Eſſai de Tactique* que j'ai pris la liberté, moi philoſophe indigne, d'envoyer de ſa part l'année dernière à l'illuſtre fondateur de la tactique moderne, & que ce grand maître m'a paru honorer de ſon ſuffrage. L'auteur, après avoir mis cette production militaire aux pieds du héros de notre ſiècle, a déſiré, Sire, de venir mettre ſa perſonne même aux pieds du plus grand prince de l'Europe, d'être le ſpectateur des qualités ſublimes de *Fréderic le grand*, & de pouvoir dire, *je l'ai vu*. J'oſe aſſurer V. M. que Mr de Guibert eſt bien digne à tous égards de lui rendre hommage, par la profonde vénération dont il eſt pénétré pour elle, par l'étendue & la variété de ſes connoiſſances, par le déſir qu'il a de les éclairer des lumières ſupérieures de V. M., enfin par les vertus que V. M. préfère au génie même, par la candeur & l'honnêteté de ſon caractère, la ſimplicité de ſes mœurs, & la nobleſſe de ſon ame. Quoiqu'il faſſe, comme il le doit, de l'étude de ſon métier ſa principale & ſa plus chère occupation, il a ſu donner aux lettres & à la philoſophie, & avec le plus grand ſuccès, tous les momens que cette étude a pu

lui laiſſer: il vient chercher dans votre perſonne le modèle & l'arbitre de tous les talens que la nature partage ordinairement entre pluſieurs grands hommes, & il mérite, Sire, d'admirer également en vous le général & l'écrivain, le monarque & le philoſophe. Après avoir pris V. M. pour juge de ſes eſſais militaires, il oſeroit auſſi, s'il ne craignoit de lui dérober des inſtans précieux, lui ſoumettre ſes eſſais dans un genre bien différent, mais où les leçons de V. M. ne lui feroient pas moins utiles. Il a fait une tragédie dont le ſujet eſt *le Connétable de Bourbon*, & dont il ſeroit très-flatté que l'auteur du *Poëme de la Guerre* voulût bien entendre la lecture. Il n'appartient pas, Sire, à un humble & timide géomètre de prévenir le jugement que V. M. portera de cette tragédie. Mais j'avoue que je me ſerois bien mépris ſur le plaiſir qu'elle m'a fait, ſi les ſentimens de grandeur & de vertu dont elle eſt remplie, ne méritoient pas à Mr de Guibert votre eſtime & vos bontés. Une des marques les plus flatteuſes, Sire, que V. M. pût lui en donner, ce ſeroit de lui permettre d'être témoin de ces manœuvres ſavantes qui rendent les Pruſſiens ſi cé-

lèbres & si formidables. J'ai lu, je ne sais où, qu'un officier de l'armée de Darius, quelques années après la bataille d'Arbelles, se rendit à la cour d'Alexandre, qu'il demanda à ce grand prince à voir manœuvrer ces troupes macédoniennes qui avoient fait repentir son maître d'avoir attaqué le leur; que le vainqueur d'Arbelles fit à l'officier de Darius la réponse qu'Alexandre *le grand* devoit lui faire, *venez & voyez;* & que l'officier, après avoir admiré cette belle & grande machine, dit en prenant congé du prince: *j'ai vu les roues & les ressorts; mais l'art de les faire mouvoir est un secret dont le génie seul a la clef; je ne trouverai qu'ici celui à qui la nature a donné ce secret; & malheureusement pour le Roi de Perse mon maître, il ne sauroit l'avoir pour général.*

Je ne dois pas oublier, Sire, de prévenir V. M. que Mr de Guibert, en venant auprès d'elle admirer & s'instruire, désire surtout d'effacer jusqu'aux plus légères traces du reproche qu'une phrase de son livre a mérité de votre part. Il rend justice, avec toute l'Europe, à la valeur si généralement reconnue des troupes prussiennes, & feroit d'autant plus honteux de

penser autrement, qu'il se verroit seul de son avis. Cependant il osera dire à V. M., dût-il courir le risque d'être contredit par elle, qu'il croit que les succès de ces braves troupes sont encore moins dûs à leur courage, qu'à la supériorité des talens qui l'ont dirigé; il osera même ajouter, peut-être encore au risque de vous déplaire, qu'il est persuadé de nos pauvres Welches, tout pauvres Welches qu'ils se sont montrés à Rosbach, auroient été vainqueurs, s'ils avoient seulement changé de général avec les Prussiens. La géométrie, Sire, qui ne se connoît pas en manœuvres de guerre, mais qui se connoît en calcul, prendroit la liberté de parier ici pour Mr de Guibert; & après avoir gagné le pari, comme elle ose s'en flatter, elle répèteroit aux Welches le mot de Louis XIV au Duc de Vendôme, vainqueur à Villa-viciosa: *Il n'y avoit pourtant qu'un homme de plus.* Je suis &c.

A Paris, ce 17 Mai 1773.

SIRE,

Mr de Guibert est pénétré de reconnoissance de la bonté avec laquelle V. M. a bien voulu

le recevoir. Cette bonté, Sire, augmenteroit encore, s'il eſt poſſible, les ſentimens dont il eſt depuis ſi long-temps rempli pour votre perſonne, & couronne à ſes yeux les vertus & les talens qu'il admire en vous. Je partage bien vivement la reconnoiſſance de Mr de Guibert, quelque perſuadé que je ſois que depuis que V. M. l'a vu, il n'a plus beſoin auprès d'elle d'autre recommandation que de lui-même. Cependant il s'en faut bien, Sire, & cela même ajoute encore à ſon mérite, qu'il ſoit auſſi ſatisfait de lui que V. M. me paroît l'être. *Quoique ce héros, m'écrit-il, m'ait témoigné une bonté bien propre à me raſſurer, je n'ai pu me défendre en le voyant d'un trouble qui ne me permettoit pas de répondre, comme je l'aurois déſiré, aux queſtions qu'il vouloit bien me faire; une eſpèce de nuage magique l'environnoit à mes yeux; c'eſt je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour de Meſſieurs les ſaints, & la gloire autour d'un grand homme.* Je ſuis perſuadé, Sire, que V. M. en revoyant Mr de Guibert, ſe confirmera dans la bonne opinion qu'elle en a priſe, & que j'étois bien ſûr qu'elle en auroit. Je déſire avec impatience de ſavoir le jugement que V.

M. aura porté de ſa tragédie, & j'avoue que je ſerois bien trompé ſi elle n'entend cet ouvrage avec plaiſir, & avec eſtime pour l'auteur; mais ce que j'attends, Sire, avec plus d'impatience encore, ce ſont les nouvelles qu'il me dira de la ſanté de V. M, qui me paroît s'affermir par l'augmentation de ſes ſuccès & de ſa gloire. Je ne doute point qu'elle ne mette bientôt le comble à cette gloire immortelle, en donnant à la Ruſſie, à la Pologne, aux Turcs même, tout Turcs qu'ils ſont, la paix dont ils ont tous ſi grand beſoin, & qu'il n'a pas tenu à elle de leur donner plutôt; & que V. M. ne joigne au titre de héros qu'elle a mérité depuis ſi longtemps, celui de pacificateur, qu'elle obtiendra encore malgré les efforts que l'envie pourra faire pour l'empêcher.

La gaieté de la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, eſt pour moi un garant précieux de la ſanté dont elle jouit, & qui m'eſt ſi chère ainſi qu'à tant d'autres. Quand je me ſens tenté de bouder contre la nature de ce qu'elle ma donné un ſi triſte & ſi fréle individu, je lui pardonne en penſant qu'elle conſerve V. M., & je me dis tout bas

à moi-même; *tais-toi, & ne te plains pas; car le grand homme ſe porte bien.* Puiſſiez-vous, Sire, faire encore long-temps des vers tels que ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, duſſent les *curieux impertinens* qui ont mis V. M. de mauvaiſe humeur, les trouver aſſez bons pour vouloir en prendre des copies. Quoique ces *curieux impertinens* reſſemblent à Mr van-Haaren, & qu'ils puiſſent ſe vanter comme lui de n'avoir point d'imagination, je ne les en crois pourtant pas aſſez dépourvus pour ne pas ſentir celle qui a dicté vos vers. V. M. ne ſera jamais dans le cas de donner à ſes vers le même éloge que ce poëte très-hollandois donnoit aux ſiens, ni de dire d'aucun de ſes ouvrages ce qu'un certain Hardion, plat inſtituteur de princeſſes très-reſpectables, diſoit en parlant de je ne ſais quel mauvais livre qu'il venoit de faire: *il n'y a point d'eſprit là-dedans;* le pauvre homme diſoit bien plus vrai qu'il ne penſoit; & on auroit été tenté de lui répondre, *on le voit bien,* ſi on n'avoit craint qu'à force d'eſprit, il ne prît encore cette réponſe pour un compliment.

Je ne ſais où cette lettre trouvera V. M., je déſire cependant qu'elle lui parvienne avant le

retour de Mr Guibert, afin que V. M adouciſſe, s'il lui eſt poſſible, le nouveau trouble qu'il ne pourra s'empêcher d'éprouver en revoyant *l'auréole.* Je lui envie bien, Sire, le bonheur qu'il aura de la revoir, duſſé-je en la revoyant moi-même éprouver le même trouble que lui. Il eſt vrai que le trouble feroit bien tempéré en moi par un ſentiment plus doux, & bien fait pour commander à ce trouble par celui de la vive reconnoiſſance, & de la tendre vénération dont je ſuis pénétré pour V. M. C'eſt avec ces ſentimens que je ſerai jusqu'à la fin de ma vie &c.

A Paris, ce 30 Juillet 1773.

SIRE,

Je ne crains point d'abuſer des bontés dont V. M. m'honore, en prenant la liberté de les lui demander quelquefois pour des perſonnes dignes de la voir & de l'entendre. De ce nombre eſt Mr le Comte de Crillon, Colonel au ſervice de France, qui aura l'honneur de préſenter cette lettre à V. M. L'admiration & le

respect dont il est pénétré pour les grands hommes, & le prix qu'il fait mettre au bonheur de les approcher, lui fait désirer de rendre à Frédéric le grand son respectueux hommage, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour vous écouter & s'instruire, & pour puiser des lumières à cette même source où toute l'Europe vient s'éclairer. Le beau nom qu'il porte, Sire, nom si cher à toutes les ames nobles & honnêtes, feroit déjà sans doute une recommandation suffisante auprès du héros dont il espère les bontés. Mais à ce titre estimable, Mr le Comte de Crillon en joint d'autres qui lui sont personnels, & plus faits encore pour toucher un monarque philosophe, des connoissances peu communes à son âge, l'amour le plus vif pour les sciences, pour les lettres & pour l'étude, un mépris profond de toutes les frivolités qui occupent & dégradent si fort la plus grande partie de la noblesse françoise, une honnêteté de caractère & une simplicité de mœurs dont ses pareils ne lui offrent guères l'exemple, enfin la candeur & la vertu mêmes, jointes à un esprit juste, sage & cultivé. Tel est, Sire, Mr le Comte de Crillon; & je ne

doute pas que s'il obtient de vous le bonheur qu'il en attend, celui de vous faire sa cour pendant son séjour dans vos États, il ne justifie tout ce que j'ai l'honneur de vous dire de lui. V. M. le trouvera digne de ses illustres ancêtres, & destiné à marcher sur leurs traces; si Henri IV donnoit à l'un d'eux le nom de *brave Crillon*, qui est devenu comme son nom propre, j'espère que V. M., quand elle aura connu celui que j'ai l'honneur de lui présenter, l'appellera le *sage & vertueux Crillon*; ce nom, Sire, en vaudra bien un autre, surtout s'il lui est donné par vous.

Mr le Comte de Crillon oseroit peut-être offrir encore à V. M. d'autres titres, pris dans sa propre maison, où les actions de courage & de vertu sont héréditaires. C'étoit Mr le Duc de Crillon son père qui commandoit au pont de Weissenfels dix sept compagnies de grenadiers françois, dont la bravoure mérita les éloges de V. M. Mais Mr le Duc de Crillon mérita lui-même personnellement dans cette circonstance, par une action digne de ses aïeux, la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à la conservation des grands hommes. Il avoit

placé dans une petite île deux officiers qui obſervoient votre armée, lorsqu'on brûloit le pont. Un des deux vint dire à Mr le Duc de Crillon, qui leur avoit recommandé de ſe tenir cachés, que s'il le vouloit, ils tueroient un général qu'ils jugeoient être le Roi de Pruſſe, par le reſpect que les officiers lui témoignoient. Mr le Duc de Crillon le leur défendit; il ne ſavoit pas, Sire, en ce moment qu'il préparoit à ſon fils l'honneur qu'il eſpère, de voir le plus grand Roi de l'Europe, & peut-être le bonheur d'en recevoir un accueil favorable.

Mr de Guibert, pénétré d'admiration de tout ce que vous lui avez permis de voir, & ſurtout de ce qu'il a vu dans V. M., m'écrit qu'il conſervera toute ſa vie la plus vive reconnoiſſance de la bonté avec laquelle vous avez daigné le recevoir, & des grâces ſignalées que vous avez bien voulu lui accorder. Mr le Comte de Crillon oſe ſe flatter, Sire, d'obtenir de V. M. les mêmes grâces; après avoir admiré le digne chef des troupes pruſſiennes, il déſire ardemment de voir & d'admirer auſſi ces troupes ſi célèbres, qui doivent à V. M. ce qu'elles ſont, & qui ſous vos ordres ont acquis une

gloire immortelle. J'ose demander pour lui cette grâce à V. M., comme j'ai pris la liberté de la lui demander pour Mr de Guibert, & je lui réponds de la même reconnoissance. Mais, Sire, ce qui me touche encore davantage, c'est qu'à leur retour Mr de Guibert & Mr le Comte de Crillon m'apprennent des nouvelles de V. M., telles que je les attends & les espère. Ces nouvelles satisferont le tendre & profond intérêt que je prends à votre conservation, à votre bonheur & à votre gloire; elles consoleront & encourageront la philosophie, qui dans toutes ses traverses a plus besoin de V. M. que jamais, & dont vous êtes par vos écrits & par vos lumières le chef, le soutien, & le modèle.

Je suis avec le plus profond respect &c.

A Paris, ce 27 Septembre 1773.

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a plus de deux mois une lettre que j'espérois qu'elle recevroit beaucoup plutôt. Mr le Comte de Crillon, jeune officier françois plein de mérite, en

en eſt le porteur. Il ſe flattoit d'avoir l'honneur de la préſenter à V. M. dans le mois d'Oﾭctobre; mais des circonſtances imprévues l'ont obligé, Sire, de retarder ſon arrivée à Berlin. Je compte qu'il ne tardera pas à y arriver, & je prends la liberté de demander d'avance à V. M. ſes bontés pour ce jeune homme, qui en eſt digne par le nom qu'il porte, par ſes talens & par ſes vertus.

Le retard imprévu de l'arrivée de cette lettre a été cauſe, Sire, du ſilence que j'ai gardé depuis quelques mois à l'égard de V. M., ne voulant pas l'importuner trop ſouvent au milieu des grandes, & même des *petites* affaires qui l'occupent. Je mets au nombre de ces dernières le *petit* tour que V. M. joue au cordelier Ganganelli, en recevant ſes gardes prétoriennes jéſuitiques qu'il a eu la mal-adreſſe de licencier. Je ne ſais ſi ce petit tour n'excitera pas une querelle dans le paradis, & je crains que François d'Aſſiſe & Ignace de Loyola ne s'y battent à coups de poing comme les héros du Roman comique; ce que je ſouhaite plus ſérieuſement, Sire, c'eſt que V. M. ou ſes ſucceſſeurs ne ſe repentent jamais de l'aſile que vous

donnez à ces intrigans, qu'ils vous foient à l'avenir plus fidelles qu'ils ne l'ont été dans la dernière guerre de Siléfie, comme V. M. m'a fait l'honneur de me le dire à moi-même, & qu'ils effacent par leur conduite fage & honnéte le nom de *vermine malfaifante* dont V. M. les gratifioit il y a quatre ou cinq ans dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je ferois curieux de demander à préfent aux jéfuites ce qu'ils penfent de la philofophie & de la tolérance, contre laquelle ils fe font tant déchaînés. Où en feroient-ils dans leur agonie, s'il n'y avoit en Europe un Roi philofophe & tolérant? J'ai beaucoup ri de l'excellente lettre de V. M. à l'abbé Colombini, entr'autres de la juftice qu'elle rend aux bons péres, en affurant qu'elle *ne connoit point de meilleurs prêtres à tous égards.* Cela me fait fouvenir d'un certain philofophe, très-incrédule de fon métier, en préfence duquel on tournoit en ridicule je ne fais quelle preuve de ce que Voltaire appelle ***. *Vous êtes bien difficile*, répondit le philofophe; *pour moi je ne connois pas de meilleure preuve que celle-là.* Je n'ai pas moins ri de ce que V. M. ajoute, que *comme elle eft dans la*

classe des hérétiques, le St père ne peut pas la dispenser de tenir sa parole; mais tout en riant je ne dois pas dissimuler à V. M. que la philosophie a été un moment alarmée de la voir conserver cette graine. Heureusement elle s'est rassurée bientôt, en considérant que la vipère est actuellement sans tête, que l'apothicaire Ganganelli a pris lui-même la peine de la couper, & qu'au moyen de cette amputation, le reste du corps pourra fournir d'excellent bouillon médicinal que V. M. espère sans doute en tirer. Ainsi soit-il!

J'ai fait passer à Mr le Marquis de Puységur, qui en ce moment n'est point à Paris, ce que V. M. m'a chargé de lui dire de sa part. Je ne sais ce qu'il peut répondre à l'objection très-solide que V. M. lui fait sur la prétendue différence des soldats anciens & des nôtres. Pour moi, juge très-indigne de ces matières, je pense que les soldats même du cordelier deviendroient les soldats de Paul-Émile, s'ils avoient un Fréderic à leur tête, & que la superstition pour l'antiquité n'a pas plus de raison de la croire supérieure aux modernes en force de corps, qu'en talens & en génie.

Mr de Guibert eſt revenu comblé de reconnoiſſance de toutes les bontés dont V. M. l'a honoré. Il ne parle qu'avec admiration de ſa perſonne & de ce qu'il a vu; il n'a qu'un regret, mais ce regret eſt très-grand, c'eſt de n'avoir pu profiter des conſeils que V. M. auroit pu lui donner ſur ſa tragédie; car il attendoit bien plus des conſeils de V. M. que des éloges. Il a vu en revenant le patriarche de Ferney, qui rit beaucoup ainſi que moi aux dépens du Pape, du petit embarras que V. M. lui cauſe. Car il doit, en honnête Pape qu'il eſt, excommunier les jéſuites s'ils vous obéiſſent, & s'il les excommunie, la philoſophie eſpère voir beau jeu. V. M. ſe ſouvient peut-être d'une certaine bataille donnée au Paraguay par le Roi jéſuite Nicolas, dans laquelle le père Feld-Maréchal avoit eu trois capucins tués ſous lui. Je mande au philoſophe de Ferney que V. M., en établiſſant ce nouveau régiment dans ſes États, ne peut guères ſe diſpenſer de faire une recrue de capucins pour remonter cette troupe. J'invite ſeulement V. M. à retrancher à ſes nouveaux ſoldats les carabines dont on prétend que le Roi de Portugal s'eſt mal trouvé.

Quoi qu'il en ſoit, Sire, comme il n'eſt pas à craindre que V. M. prenne jamais un jéſuite ni pour confeſſeur, ni pour général, ni pour premier miniſtre, ni pour maîtreſſe, je penſe que la philoſophie doit être bien tranquille ſur l'uſage que V. M. en veut faire, & qu'elle ſaura les rendre utiles, en les empêchant d'être dangereux. Tel eſt le réſultat de mes réflexions, après m'être égayé un moment ſur leur compte & ſur celui du cordon de St François qui les frappe & qui les diſperſe. Mais, Sire, ce qui eſt vraiment admirable, vraiment précieux à la philoſophie, vraiment digne de V. M., c'eſt la belle inſcription qu'elle vient de faire mettre à l'égliſe catholique de Berlin, & que je n'ai appriſe que depuis quelques jours. *Fréderic, qui ne hait pas ceux qui ſervent Dieu autrement que lui.* Voilà, Sire, une des plus grandes & des plus utiles leçons que V. M. ait données à ſes confrères les rois, tant ſes contemporains que ſes ſucceſſeurs. Voilà une leçon dont ſurement ils profiteront un jour, ſoit par principe de juſtice, ſoit par principe au moins de vanité, & pour reſſembler en quelque choſe au héros de ce ſiècle. Voilà une inſcription qui mérite bien

d'être célébrée par une médaille, dont V. M. imaginera mieux que perfonne le corps & la devife.

Je prie V. M. de vouloir bien recevoir mes très-humbles complimens fur la naiffance du Prince dont votre augufte maifon vient d'être augmentée. Tout ce qui peut la perpétuer & l'étendre eft pour moi l'objet du plus vif intérêt, & j'ofe croire que V. M. en eft bien perfuadée.

Un des plus eftimables membres de votre académie, Mr Bitaubé, vient de m'envoyer le poëme de *Guillaume* dont il eft l'auteur. Cet ouvrage m'a paru intéreffant, & la lecture m'en a fait plaifir. L'auteur défireroit de le rendre plus parfait à une feconde édition, & m'a fait part du défir qu'il a témoigné à V. M. de faire un voyage en France pour être à portée d'améliorer fon ouvrage par les confeils de nos principaux gens de lettres. Je crois en effet, Sire, que cet ouvrage y pourroit gagner beaucoup; mais ce qui peut-être y gagneroit encore davantage, c'eft la nouvelle édition que l'auteur a entreprife de fa traduction de l'Iliade. Il défire d'autant plus de donner à cet ouvrage

toute la perfection dont il se sent capable, que l'ouvrage est dédié à V. M., & qu'il a eu le bonheur de lui plaire. C'est une entreprise si difficile, qu'il n'ose s'en fier à ses seules forces; en voulant donner une traduction plus fidelle, il craint de gâter un ouvrage qui a eu du succès; & pour éviter cet écueil, il croit avoir besoin de consulter les vrais juges de la langue. Tels sont, Sire, les motifs qui lui font désirer ce voyage, quoiqu'il n'aime rien moins qu'une vie errante, & il ose se flatter que V. M. voudra bien se rendre à ces raisons.

Puisse la destinée, qui veille sur les grands hommes, conserver V. M. dans l'année où nous allons entrer, & dans celles qui la suivront! Puisse-t-elle, en pacifiant le nord, mettre le comble à ses succès & à sa gloire! Ce sont les vœux de celui qui sera toujours avec la plus vive reconnoissance & la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 10 Décembre 1773.

SIRE,

Je ressemble au maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière; j'ai lu, comme ce grand philosophe, *le docte traité que Sénèque a fait de la colère*, & je conviens avec V. M., au sujet des jésuites dont elle se fait le général, que s'il n'y avoit point de coupables, il n'y auroit point de clémence. On assure d'ailleurs que les jésuites de Pologne ont réparé par leur fidélité pour V. M. le tort déjà un peu vieux des jésuites de Silésie; & V. M. ne sauroit mieux faire que de ressembler à Dieu, qui ne veut pas, dit-on, la mort du pécheur, surtout quand il se sauve par la contrition parfaite. Je les crois en effet bien contrits, c'est à dire bien fâchés; & d'autant plus fâchés, que V. M. ayant l'honneur & le bonheur d'être hérétique, ils ne pourront, comme elle l'observe très-bien, qu'être utiles dans ses États, sans y être jamais dangereux, comme ils l'ont été plus d'une fois chez quelques princes qui alloient à la messe & à confesse.

Vous prétendez, Sire, que Diderot ne l'eſt pas autant; je ne le nierai pas à V. M.; mais s'il paſſe par Berlin, je déſire que V. M. lui permette d'approcher d'elle; j'oſe l'aſſurer qu'elle jugera plus favorablement de ſa perſonne que de ſes ouvrages, & qu'elle lui trouvera, avec beaucoup de fécondité, d'imagination & de connoiſſance, une chaleur douce & beaucoup d'aménité.

Je conviens avec V. M. qu'il y a dans l'ouvrage de Mr Helvétius bien des opinions fauſſes & haſardées, bien des redites & des longueurs; que ce ſont plutôt des matériaux qu'un ouvrage, & que ces matériaux ne doivent pas être tous employés à beaucoup près. Mais il y a, ce me ſemble, quelques vérités utiles & bien rendues, & l'ouvrage auroit d'ailleurs quelque prix à mes yeux, ne fût-ce que par la juſtice qu'il rend à V. M.

Notre ſiècle, j'en conviens encore avec V. M., ne vaut pas le ſiècle de Louis XIV pour le génie & pour le goût; mais il me ſemble qu'il l'emporte pour les lumières, pour l'horreur de la ſuperſtition & du fanatiſme, pour l'amour

des connoiſſances utiles; & ce mérite, ce me ſemble, en vaut bien un autre.

Mr de Guibert, Sire, n'a point abjuré entre les mains de Voltaire le métier dont il a puiſé les leçons dans les ouvrages & les États de V. M.; il eſpère que V. M. lui permettra de venir encore l'entendre & l'admirer, quand les circonſtances le lui permettront, & recevoir ſes conſeils ſur une tragédie faite pour être jugée par des princes tels que vous.

Je ſuis perſuadé de toutes les belles choſes que Diderot & Grimm écrivent ſur la Sémiramis du nord. Il me ſemble pourtant que ces Ruſſes, qui comme j'ai eu l'honneur de le mander il y a quelque temps à V. M., ſe laiſſent manger à Spa par les chevaux, commencent à ſe laiſſer manger par les janiſſaires. Si V. M. ne vient à leur ſecours pour renvoyer les Turcs & les Ruſſes chez eux, je crains qu'à la fin il n'y ait plus ni Ruſſes ni Turcs, & ce ſeroit grand dommage. Je me ſouviens qu'après la bataille de Zorndorf, où V. M. avoit aſſommé 30,000 Ruſſes, un grand Danois me diſoit froidement: *il n'y a pas de mal; il eſt ſi aiſé à Dieu de refaire des Ruſſes!*

J'ai grand désir de lire le dialogue dont V. M. me fait l'honneur de me parler, & dont la bienheureuse Vierge Marie est un des interlocuteurs. Ne pourroit-elle pas trouver quelque occasion de me l'envoyer, sans qu'il passât par les mains des Cerbères?

Mr le Comte de Crillon, Sire, est digne des bontés & de l'estime de V. M., par son ardeur pour s'instruire, par ses connoissances, par ses vertus, & par son respect pour les grands hommes. C'est le sentiment que vous inspirez, & avec lequel je serai toute ma vie, ainsi qu'avec la plus vive reconnoissance &c.

A Paris, ce 14 Février 1774.

SIRE,

Ce n'est point pour V. M. que je crains le rétablissement des *ci-devant soi-disant jésuites*, comme les appeloit le feu parlement de Paris; quel mal en effet pourroient-ils faire à un prince que les Autrichiens, les Impériaux, les François & les Suédois réunis, n'ont pu dé-

pouiller d'un ſeul village? Mais je crains, Sire, que d'autres princes que vous, qui ne réſiſteroient pas de même à toute l'Europe, & qui ont arraché cette ciguë de leur jardin, n'ayent un jour la fantaiſie de vous en emprunter de la graine pour la reſſemer chez eux. Je déſirerois, Sire, que V. M. fît un édit, pour défendre à jamais dans ſes États l'exportation de la graine jéſuitique, qui ne peut venir à bien que chez vous.

J'ignore ſi on a défendu à Mr de Guibert l'exportation de ſa perſonne dans les États du nord; mais je ſais qu'il n'aura pas l'honneur de faire ſa cour cette année à V. M., comme il le déſiroit & l'eſpéroit. Il ſouhaitoit ardemment de revoir les manœuvres admirables de vos troupes, il ſouhaitoit ſurtout de revoir le Dieu qui fait mouvoir cette belle & grande machine, & de ſoumettre ſa tragédie du Connétable de Bourbon au jugement du monarque qui réunit le génie d'Apollon à celui de Mars.

Mr le Comte de Crillon ſera plus heureux, Sire; il aura le bonheur de revoir V. M., il lui dira des nouvelles de ces Ruſſes qui devroient bien faire la paix, & de ces Suédois

qui feront bien de ne point faire la guerre; mais, ce qui m'intéresse infiniment, il me dira des nouvelles de V. M., & lui renouvellera l'hommage des sentimens de respect, de reconnoissance & d'admiration que je lui dois. Je prends la liberté de recommander de nouveau Mr le Comte de Crillon aux bontés de V. M.; j'ose lui répéter, que plus elle le connoîtra, plus elle l'en trouvera digne, & qu'elle le distinguera de cette horde de jeune noblesse françoise, qui lui a donné à juste titre si mauvaise opinion du reste.

On m'écrit que Diderot est à la Haye; la maladie du pays le pressoit de revenir en France: j'aurois fort désiré que V. M. l'eût vu & jugé, & je suis persuadé qu'il lui auroit plu, par la douce chaleur de sa conversation & par l'aménité de son caractère.

Je suis chargé, Sire, de présenter à V. M. une requête de la part d'un jeune homme du plus grand mérite, nommé Mr de Villoison, que son profond savoir a fait recevoir à l'académie des belles lettres de Paris, avant l'âge de vingt ans; il est à cet âge ce que les Grotius, les Petau, les Scaliger, ont été à cinquan-

te, mais avec plus de goût & d'esprit que ces Messieurs. Il seroit très-flatté d'obtenir une place d'associé étranger dans l'académie que la protection de V. M. rend si florissante. Il vient de donner un ouvrage sur Homère, que tous les savans regardent comme un prodige de savoir & de travail, & qu'il prendroit la liberté de présenter à V. M., s'il ne craignoit que le grec dont cet ouvrage est hérissé ne la fît reculer deux pas en arrière. J'ose assurer à V. M. que le nom de ce rare jeune homme ne déparera point la liste de son académie; & je lui demande cet honneur pour Mr de Villoison.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de parler à V. M. du poëme de *Guillaume*, qui m'a paru intéressant & bien écrit; l'auteur désire de le perfectionner par les conseils des gens de lettres de France, qui pourront en effet lui être très-utiles: il souhaiteroit en conséquence de faire le voyage de Paris; & je suis persuadé, Sire, que ce voyage seroit très-avantageux pour Mr Bitaubé, que son poëme y gagneroit beaucoup, ainsi que d'autres ouvrages qu'il se propose de publier, & qu'il recueilleroit à Paris de nouvelles richesses littéraires dont il pourroit

faire un très-bon uſage dans ſes travaux pour l'académie.

J'attends, Sire, avec impatience ce dialogue édifiant de la Vierge Marie, à qui V. M. fait que j'ai toujours eu la plus grande dévotion. J'ai lu ce *Taureau blanc* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, & qui m'a fait beaucoup rire; le grand Roi qui n'eſt plus bœuf, les prophètes changés en pies, & qui n'en parlent que mieux, & mille autres traits de gaieté, ſont inconcevables dans un homme de 80 ans, & dans l'auteur de la Henriade & d'Alzire. Il faut dire avec Térence: *Homo homini quid præſtat! Qu'il y a de diſtance entre un homme & un autre!* Ce proverbe, Sire, eſt plus fait pour V. M. que pour perſonne. Ceux qui, comme moi, ſont dans la claſſe commune, ne peuvent même eſpérer de s'en tirer par les hommages qu'ils vous rendent. C'eſt un ſentiment qu'ils partagent avec tout le reſte de leur malheureuſe & chétive eſpèce.

Leur conſolation eſt d'avoir des pareils, même dans les eſpèces, comme l'on dit, les plus haut hupées. Ce que j'ai eu l'honneur de mander à V. M. de la dévotion d'un certain

prince d'Italie à St Antoine de Pade eſt très-vrai, & n'eſt que trop vrai, malheureuſement pour ce prince, & heureuſement pour l'académie de Berlin, qui conſervera Mr de la Grange, & qui ſe paſſera de St Antoine de Pade.

V. M. a ſans doute déjà appris que Mr de la Grange vient de remporter, pour la cinquième ou ſixième fois, car j'en ai perdu le compte, le prix de notre académie des ſciences de Paris. Je ne puis trop me féliciter d'avoir procuré à l'académie de Berlin un homme d'un talent ſi éminent & ſi rare, & plus eſtimable encore par ſa modeſtie & par la douceur de ſon caractère que par ſon ſavoir & ſon génie.

Je m'apperçois, toujours trop tard, que j'abuſe du temps précieux de V. M., & je finis en lui renouvelant les très-humbles aſſurances de la vénération profonde & de l'attachement inviolable avec lequel je ſuis &c.

A Paris, ce 25 Avril 1774.

SIRE,

SIRE,

La dernière fois que V. M. me fit l'honneur de m'écrire, elle étoit près de partir pour toutes ſes revues. Je les crois finies actuellement, & V. M. de retour dans ſa retraite philoſophique, où je viens un moment la troubler pour lui renouveler mes profonds reſpects & ma vive reconnoiſſance.

Il s'eſt paſſé chez nous un grand événement depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. Nous en attendons les ſuites, politiques, civiles, morales, littéraires, philoſophiques, & ſurtout économiques. On nous en promet beaucoup, & c'eſt de quoi nous avons le plus de beſoin. L'inoculation du Roi & de la famille royale, à laquelle on étoit bien éloigné de s'attendre il y a un mois, prouve que la raiſon eſt écoutée, & donne tout à la fois bon eſpoir & bon exemple. Qu'on nous préſerve de la guerre, des fanatiques & des fripons, & tout ira bien.

Je ne penſe pas qu'on redemande jamais de France des jéſuites à V. M. Je plains bien l'Al-

lemagne catholique de n'avoir pas mieux que ces intrigans ignorans pour l'inſtruction de la jeuneſſe. V. M. ne me rend pas juſtice, ſi elle croit que j'ai du fiel contre eux. Perſonne au contraire ne s'eſt élevé avec plus de force contre la barbarie avec laquelle les individus de cette eſpèce ont été traités en France. Mais je voudrois qu'en rendant les particuliers auſſi heureux qu'ils peuvent l'être ſans ſe mêler de rien, on ne fournît jamais au corps les moyens de renaître, ſurtout dans les pays où il ne peut être que dangereux, & où il n'a jamais été autre choſe. Si tous les princes étoient des Frédérics, je verrois l'Europe pavée de jéſuites ſans les craindre ou ſans m'en foucier; mais les Fréderics paſſent, & les jéſuites reſtent.

Je ſuis fâché que le *phénomène encyclopédique* dont V. M. me fait l'honneur de me parler n'ait fait que raſer l'horizon de Berlin. Je ſuis perſuadé que V. M. en l'obſervant de plus près, l'auroit trouvé digne de quelque attention. Je l'avois fort exhorté & fort invité à ſe laiſſer voir du plus grand aſtronome de notre ſiècle; je l'avois aſſuré que les lunettes de cet aſtronome étoient très-bénévoles, quoique très-exactes.

Il a eu peur de l'aſtronome, & j'en ſuis fâché. Car je ſuis bien ſûr que l'aſtronome n'auroit pas été mécontent de ſon obſervation, & qu'il m'auroit fait l'honneur de m'écrire: j'ai trouvé vrai tout ce que vous m'avez dit du *phénomène encyclopédique.*

Le jeune Crillon n'eſt pas un auſſi grand phénoméne; mais j'oſe aſſurer V. M. qu'il n'en a pas moins ſon prix; & je déſirerois fort auſſi que V. M eût pu le juger par elle-même. Si les Ruſſes l'ont trouvé ennuyeux, tant pis pour eux d'être Ruſſes. Je voudrois pouvoir faire part à V. M. d'une lettre qu'il m'a écrite, & dans laquelle il me fait le détail de tout ce qu'il a admiré dans vos États. Je ne répondrois pourtant pas que les Ruſſes fuſſent contens de cette lettre; car aſſurément il ne penſe & ne parle pas d'eux comme de V. M.

Quant à Mr de Guibert, V. M. n'entendra pas cette année ſa tragédie; il me paroît par le ton ſur lequel elle me fait l'honneur de m'en parler, qu'elle attend avec patience l'ouvrage & l'auteur. Elle ne m'a pas paru mécontente du dernier, du moins quant à ſa perſonne, & je crois, Sire, que V. M. penſeroit de même de

la pièce. Je vois avec une forte de douleur que V. M. eft depuis quelque temps peu favorable à la nation françoife; je conviens qu'elle le mérite à beaucoup d'égards, & perfonne ne voit mieux que moi les atrocités & les abfurdités de toute efpèce qui déshonorent ma chère patrie. Mais Dieu avoit dit qu'il pardonneroit à Sodome s'il s'y trouvoit feulement dix juftes; & il me femble que la pauvre France n'en eft pas encore à ce point d'indigence & de difette. Si le P. Bouhours a dit une fottife, il faut la pardonner à ceux qui ne font pas plus de cas que V. M. des jugemens & des écrits du P. Bouhours.

Mr de Villoifon me charge de mettre aux pieds de V. M. fon profond refpect & fa vive reconnoiffance. Il attend ainfi que moi, avec impatience, la nouvelle de l'honneur que V. M. veut bien lui faire, en l'admettant dans fon académie.

Je fuis avec tous les fentimens de refpect, de reconnoiffance & d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie &c.

A Paris, ce 1 Juillet 1774.

SIRE,

Je crois en ce moment V.M. plus occupée que jamais, & je crains bien de l'importuner par cette lettre. La paix qui vient de se conclure entre la Russie victorieuse, & la très-sublime & très-méprisable Porte doit donner à V.M. plus d'une affaire importante. Quelque pacifique que soit la philosophie, je ne sais encore si elle doit se réjouir de cette paix, jusqu'à ce qu'elle soit bien assurée que la tranquillité de l'Europe n'en souffrira pas; car s'il falloit absolument avoir la guerre, elle aimeroit encore mieux la voir entre les Turcs & les Russes qu'entre des nations plus dignes de jouir & de profiter des avantages de la paix.

On assure que notre jeune monarque, en cela semblable à son aïeul, n'aime pas plus la guerre que lui; & toute la France bénit dans son Roi cette disposition, si nécessaire aux peuples, disposition dont V. M. donne l'exemple, quoi qu'en disent ceux qui ne la connoissent pas, & qui ne veulent pas sentir que plus on hait la guerre, plus on se tient prêt à la faire avec su-

périorité. C'eſt ce qui manquoit au Roi que nous avons perdu, & ſur lequel V. M. penſe avec tant de vérité & de juſtice. La fermeté lui manqua; ce défaut a cauſé les malheurs de ſon régne; avec cette vertu il eût été un excellent prince. Son ſucceſſeur, qui ne règne que depuis quatre mois, montre une volonté bien décidée de faire le bien, & de ne vouloir que d'honnêtes gens pour miniſtres. Il y paroît par tous les choix qu'il a faits jusqu'à préſent. Il vient ſurtout de prendre pour Contrôleur général un des hommes les plus éclairés & les plus vertueux de ce royaume; & ſi le bien ne ſe fait pas, il faut en conclure que le bien eſt impoſſible. Les miniſtres qu'il a renvoyés étoient l'horreur de la nation, & leur expulſion a cauſé une joie univerſelle. D'autres grands fripons, quoique ſubalternes, mais dans des places importantes, ont auſſi été chaſſés, & comme il en reſte encore quelques-uns, le public eſpère que le Roi fera enfin maiſon nette. Je ne ſuis ni enthouſiaſte ni flatteur, mais je fais avec toute la France des vœux pour ce prince, qui s'annonce d'une manière ſi déſirable.

Je ne parle plus des jéſuites; j'eſpère que la conduite de V. M. à leur égard leur apprendra la tolérance qu'ils ont ſi peu pratiquée. Mais tout éloigné que je ſuis de leur vouloir aucun mal, au moins comme citoyens & comme hommes, je ferois très-affligé de les voir comme jéſuites dans des États où ils pourroient faire à leur aiſe tout le mal qu'ils ne pourront ou n'oſeront faire dans les États de V. M.

Quoi qu'on ait pu écrire de Ruſſie, de Danemarck même, & de Laponie ou d'Islande ſur Mr de Crillon, je prends la liberté, Sire, de perſiſter dans ce que je penſe de lui, & je ſuis ſeulement fâché que le grand Fréderic ne l'ait pas aſſez vu pour lui rendre la juſtice que des juges aſſez peu redoutables lui ont refuſée.

Quant à Mr de Guibert, comme V. M. le connoît, & que les Ruſſes & les Islandois n'en ont point écrit de mal, je ſuis encore plus tranquille ſur le jugement que j'en ai porté, après celui que V. M. en a porté elle-même. Il déſiroit beaucoup d'aller encore s'inſtruire & s'éclairer auprès de V. M.; mais Mr le Duc d'Aiguillon, par les meilleures ou les plus mauvai-

ſes raiſons du monde, n'a pas jugé à propos de le lui permettre.

Pour les Welches, je n'en dirai rien, & je conviens que tout ce que V. M. en dit n'eſt que trop vrai. Cependant je crois que nos ſottiſes & notre frivolité tiennent encore plus à notre gouvernement qu'à notre caractère; & ce qui étonnera peut-être V. M., c'eſt que pendant plus de ſix ſemaines que les ſpectacles ont ceſſé à Paris, depuis le commencement de Mai juſqu'au 15 de Juin, perſonne ne les a regrettés, n'y a penſé même, parce qu'on étoit occupé des grandes eſpérances que donnoit le nouveau règne, & que le Roi commence à réaliſer. Tant il eſt vrai, ce me ſemble, qu'il ne faut peut-être aux Welches, pour les rendre moins frivoles & plus raiſonnables, que de grands intérêts dont ils puiſſent s'occuper avec plus de ſérieux qu'ils n'en ſont ordinairement capables.

Je finis, Sire, en me reprochant les momens que je fais perdre à V. M., en lui ſouhaitant la ſanté, la paix, & le bonheur, car elle n'a plus de gloire à déſirer; elle en a de toutes les ſortes, & de quoi faire la renommée de pluſieurs monarques.

Mr de Catt rendra compte à V. M. de ce que j'ai fait à l'égard du sculpteur qui désire d'entrer à son service. Je ne veux point ennuyer V. M. de ce détail.

Je suis avec le plus profond respect &c.

A Paris, ce 12 Septembre 1774.

SIRE,

Mr Grimm, qui n'est de retour ici que depuis très-peu de jours, m'a remis de la part de V. M. un paquet contenant certain dialogue entre deux Dames qui chacune de leur côté & à leur manière ont fait une fortune bien grande & bien inespérée, toutes deux d'ailleurs aussi pucelles l'une que l'autre, & même que la pucelle d'Orléans. Ce dialogue m'a beaucoup diverti, & me feroit désirer beaucoup de voir un autre dialogue en vers dont V. M. me fait l'honneur de me parler dans la lettre que je viens de recevoir de sa part. Je ne doute pas que le grand Seigneur qu'on y fait parler, & la grande Reine (car elle avoit l'honneur de

l'être) qui a l'honneur encore plus grand de ſe trouver dans certaine brillante généalogie, quoiqu'un peu ſuſpecte, je ne doute point, dis-je, que ces deux illuſtres interlocuteurs ne conſervent parfaitement leur perſonnage.

J'aimerois bien mieux lire ce dialogue, que d'être occupé comme je le ſuis en ce moment, des *diſſentions prêtes à embraſer le ſud de l'Europe* dont V. M. me fait l'honneur de me parler. J'ignore dans ma retraite les querelles des rois; je voudrois qu'ils fuſſent tous auſſi pacifiques que V. M., & en même temps auſſi prêts à faire la guerre; c'eſt le plus ſûr moyen de l'éviter. Dieu nous préſerve de ce fléau! Puiſſe-t-il au moins donner le temps à Mr Turgot, notre nouveau Contrôleur général, de réparer le mal que nous ſouffrons depuis ſi long-temps! On a eu raiſon d'en faire l'éloge à V. M.; c'eſt aſſurément un des hommes les plus inſtruits, les plus laborieux, & les plus juſtes du royaume, d'une vertu à toute épreuve, & d'une probité incorruptible, dont il a déjà donné plus d'une marque depuis deux mois qu'il adminiſtre nos finances. Comme le Roi paroît aimer la juſtice, la vérité, les honnêtes gens, & qu'il déteſte les

flatteurs, les fripons & les hypocrites, j'efpère qu'il prendra de jour en jour plus de confiance en cet homme éclairé & vertueux, & toute la France le fouhaite pour le bonheur des peuples & pour la gloire du Roi.

On dit que ce prince va nous rendre l'ancien parlement que fon prédéceffeur avoit caffé. Celui qu'on y avoit fubftitué étoit trop mal compofé pour pouvoir fubfifter avec la confiance & la confidération publique, néceffaires à des magiftrats. Mais l'ancien avoit auffi des reproches très-graves à fe faire. Il faut efpérer que la difgrâce où il a été pendant quatre ans, le rendra raifonnable & fage. Les fanatiques gémiffent beaucoup de fon rétabliffement. C'eft une raifon pour qu'il ne foit plus à l'avenir fuperftitieux & fanatique, comme il ne l'a que trop été.

Je viens de mander à Mr de Voltaire que V. M. a eu la bonté de m'envoyer le certificat favorable à Mr d'Étallonde, qu'il me paroiffoit attendre avec impatience. Il eft digne de V. M. de rendre juftice à la conduite de ce jeune homme, fi cruellement perfécuté, & je ne déf-

efpère pas qu'un tel certificat ne lui procure enfin des jours plus heureux.

Toutes les lettres de Rome & d'Italie affurent que la mort du Pape eft un chef-d'œuvre de l'apothicairerie jéfuitique. V. M. ne pourroit-elle pas fonder pour ces honnêtes gens dans leur collége de Breslau une chaire de pharmacie, dans laquelle ils paroiffent être fi verfés? L'élection du fucceffeur de Clément XIV fera un grand événement pour eux; mais je ne doute pas que les princes catholiques, qui connoiffent fi bien le favoir-faire de la fociété, ne fe réuniffent pour engager le pape futur à laiffer ce tréfor aux princes qui ne vont point à la meffe, & qui n'auront point à craindre en communiant le fort du pauvre Empereur, fi bien régalé par le frère Sébaftien de Monte-pulciano.

Je fuis très-affligé de l'état du pauvre Catt; c'eft un fidelle ferviteur de V. M., & bien digne de l'intérêt qu'elle prend à fon malheur. Je lui écris en détail au fujet du fculpteur, ne voulant pas importuner V. M. de ce détail. Ce fculpteur, Sire, a pris le parti d'aller lui-mê-

me inceſſamment à Berlin, à ſes propres frais & risques, pour avoir l'honneur de ſe préſenter à V. M., pour s'aſſurer ſi ſes ſervices lui conviennent, & pour avoir l'honneur de lui propoſer lui-même ce qu'il déſire d'obtenir d'elle en s'attachant à ſon ſervice. Il ſera parti dans le temps où V. M. recevra cette lettre, & il ne tardera pas à la ſuivre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 31 Octobre 1774.

SIRE,

Il faut, & je n'ai pas de peine à le croire, que tous les commis de toutes les poſtes d'Allemagne, ſans compter ceux des poſtes de France, ayent été curieux de lire les vers que V. M. me fait l'honneur de m'envoyer; car le paquet qui contenoit ces vers, & la lettre du 15 Novembre qui y étoit jointe, ne me ſont parvenus qu'à plus de trois ſemaines de date. Ce retard, joint à un rhumatiſme qui m'a privé pendant quelques jours de l'uſage de mon bras droit,

m'a empêché de faire plutôt à V. M. mes très-humbles & très-sincères remercimens sur la charmante pièce dont elle a bien voulu me procurer la lecture. C'est en même temps un ouvrage plein de poësie & d'imagination, & une satire très-piquante & très-philosophique de tous les désordres dont nous autres malheureux Welches avons été les témoins & les victimes; satire qui a d'ailleurs un mérite très-rare dans des ouvrages de cette espèce, celui de n'exagérer rien, & de ne point passer les bornes de la justice & de la vérité. Je l'ai lue & relue, Sire, avec le plus grand plaisir; je la relirai encore; c'est à V. M. qu'il appartient de donner à ses pareils de si utiles leçons. Je suis ravi de la bonne opinion que V. M. paroît avoir de notre jeune Roi; il la justifie tous les jours par de nouveaux actes de justice & de bienfaisance. Je ne l'approcherai vraisemblablement jamais, & surement je n'aurai jamais rien à lui demander; mais je fais des vœux pour sa conservation, & je ne puis m'empêcher de remarquer combien il est heureux pour l'humanité, que de toute la maison de Bourbon, les deux princes les plus dignes du trône soient

précifément les deux qui l'occupent aujourd'hui, le Roi de France & le Roi d'Efpagne. Comme notre Roi a le cœur droit & vertueux, on ne craint pour lui ni la féduction des flatteurs, ni celle des fripons; on ne craint que celle des hypocrites qui pourroient prendre le masque de la vertu; mais heureufement ces hypocrites ont fi mal-adroitement montré ce qu'ils font, par la conduite fcandaleufe qu'ils ont eue dans la maladie du feu Roi, qu'on eft perfuadé que le jeune prince les a bien connus, & ne tombera pas dans leurs filets. Rien n'égale l'indignation de toute la France contre les inftituteurs qui ont élevé ce monarque avec une négligence dont il fe plaint lui-même. On efpère au moins qu'il ne leur donnera pas fa confiance.

Nous attendons un pape, & nous efpérons qu'il ne laiffera de jéfuites que dans les États de V. M., puifqu'elle veut bien les y fouffrir. Je ne fuis point étonné que V. M. ne croie pas à l'empoifonnement du pauvre pontife; elle ne pourroit garder un moment de fi habiles apothicaires; mais toutes les nouvelles d'Italie font fi pofitives & fi bien circonftanciées à ce fujet,

qu'il n'eſt pas poſſible d'en douter. V. M. me fait l'honneur de me demander ſi je crois *cette petite fille inſpirée.* Je me flatte qu'elle me connoît aſſez pour ne pas me ſoupçonner d'ajouter foi à de pareilles inſpirations; mais ce que je crois plus volontiers, c'eſt que les fripons qui lui ont fait prédire la mort du Pape, avoient d'avance pris leurs meſures, ou étoient bien réſolus de les prendre, pour que la prédiction fût vraie. Ainſi, n'en déplaiſe à V. M., je dirai toujours comme Caton, qu'il faut *détruire Carthage;* mais j'ajouterai qu'à l'exception des empoiſonneurs, s'ils ſont convaincus, il feroit barbare de rendre malheureux, & de réduire à la miſère & au déſeſpoir les individus qui habitoient Carthage, & qu'il faut tâcher de transformer en bons & honnêtes citoyens ceux qui auroient été des jéſuites ambitieux & intrigans.

J'eſpère que le ſculpteur ſera arrivé, quand V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire. J'ai tout lieu de croire que V. M. ſera auſſi contente de ſa perſonne, qu'elle me paroît l'être de ſes talens & de ſes ouvrages; c'eſt un bon Flamand, droit & honnête, qui n'aura rien

rien de plus à cœur que de se montrer digne des bontés de V. M. Il a dû remettre à V. M. une lettre dans laquelle je lui demande instamment une grâce, que je la prie de ne pas me refuser. C'est de vouloir bien me donner son portrait, fait à sa belle manufacture de porcelaine, & pareil au portrait en petit, très-beau & très-ressemblant, que j'ai vu entre les mains de Mr Grimm. Ce portrait, Sire, sera pour moi l'étrenne la plus précieuse que j'aye reçue de ma vie, & le présent le plus cher dont V. M. puisse me gratifier & m'honorer.

Je travaillerai, Sire, avec tout le zèle possible, à faire rendre justice à l'officier auquel V. M. s'intéresse. J'ai déjà fait à ce sujet, conjointement avec quelques amis honnêtes & aussi zélés que moi, mais plus considérables & plus accrédités, des démarches qui, à ce que j'espère, ne feront pas infructueuses; mais il faut du temps & de la prudence pour mener à bien cette affaire. Quand il en sera temps, je saurai faire valoir, si je le crois nécessaire, l'intérêt que V. M. veut bien y prendre, & j'espère que son nom mettra *quelque poids* dans la balance.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux que je fais pour vous au commencement de l'année, qui va être, si je ne me trompe, la 36e de votre glorieux règne, & qui ne fera qu'accroître les sentimens d'admiration, de reconnoissance & de profond respect avec lesquels je suis &c.

A Paris, ce 15 Décembre 1774, anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

SIRE,

Je me prosterne aux pieds de V. M., & je n'ai point d'expressions pour lui témoigner ma vive & tendre reconnoissance. Mr Tassart vient de me remettre les superbes porcelaines que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'étois déjà trop content & trop honoré de l'écritoire qu'elle voulut bien me donner il y a quinze ans, le même jour où elle se couvroit de gloire dans les plaines de Lignitz; mais V. M. veut sans doute, & en cela elle n'aura point

de violence à me faire, que je penſe à elle non ſeulement en écrivant, mais en faiſant tous les matins mon déjeuné frugal, que j'accompagnerai d'actions de grâces pour elle, après avoir écrit ſur la belle boîte qui renferme ces porcelaines les deux mots ſi chers à mon cœur: *Dedit Fredericus.* Mais ſi je ne puis, Sire, vous exprimer ma ſenſibilité pour un ſi beau préſent, que pourrois-je vous dire pour peindre toute ma reconnoiſſance du beau portrait que vous ayez eu la bonté d'y joindre? Je le porterai ſur moi ſans ceſſe, & la nuit je le mettrai au chevet de mon lit à l'endroit où les dévots placent leur crucifix & leur bénitier. Je conſerve précieuſement le portrait que V. M. voulut bien me donner il y a près de douze ans, & qui la repréſente à la tête de ſes armées; celui que je viens de recevoir, Sire, vous repréſente dans votre cabinet, comme le philoſophe le plus aimable, & de la phyſionomie la plus auguſte & la plus noble; j'admirerai toujours le premier, & j'adorerai toujours le ſecond. Tous mes amis, à qui j'ai dit combien ce nouveau portrait eſt reſſemblant, lui ont déjà rendu le plus tendre hommage, & veulent en faire faire

des copies, pour partager mon plaisir & mon bonheur.

Mr de Voltaire vient de m'envoyer une tragédie de Dom Pèdre, où il y a encore des tirades & même des scènes entières dignes de lui. Il a mis à la suite un *Éloge de la raison* qui est, à mon avis, une des choses les plus charmantes qu'il ait faites. J'imagine qu'il l'aura envoyé à V. M. A 80 ans, quel homme! Mais ce qui l'occupe surtout, c'est l'atroce & ridicule affaire du jeune homme auquel V. M. s'intéresse, & qui m'en paroît bien digne par tout ce que Mr de Voltaire m'écrit de son caractère & de son application. Un très-grand nombre d'honnêtes gens sont actuellement occupés de cette affaire abominable, qui rend nos Welches de juges aussi odieux que méprisables; V. M. doit bien compter sur mon zèle, & sur tout ce qui dépendra de moi pour laver l'affront dont nous sommes couverts par cet infame jugement.

Notre jeune Roi continue à se faire aimer, à vouloir le bien, enfin à nous donner les plus heureuses espérances. On ne cite de lui que des actions honnêtes., & des mots pleins de sens & de raison. Il a pris pour ministres des

hommes très-vertueux, & ſurtout un Contrôleur général qui rétablira nos finances, ſi la cupidité, l'envie, la calomnie veulent bien le laiſſer faire.

Je ſuis très-affligé de l'état du pauvre Mr de Catt, dont les ſervices doivent d'autant plus manquer à V. M., que je connois la tendre vénération qu'il a pour elle.

Mr Taſſart eſt enchanté d'entrer au ſervice de V. M.; il voudroit déjà être à Berlin; il y ſeroit reſté ſans quelques affaires indiſpenſables qu'il lui faut terminer en France, & il eſt bien décidé à ſe rendre aux pieds de V. M., ſelon la promeſſe qu'il lui en a faite, à la fin de Juillet au plus tard. Je crois pouvoir aſſurer à V. M. qu'elle ſera très-contente de ſa capacité, de ſon travail, & de ſon caractère, & qu'elle le trouvera plus ſage & plus honnête que la plupart des artiſtes françois dont elle a eu lieu d'être ſi peu contente. Pour rendre ſon bonheur parfait, il auroit une grâce à demander à V. M., ce ſeroit de vouloir bien lui accorder, outre l'attelier qu'elle lui a donné, un logement où elle voudra, pour lui & pour ſa famille. Je lui ai fait eſpérer que V. M. ne lui refuſeroit pas

cette grâce, ne doutant point qu'elle n'ait dans ſa capitale quelque appartement dont elle puiſſe diſpoſer. Cette faveur mettroit le comble aux bienfaits de V. M., & à la reconnoiſſance de Mr Taſſart. J'y joindrois, Sire, toute la mienne, par l'intérêt que je prends à lui, & par la certitude où je ſuis que V. M. ne ſe repentira pas d'avoir rendu la ſituation de cet artiſte douce & heureuſe.

Je ſuis avec la plus tendre reconnoiſſance, & le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 7 Février 1775.

SIRE,

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui 12 Avril la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 18 Mars, & par laquelle elle veut bien m'annoncer elle-même un buſte de porcelaine qu'elle a encore la bonté de m'envoyer, après m'avoir comblé des plus beaux préſens de cette porcelaine, & ſurtout après m'avoir envoyé ſon portrait, qui ne me laiſſe rien à dé-

firer, & que j'ai fait monter plus ſuperbement qu'il n'appartient à un philoſophe, afin de pouvoir le porter toujours avec moi ſans crainte de l'endommager. V. M. me fait l'honneur de me dire que le buſte qu'elle veut bien me donner eſt celui d'un *des hommes les plus célèbres de l'Europe.* Je déſirerois bien vivement, Sire, que ce fût encore le buſte de V. M.; mais elle ne parleroit pas ainſi d'elle-même, toute l'Europe l'en diſpenſe, & la louange ſeroit d'ailleurs bien modeſte pour le plus grand & le plus illuſtre prince de nos jours, pour celui que le peu d'hommes *célèbres* qui exiſtent aujourd'hui regardent comme leur chef & leur modèle. Si ce buſte eſt celui de Voltaire, comme je l'imagine, j'écrirai au bas: *Portrait d'un grand homme, donné par un plus grand.* Enfin, Sire, j'attends avec là plus vive impatience cette nouvelle preuve des bontés dont V. M. m'honore, & je ne manquerai pas, dès que je l'aurai reçue, de lui en témoigner de nouveau ma vive & reſpectueuſe reconnoiſſance, dont je n'ai point voulu retarder les expreſſions. Je ſupplie V. M. de vouloir bien les recevoir avec cette bonté qu'elle m'a fait éprouver tant de

fois, & furtout de croire ces expreffions fort au deffous des fentimens de mon cœur.

Mr le Comte de Czernichef, dont V. M. m'a fait l'honneur de me parler dans fa dernière lettre, & avec qui je me fuis fouvent entretenu de la gloire, des talens fuprêmes, & des vertus de V. M., & furtout de mon admiration & de mon dévouement pour elle, aura fans doute rendu juftice à ces fentimens, lorsqu'il a bien voulu parler de moi à V. M., pour laquelle il m'a paru pénétré de la vénération qu'elle infpire à toute l'Europe.

Je ne crois pas que nous voyions Voltaire à Paris; je doute que fa fanté le lui permette, & encore plus que la cour foit fort empreffée de le voir. Il nous trouveroit tels qu'ils nous a laiffés il y a vingt cinq ans, faifant & difant beaucoup de fottifes. Une des plus férieufes, parce que les fuites en ont été exécrables, eft l'affaire du malheureux Étallonde, dont beaucoup de gens honnêtes continuent à s'occuper; mais nous avons affaire à une compagnie qui eft encore bien abfurde & bien barbare. Il faut que la juftice & la raifon combattent ici

contre la ſuperſtition, l'atrocité, & l'orgueil réunis, & le combat n'eſt pas égal.

Le Sr Taſſart, que je vois de temps en temps, ne ceſſe de me témoigner combien il eſt ravi d'entrer au ſervice d'un grand homme, & de l'appréciateur le plus éclairé des talens. Il eſt ſi empreſſé de ſe rendre à ſon devoir, qu'il avancera beaucoup ſon départ; il compte ſe mettre en route dans un mois, & arriver dans les premiers jours de Juin, c'eſt à dire environ ſix ſemaines plutôt qu'il ne comptoit pouvoir faire. Je prends la liberté de le recommander à V. M. pour le logement qu'il déſire, & qui en mettant le comble à ſon bonheur, augmenteroit encore, s'il eſt poſſible, ſon ardeur & ſon zèle pour le ſervice de V. M.

Je ne prends guères d'intérêt, Sire, à tous nos brillans François, qui ne voyagent guères que pour rendre notre nation ridicule. Elle l'eſt déjà aſſez ſans ſortir de chez elle, & ſans aller porter ailleurs ſa ſottiſe & ſa frivolité.

Je ſuis bien plus touché de l'intérêt que V. M. m'a marqué pour l'état de Mr de Catt. Il

me paroît pénétré de reconnoiſſance de vos bontés; il m'en parle ſans ceſſe dans toutes ſes lettres, & j'oſe dire qu'il les mérite par ſa fidélité inviolable & ſon dévouement ſans bornes pour V. M. Ce ſont, Sire, les ſentimens que doivent prendre pour V. M. tous les hommes vertueux qui l'approchent. Ceux qui ne le ſont pas peuvent penſer autrement; mais leurs plaintes ſont l'éloge de V. M. J'oſe pourtant réclamer ſes bontés pour un malheureux qui aſſure qu'on l'a calomnié auprès de vous; c'eſt le Sr E***, qui ſupplie V. M. de vouloir bien écouter les preuves qu'il déſire lui donner de ſon innocence. Je l'ai vu de temps en temps pendant ſon ſéjour à Paris; il m'a paru avoir une conduite ſage & honnête, & je n'ai rien appris qui puiſſe me donner de lui des idées peu favorables. Il ne demande à V. M. que la permiſſion de ſe juſtifier auprès d'elle. Mille pardons, Sire, de la liberté que je prends de lui préſenter la requête de ce malheureux, dont je n'aurois pas oſé lui parler, ſi je le croyois coupable. Je ſuis &c.

A Paris, ce 12 Avril 1775.

SIRE,

Je viens de recevoir le nouveau préſent dont V. M. a bien voulu m'honorer, & je ne perds pas un moment pour lui en témoigner ma vive reconnoiſſance; ce buſte de Mr de Voltaire, Sire, m'eſt encore plus cher par la main auguſte & chérie de qui je le tiens, que par l'ancien & illuſtre ami dont il me retrace ſi bien l'image. La reſſemblance eſt parfaite, & la fineſſe de l'exécution ne laiſſe rien à déſirer. L'inſcription *Immortalis*, eſt digne par ſa vérité, ſa ſimplicité, & ſa nobleſſe, du grand homme à qui elle eſt conſacrée, & du plus grand homme qui l'a imaginée; il ne manque, Sire, à cette inſcription que deux mots que je prendrai la liberté d'y ajouter, avec la permiſſion de V. M.; c'eſt que cet homme *immortel* m'a été donné par un autre homme immortel, *ab immortali datus* Puiſſe cet homme immortel joindre à tous ſes titres de gloire, ſi bien mérités, celui de pacificateur du nord & de l'Europe! Puiſſe-t-il par

fon afcendant & par fon influence fi puiffante éloigner la guerre dont on dit que les taureaux menacent nous autres grenouilles! Les pauvres Welches en particulier, Sire, tout Welches qu'ils font, n'ont pas befoin de nouveaux malheurs; V. M. aura fans doute appris les troubles qu'il y a eu en différens endroits du royaume, au fujet de la cherté du pain; troubles dont cette cherté n'a été que le prétexte, car le pain a été beaucoup plus cher fous le miniftère précédent, fans que perfonne fe foit plaint; mais les fripons qui faifoient fous ce miniftère le commerce du blé au préjudice du peuple, ne peuvent fouffrir un miniftre qui ne les laiffe pas friponner, & ils ont prodigué l'or, les manœuvres perfides, & les infamies de toute efpèce, pour culbuter, s'ils le pouvoient, le plus honnête homme & le plus vertueux qui ait jamais été à la tête des finances. Heureufement notre jeune Roi, qui aime la vertu, & à qui les fripons n'en impofent pas, a connu le principe de tous ces troubles, & il y a mis ordre avec une fermeté, un courage & un calme, dont tous les bons citoyens ne doivent parler

qu'avec reconnoiſſance & avec attendriſſement. Mais ce qui a dû lui paroître étrange, & ce qui ne le paroîtra pas à V. M., plus exercée à la connoiſſance des hommes & ſurtout des prêtres, c'eſt que pas un de ces évêques qu'on voit partout à Verſailles, & dont les diocèſes ont ſouffert de ces troubles, n'ait élevé la voix pour les faire ceſſer. L'archevêque de Paris a donné l'exemple de ce ſilence édifiant, lui à qui les mandemens ne coûtent rien pour des choſes bien moins néceſſaires. Enfin V. M. croira-t-elle que le Roi a été obligé de faire lui-même la beſogne de ces Meſſieurs, & d'adreſſer aux curés une *inſtruction* qui leur apprend ce qu'ils ont à faire, & ce que les évêques auroient dû leur dire? Il eſt vrai que cette inſtruction eſt un chef-d'œuvre de ſageſſe & de bonté, & qu'aſſurément ni l'archevêque de Paris, ni le grand, ni le premier aumônier ni tous les aumôniers de la cour, n'étoient capables de la faire. Tous ces grands zélateurs de la religion, qui déclament tant à la cour contre les philoſophes, parce que les philoſophes les connoiſſent & les jugent, s'étoient déjà bien impudem-

ment & bien mal-adroitement démasqués dans la maladie du feu Roi, qu'ils vouloient laisser mourir sans sacremens. Cette nouvelle aventure achève de les faire connoître, & c'est un bien pour la raison & la vertu qu'ils persécutent.

Voilà, Sire, un long verbiage qui n'intéresse peut-être guère V. M.; j'aime mieux lui parler du Sr Tassart, qui empressé de se rendre à son devoir, a hâté le moment de son départ de près d'un mois, pour se rendre auprès de V. M., au service de laquelle il me paroît enchanté de consacrer ses travaux & ses jours. Je suis bien sûr que V. M. sera contente des services, de l'honnêteté & de la sagesse de ce bon Flamand, plus qu'elle ne l'a été de nos turbulens artistes welches. Le Sr Tassart, Sire, se recommande aux bontés de V. M. pour le logement dont elle a bien voulu lui donner l'espérance dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Ce logement, Sire, mettroit le comble à son bonheur, & à la reconnoissance dont il me paroît pénétré pour les bontés de V. M.

Après avoir parlé si long-temps à V. M. de nos sottises *atroces*, je ne lui parlerai point de nos sottises *ridicules*, de nos mauvais vers, de nos mauvais livres, & de la hauteur de nos coiffes. J'aime mieux lui parler de la hausse de nos fonds publics, qui est incroyable depuis que le nouveau contrôleur général est en place, & que les troubles présens n'ont pas même altérée, parce que toute la nation est pleine de confiance dans la probité du ministre, & dans les vertus du Roi.

Je suis avec tous les sentimens de respect, de reconnoissance & d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie &c.

À Paris, ce 17 Mai 1775.

SIRE,

On m'avoit alarmé beaucoup il y a peu de temps sur la santé de V. M.; j'avois couru sur le champ chez Mr le Baron de Goltz, qui m'a-

voit rassuré par les nouvelles toutes récentes qu'il avoit reçues; la dernière lettre que V. M. a eu la bonté de m'écrire a dissipé tout à fait mes inquiétudes, & m'a prouvé que non seulement V. M. jouissoit d'une santé parfaite, mais de cette gaieté qui pour l'ordinaire en est la suite & la preuve. Jouissez-en long-temps, Sire, & pour votre gloire, & pour le bien de la philosophie, à laquelle vous êtes si nécessaire.

Vous avez bien raison, Sire, dans les éloges que vous donnez à la conduite de notre jeune monarque; il ne veut que le bien, & ne néglige rien pour y parvenir; il fait les meilleurs choix, & il vient encore de nommer pour successeur au Duc de la Vrillière (qui part enfin à la satisfaction générale) l'homme le plus respecté peut-être de notre nation, & avec le plus de justice, Mr de Malesherbes, qui concourra avec Mr Turgot à mettre partout la règle, l'ordre & l'économie, bannis depuis si long-temps. Grande est l'alarme au camp des fripons; ils n'auront pas beau jeu avec ces deux hommes; mais toute la nation est enchan-

tée,

tée, & fait des vœux pour la confervation & la profpérité du Roi. Je parle de ces deux vertueux miniftres avec d'autant moins d'intérêt, qu'affurément je ne veux & n'attends rien d'eux. Le Contrôleur général, à qui j'ai offert mes fervices, à condition qu'ils feroient gratuits, me difoit il y a quelques jours qu'il voudroit bien faire quelque chofe pour moi: *Gardez vous-en bien*, lui répondis-je; *outre que je n'ai befoin de rien, je veux que mon attachement pour vous foit à l'abri de tout foupçon.* Enfin, Sire, toute la nation dit en chorus: *Un jour plus pur nous luit*; & elle efpère que fes vœux feront exaucés. Les prêtres feuls font toujours bande à part, & murmurent tout bas, fans ofer trop s'en vanter; mais le Roi connoît les prêtres pour ce qu'ils font, ne fût-ce que par l'éducation qu'ils lui ont donnée. Il vient de récompenfer du cordon bleu le feul honnête homme qui ait été parmi fes inftituteurs; il fera fans doute juftice des autres, en n'écoutant point leurs confeils, s'ils s'avifoient de lui en donner.

On dit qu'on a envoyé à V. M. le détail des cérémonies du facre; elle aura été indignée

fans doute de l'affectation & je pourrois dire de l'impudence avec laquelle les prêtres ne font faire au Roi de fermens que pour eux. On affure qu'ils ont mieux fait encore dans cette occafion, & qu'ils ont fupprimé l'endroit de la cérémonie où deux des évêques affiftans demandent au peuple *s'il reconnoit Louis XVI pour Roi*. Ces bons citoyens briferoient, s'il leur étoit poffible, les liens les plus chers qui uniffent le monarque aux fujets, l'obéiffance commandée par l'amour. Je fais bien mauvais gré à l'auteur du *fyftème de la nature* du prétendu pacte qu'il imagine que les rois ont fait avec les prêtres pour opprimer les peuples; fi cet écrivain dangereux eût feulement ouvert l'hiftoire eccléfiaftique, il y auroit vu que de tout temps & en toute occafion les prêtres ont été les plus grands ennemis des rois. Puiffent tous les fouverains, Sire, penfer comme vous fur cette engeance, qui ne connoît, comme vous le dites fi bien, que deux Dieux, l'intérêt & l'orgueil!

Je fuis bien fûr que la Pomérellie fe fentira du gouvernement de V. M., que les lu-

mières, & la justice y règneront, & que vous rendrez ces Esquimaux plus heureux & plus éclairés.

Je prends toujours la liberté de recommander le Sr Tassart aux bontés de V. M., & j'espère qu'il en sera digne par son travail & par sa conduite.

C'est un spectacle bien doux pour moi que de voir V. M., au milieu de tant d'occupations, trouver encore du temps à donner aux lettres; elles en recueilleront le fruit & par vos ouvrages & par votre protection; & on pourroit frapper une médaille où Fréderic feroit d'un côté, & Minerve de l'autre, avec ces mots *Ditat & defendit;* il *l'enrichit & la défend.* Pour moi, Sire, je ne puis plus guères être autre chose que le témoin des succès de la philosophie; ma santé me permet à peine un léger travail; elle commence cependant à prendre un peu plus de consistance, & je voudrois bien qu'elle en pût prendre assez pour me permettre d'aller encore présenter à V. M. le juste hommage de mon profond respect, de mon admiration, & de la vive reconnoissance que je

dois à ses bontés. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie &c.

A Paris, ce 10 Juillet 1775.

SIRE,

Mr de Voltaire vient de m'écrire, pénétré de reconnoissance des bontés de V. M. pour Mr d'Étallonde Morival, & de la grâce que vous venez d'accorder à ce jeune homme, si cruellement & si bêtement persécuté par les fanatiques du pays des Welches. La protection, Sire, que vous accordez à Mr d'Étallonde, est digne du génie & de l'ame de V. M., & sera la honte éternelle des barbares absurdes qui n'ont pas rougi de le condamner à perdre la tête, pour n'avoir pas salué une procession de capucins. Mr de Voltaire, & tous ceux qui ont vu ce jeune homme à Ferney, assurent qu'il est bien digne des bontés de V. M. par la noblesse de ses sentimens, par la douceur de son caractère & de ses mœurs, & par son application à s'instruire. J'espère que Mr d'Étallonde, par l'u-

ſage qu'il ſera de ſes connoiſſances & de ſes talens au ſervice de V. M., répondra aux bontés & à la protection dont elle l'honore. Je prends la liberté de lui en demander la continuation pour ce jeune homme, innocente victime de la plus atroce & de la plus abſurde ſuperſtition. C'eſt à Céſar à réparer les ſottiſes des druides & de leurs agens, & c'eſt à lui à donner tout à la fois à ſon ſiècle des leçons de guerre, de paix, de philoſophie, d'humanité & de juſtice. Recevez donc, Sire, par ma foible voix, les très-humbles remercimens de tous les hommes honnêtes & éclairés pour ce que vous voulez bien faire en faveur de ce jeune homme, & pour l'opprobre dont vous couvrez en ce moment la ſuperſtition & le fanatiſme.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus vive admiration, & la plus ſincère reconnoiſſance &c.

A Paris, ce 13 Août 1775.

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelque temps à V. M. une lettre particulière en faveur de Mr d'Étallonde Morival, pour remercier V. M. au nom de l'humanité & de la juſtice, de ce qu'elle veut bien faire pour ce jeune homme, qui en eſt vraiment digne par ſon honnêteté, ſa douceur, ſon application, & ſon zèle pour votre ſervice. Tous ceux qui ont vu cet officier n'ont qu'une voix ſur ſon éloge, & regardent comme une des plus belles actions de V. M. la protection qu'elle veut bien accorder en cette occaſion à l'innocence & à la raiſon, perſécutée par l'abſurde & atroce fanatiſme. Ce ſera un nouveau trait à ajouter à votre hiſtoire, qui en a déjà de ſi glorieux & de ſi grands.

Je ſuis pénétré de reconnoiſſance de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu, Sire, accueillir Milord Dalrymple, dont le nom eſt presque auſſi difficile à écrire qu'à prononcer, mais qui ne m'a point trompé dans l'idée qu'il vous a laiſſée de lui. Il joint à l'amabilité

à laquelle nos François prétendent à tort ou à droit, une maturité de raiſon à laquelle malheureuſement ils ne prétendent pas. Je lui envie bien ſincèrement le bonheur qu'il a eu d'approcher de V. M., & je déſirerois bien de jouir de ce bonheur au moins encore une fois, avant de rendre mon corps aux élémens qui ne tarderont pas à me le redemander. Mais je ſuis ſi peu ſûr de ma ſanté, & une maladie en voyage me rendroit ſi malheureux, que je n'oſe pas même m'expoſer à des courſes beaucoup moindres que celle de Paris à Berlin, par exemple à celle de Hollande, que j'aurois pourtant grande envie de faire, & que je n'oſe entreprendre. Cependant je ſuis en général un peu moins mécontent de mon individu, & dès que je croirai pouvoir m'y fier, je me traînerai encore, s'il m'eſt poſſible, aux pieds de V. M., pour y mettre les dernières & les plus vives expreſſions des ſentimens que je lui ai voués à ſi juſte titre.

Notre jeune Roi continue à aimer les honnêtes gens, à leur donner ſa confiance, & à faire le bien tant par lui-même que par ſes mi-

niftres. Il n'y a point de jour où l'on ne faffe ceffer quelque vexation ou quelque abus; mais la pelote étoit fi énorme, qu'à peine paroît-elle encore dégroffie. Ce fera l'ouvrage du temps; auffi faifons-nous tous des vœux pour la confervation de ce jeune prince. On dit pourtant que les prêtres ont juré d'empêcher tout le bien qu'ils pourront, & qu'ils propofent aux parlemens de fe joindre à eux pour cette belle œuvre. Grâce aux magiftrats vertueux qui font dans le confeil, ce projet d'iniquité ne s'accomplira pas.

V. M. a très-bien jugé le Kain, au moins fi j'en crois mon petit fens & ma févérité géométrique. Cet acteur a des momens de vérité, mais dans tout le refte il eft d'une lenteur qui rend fon jeu fatigant & monotone. Je voudrois que V. M. eût vu jouer Mlle Clairon. Elle n'avoit pas ce défaut, & je fuis presque affuré, Sire, qu'elle vous auroit plu bien davantage.

J'ai fait mettre il y a quelques jours au carroffe de Strasbourg un exemplaire deftiné à V. M. du catalogue de feu Mr Mariette, amateur très-curieux & très-éclairé, qui avoit la plus

superbe collection de dessins et d'estampes. La vente commencera dans deux mois ; et peut-être V. M. voudra-t-elle y faire quelques acquisitions. C'est ce qui a engagé les héritiers à me prier de vous faire parvenir cet ample et curieux catalogue.

M. Tassart doit être à présent en pleine fonction au service de V. M., et je me flatte qu'elle sera contente de son travail et de sa conduite.

Il ne me reste, Sire, en finissant cette lettre, qu'à renouveler mes vœux pour la conservation de V. M., pour son bonheur et pour sa gloire ; qu'à souhaiter qu'elle puisse faire goûter à ses peuples, et par contrecoup à l'Europe, les fruits d'une paix douce et durable ; qu'elle continue long-temps à protéger les sciences, les arts, les lettres et la philosophie, et qu'elle contribue toujours elle-même à leurs progrès par des écrits pleins de lumière, de grâce et de force. Ne pouvant plus, Sire, vous suivre même de loin dans cette carrière, je vous suivrai du moins des yeux, et j'applaudirai à vos brillans succès.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnoissance etc.

A Paris, ce 15 Septembre 1775.

SIRE,

Il n'y a que très-peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M.; et ce que je crains le plus, c'est de l'importuner par des lettres trop fréquentes qui lui déroberoient un temps si précieux pour elle. Mais la lettre pleine de bonté que je viens d'en recevoir, exige de ma part, Sire, de nouvelles expressions de toute la reconnoissance et de toute la vénération que je vous dois à tant de titres. V. M., en honorant de ses bienfaits le malheureux et intéressant d'Étallonde, va donc venger d'une manière éclatante et digne d'elle, l'innocence opprimée par la censure des prêtres et les arrêts des parlemens; car les philosophes n'ont pas plus à espérer des uns que des autres. En effet, ces deux corps qui sous le règne du feu Roi

se heurtoient sans cesse pour des billets de confession, pour je ne sais quelle bulle de la fin du règne de Louis XIV, paroissent avoir fait contre la philosophie une ligue offensive et défensive, et contre le progrès des lumières. Ces parlemens qui brûlent, sans miséricorde, les œuvres des philosophes, pourroient bien, si on les laissoit faire, échauder les philosophes eux-mêmes. En effet, quoique l'inquisition n'ait pas pu s'établir en France, Messieurs les philosophes n'y sont guères plus à leur aise qu'ailleurs.

Quant aux prêtres, qui sont actuellement assemblés, comme ils le sont par malheur tous les cinq ans, et qui dans cette assemblée se dévorent et se déchirent entre eux, ils partent de là pour aller à Versailles conjurer le Roi de renouveler les édits atroces et absurdes qui ordonnent la persécution des protestans. Voilà ce qu'ils ont fait jurer à ce prince dans la cérémonie de son sacre. Je ne sais si Votre Majesté a reçu l'ouvrage imprimé qui a pour titre : *Formules de Cérémonies pour le sacre de S. M. Louis XVI.*

Je voudrois, Sire, que vos occupations, à la vérité trop importantes pour que des sottises les interrompent, vous permissent de jeter les yeux sur ce livre, qui a indigné tous les bons et fidelles sujets de notre jeune et vertueux monarque ; vous y verriez à la page 60 que les prêtres recommandent à Dieu le nouveau Roi, que nous *élisons*, disent-ils, pour souverain de ce royaume. Comment souffre-t-on cette insulte impudente au monarque et à la nation ? Comment souffre-t-on que dans cette ridicule et révoltante cérémonie, il ne soit jamais question que des prêtres, de leurs privilèges, de leurs biens, de leurs prétentions, et point du tout des droits du Roi et du peuple ? Il ne reste plus aux patriotes éclairés et fidelles qu'une consolation, c'est d'espérer que pendant le règne de Louis XVI, dont nous souhaitons tous le bonheur et la durée, les lumières feront assez de progrès pour que cette cérémonie bizarre et absurde, dont la religion n'est que le prétexte et nullement l'objet, soit enfin abolie sans retour. Le premier ministre du Roi de Naples, Mr le Marquis Tanucci, homme très-éclairé, qui connoissoit apparemment en détail tout ce

qu'il y a d'odieux & d'infolent dans les formules facerdotales pour le facre des Rois, a empêché que le Roi de Naples d'aujourd'hui ne se foumît à cette efpèce d'humiliation; puiffions-nous en faire de même à l'avenir!

L'indignation contre les prêtres m'a emporté fi loin, Sire, qu'à peine me laiffe-t-elle de la place pour des objets plus intéreffans. Mr Marggraff, très-habile chimifte de votre académie, Sire, eft, dit-on, près de fa fin, & auroit befoin d'un fucceffeur. Si V. M. n'avoit perfonne en vue pour le remplacer, & qu'elle voulût bien me témoigner fur ce fujet la même confiance qu'elle a bien voulu déjà me marquer en d'autres occafions, je trouverois peut-être quelqu'un qui pourroit lui convenir, & j'aurois peut-être le bonheur de réuffir dans ce choix, comme dans quelques autres qui ont eu l'agrément de V. M. J'ai appris auffi la mort de Mr Heinius, directeur de la claffe de philofophie. Je crois que Mr Béguelin feroit très-digne de cette place par fon honnêteté, fes travaux & fes lumières; & je prends la liberté de le recommander aux bontés de V. M. Que ne

puis-je, Sire, aller vous dire moi-même tout ce que je suis forcé de ne vous dire que par lettres? V. M. a la bonté de me faire à ce sujet des invitations nouvelles, & qui me pénètrent de tendresse & de reconnoissance. Que ne suis-je en état d'y répondre! Ma place de secrétaire ne m'empêcheroit pas d'aller passer encore quelque temps auprès de V. M. & de mettre à ses pieds, avant que de mourir, tous les sentimens qui sont depuis si long-temps dans mon cœur. Mais, Sire, une santé très-foible, & qui craint de ne pouvoir résister à la fatigue, des amis malades à qui je suis cher, & qui ont besoin de moi, ne me permettent pas de former sur ce sujet des projets arrêtés. Je ne désespère pourtant pas tout à fait de remplir mes vœux à ce sujet, & de pouvoir renouveler à V. M. les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie.

A Paris, le 3 Octobre 1775.

